

FNA 0267 - Planètes Oubliees

B. R. Bruss

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

PLANÈTES OUBLIÉES



**B.R.
BRUSS**



★ **ANTICIPATION** ★

Editions
"Fleuve Noir"

PLANÈTES OUBLIÉES



**B.R.
BRUSS**



★ **ANTICIPATION** ★

Editions
"Fleuve Noir"

DU MEME AUTEUR

dans la même collection :

La guerre des soucoupes.
S.O.S. soucoupes.
Rideau magnétique.
Substance « Arka ».
Le grand Kirn.
Terre siècle 24.
An... 2391.
L'anneau des Djarfs.
Le cri des Durups.
Le mur de la lumière.
Les Horls en péril.
Complot Vénus-Terre.
L'otarie bleue.
Une mouche nommée Drésa.
Les translucides.
L'astéroïde noir.
Le grand feu.
Le soleil s'éteint.

dans la collection « Angoisse » :

L'œil était dans la tombe.
Maléfices.
Nous avons tous peur.
Terreur en plein soleil.
Le tambour d'angoisse.
Le bourg envoûté.

B.R. BRUSS

PLANETES OUBLIEES

COLLECTION
« ANTICIPATION »

EDITIONS FLEUVE NOIR
69, bld Saint-Marcel - PARIS XIII*

© 1965 « Editions Fleuve Noir », Paris
Reproduction et traduction, même partielles,
interdites. Tous droits réservés pour tous pays,
y compris l'U.R.S.S. et les pays scandinaves.

CHAPITRE PREMIER

Nor Boolig, en sortant du réfectoire 715, sauta sur le trottoir roulant de la voie 110 Nord, qui n'était pas trop encombrée. Il gagna la piste la plus rapide et prit place sur un des sièges, à côté d'une jeune femme brune qui fermait les yeux pour écouter l'émission que débitait directement dans son oreille, grâce à son minuscule *othosone*, l'une des soixante-douze chaînes de radio de la métropole.

La plupart des gens, qu'ils fussent assis ou debout sur la piste roulante qui les emportait à près de cent kilomètres à l'heure, avaient eux aussi le même petit appareil enfoncé dans leur tuyau acoustique et semblaient perdus dans un songe lointain, hypnotisés.

Nor Boolig, lui, se contentait de regarder le paysage et de réfléchir à diverses choses. Il avait bien lui aussi, dans sa poche, comme tout le monde, un petit *othosone*, mais il ne s'en servait prati-

quement jamais. C'était d'ailleurs une des raisons pour lesquelles sur sa fiche individuelle — portant le numéro 312715 F A A 2009 — et dont le double était au palais de la démographie, une petite croix verte accompagnait son nom.

Nor Boolig réfléchissait, et un sourire ironique, discret et amer, retroussait légèrement ses lèvres bien dessinées. Il avait l'œil couleur de châtaigne, des sourcils et des cheveux très noirs, un visage un peu long, aux traits d'une grande régularité. C'était un homme d'une trentaine d'années, de taille moyenne, plutôt mince, mais visiblement doté d'une belle musculature.

Il portait avec une certaine élégance sa combinaison de *synthilax* — la même que celle de tous les gens qu'il voyait autour de lui, sur les douze pistes plus ou moins rapides du trottoir roulant. Mais, alors que la mode du moment, à laquelle se conformaient quatre-vingt-dix-neuf pour cent au moins des citoyens, voulait que l'on portât des combinaisons d'un beau gris argenté, la sienne était jaune citron. Encore une des raisons pour lesquelles une petite croix verte figurait sur sa fiche.

Depuis quelques instants, les deux pistes les plus rapides du trottoir roulant avaient quitté le sol. Elles gravissaient à toute allure une rampe, puis elles filaient sur un pont arachnéen qui enjambait, à plus de cent mètres au-dessus du sol, les bâtiments des entrepôts généraux, qui couvraient, au centre de la métropole, une superficie de plusieurs kilomètres carrés.

Du haut de ce pont, la vue s'étendait très loin dans toutes les directions. Mais, si loin qu'elle pût s'étendre, et de quelque côté que l'on regardât, on ne voyait jamais le bout de Bentomir, la ville par excellence, la ville, l'énorme et presque mons-

trucuse capitale de la fédération galactique, la ville mère, l'antique Bentomir, qui avait été conçue et édifiée deux mille ans plus tôt, au cœur même du continent sud-américain, sur le fleuve Amazone, et qui maintenant abritait, nourrissait, éduquait, distraignait plus de cinquante millions d'habitants.

Nor Boolig regardait le paysage. Le ciel était perpétuellement bleu. On ne lâchait la pluie, pour tout laver, qu'entre deux et trois heures du matin, l'heure du repos « intégral et général ».

Au-dessous du pont qu'ils franchissaient, s'étendaient les uniformes bâtiments métalliques des entrepôts. Au-delà, vers l'est et vers l'ouest, on voyait les énormes quartiers résidentiels, faits de buildings cubiques de cent étages, tous pareils, et coupés de larges espaces verts. Il y avait, dans Bentomir, plusieurs centaines de « grands ensembles » de ce genre, tous conçus sur le même modèle et faits pour loger chacun cent mille personnes.

Au nord, c'est-à-dire dans la direction où ils allaient, on commençait à apercevoir dans le lointain un gigantesque édifice tout étincelant dans le soleil, car il était fait de verre et de matériaux synthétiques luisants. C'était le palais des archives galactiques. C'était là que se rendait Nor Boolig. C'était là qu'il travaillait.

Au nord-est, on apercevait aussi, perdu dans la brume légère du matin, l'immense palais de la démographie, qui était de couleur rose. Et, au nord-ouest, plus loin encore — mais il était si haut, si vaste, si colossal, si monstrueusement imposant qu'on le voyait de tous les points de la métropole — se dressait le grand symposium, plus familièrement appelé Bramir... Enfin, tout à fait à l'ouest, au-delà des zones résidentielles les plus proches, on distinguait vaguement les superstructures du Comsimor, le gigantesque ensemble des manufactur

automatiques qui pourvoyait à tous les besoins non seulement de la ville, mais d'une partie importante de la planète.

Nor Boolig regardait cet imposant paysage et se rappelait la vieille formule que les enfants apprenaient, dès l'âge de quatre ans, dans les salles d'études électroniques et qui leur était ensuite ressassée toute leur vie : « Les archives, le palais de la démographie, le Consimor et le grand symposium — surtout le grand symposium — sont les quatre piliers de la civilisation galactique ».

Au-dessus de la ville, au-dessus des buildings uniformes et des parcs, s'étalait tout un énorme réseau de pylônes, de ponts suspendus sur lesquels circulaient les pistes roulantes, de câbles, de plates-formes aériennes où se posaient et d'où repartaient les jetbus qui desservaient les territoires voisins dans un rayon de quinze cents kilomètres. Et l'on entendait, très haut dans le ciel, le bruit sourd des grandes fusées intercontinentales et des aéronefs.

Nor Boolig regardait et réfléchissait. Il avait découvert la veille — en classant des documents anciens — quelque chose de curieux et à quoi il n'avait cessé de penser. Il avait hâte d'en parler à son ami et collègue Ylo Sarap.

La piste roulante brusquement redescendit vers le sol et rejoignit la voie 110 Nord dont les trottoirs, moins rapides, se bornaient à desservir les entrepôts généraux. Ils traversèrent un parc, une zone résidentielle, un autre parc, une autre zone résidentielle, franchirent le fleuve Amazonc, dont les eaux, ce jour-là, étaient teintées en bleu turquoise, et, lorsqu'il aperçut le réfectoire 1219, Nor Boolig se leva de son siège et se prépara à descendre, passant progressivement de la piste la plus rapide jusque sur celle dont la vitesse n'excédait guère celle d'un homme au pas. Tous les Bento-

miriens étaient accoutumés à cette petite gymnastique depuis leur tendre enfance.

Il sauta sur le trottoir immobile juste devant le porche d'entrée monumental du palais des archives galactiques. Il était juste dix heures du matin à la grande horloge qui surmontait le porche. Il allait accomplir ses trois heures de travail trihebdomadaires.

Dans le grand hall où se pressait une foule nombreuse d'employés, il alla faire pointer sa carte dans la machine enregistreuse réservée aux cadres de la section B. Puis il prit l'ascenseur direct pour le 172^e étage. Là, il emprunta encore une piste roulante pour gagner le secteur qui lui était propre. Il pénétra enfin dans son bureau.

Aussitôt, il manœuvra le cadran de son visophone. Un visage souriant apparut sur l'écran : celui de son ami Ylo Sarap. C'était un homme d'une trentaine d'années, lui aussi, blond, le teint rose, l'œil cordial. Il était revêtu d'une combinaison de *synthilax* mauve et grenat.

— Salut, Nor, dit-il. Comment vas-tu ?

— Bien. J'aimerais te voir... Peux-tu venir jusqu'à mon bureau ?

— Bien sûr. Qu'est-ce qu'il y a de neuf ?

— J'ai découvert quelque chose que je voudrais te montrer.

— Tu as découvert... ? Où ça ?

— Ici, hier après-midi...

— Hier après-midi ? Je viens...

..

Nor Boolig, depuis cinq ans, était chef de service à la sous-section B-1 des archives galactiques. La section B était celle où l'on conservait les documents secrets, auxquels le public n'avait pas accès.

Elle comprenait trois sous-sections, correspondant chacune à une partie de la galaxie. La sous-section B-1, que dirigeait Boolig, était considérée comme la moins importante, car elle concernait le secteur le moins peuplé et même le moins largement exploré.

Ylo Sarap — qui dirigeait, lui, la sous-section B-3 — pénétra dans le bureau. Il était grand. Un perpétuel sourire éclairait son visage, ce qui était extrêmement rare chez les Bentomiriens. Et sa démarche, ce qui était encore plus rare, avait on ne savait quoi d'un peu nonchalant, en tout cas, de très détendu.

— Alors ? fit-il. Tu m'as mis l'eau à la bouche... Ce n'est pas si souvent que nous découvrons quelque chose de curieux. Et d'abord que faisais-tu ici hier, alors que tu aurais dû te consacrer aux loisirs obligatoires ?

Nor Boolig fit entendre un léger bâillement.

— J'étais venu ranger quelques vieux dossiers que j'avais dénichés dans la réserve 27.

— Du zèle, mon cher. Le zèle est bien vu pendant les heures de service. Mais trop de zèle peut nuire. Alors, qu'as-tu trouvé ?

— Viens par ici...

Nor prit son ami par le bras et l'entraîna dans la pièce voisine qui était aménagée pour l'examen des documents les plus divers : papiers manuscrits ou imprimés, disques, films et microfilms, enregistrements sur bandes magnétiques, photos, tridimensionnelles, textes chiffrés, objets archéologiques, etc. Sur les murs, on voyait des écrans de diverses dimensions, et les tables étaient chargées d'appareils de toutes sortes : microscopes optiques ou électroniques, machines à traduire ou à décrypter, projecteurs, agrandisseurs, amplificateurs de son, haut-parleurs, etc.

— J'ai mis la main, dit Nor, sur quelque chose d'assez extraordinaire et dont je ne soupçonnais même pas l'existence. C'est là, dans ce dossier...

Il montra une grosse boîte en matière plastique épaisse, bardée d'armatures de fer et, visiblement, d'un modèle très ancien.

— As-tu jamais entendu parler des quinze planètes expérimentales ?

Ylo Sarap fronça les sourcils.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? De quoi s'agit-il ?

— Je me doutais bien que tu n'en savais rien. Personne n'en sait rien. Sauf Bramir, probablement. Et même Bramir a tout l'air de l'avoir oublié...

Ylo regarda autour de lui, comme pour s'assurer qu'il n'y avait personne d'autre dans la pièce. Car dire que Bramir avait pu oublier quelque chose était à peu près l'équivalent d'un sacrilège.

— Rassure-toi, dit Nor. Nous sommes seuls. Et il n'y a pas de micros cachés dans les murs, comme dans ton bureau. Ma fiche n'est encore ornée que d'une croix verte, autant dire rien du tout, tandis que la tienne a pris une belle couleur bleue, ce qui commence à devenir embêtant. Mais je ne t'ai pas amené ici pour te parler de nos petits ennuis... C'est de ces quinze planètes que je veux t'entretenir.

— Tu m'intrigues diablement.

Nor Boolig tapota sur la grosse boîte.

— Tout est là-dedans. Tout le dossier. Des documents écrits, des films, des enregistrements de conversations, des textes officiels archisecrets, des ordres de mission tout aussi secrets...

— Ça date de quand, tout ça ?

— Pas jeune. Mais tu vas voir...

— Et qu'est-ce que c'est que ces quinze planètes ?

— Tu vas voir, te dis-je.

Il ouvrit la grosse boîte, dont les ferrures grinçèrent un peu. Elle était pleine de documents de toutes sortes, graphiques, visuels, auditifs et tous, visiblement, très anciens. D'un petit étui métallique, il tira un microfilm et alla le placer dans un des appareils de projection. Sur un des écrans muraux apparurent trois personnages immobiles, dans un jardin suspendu, au sommet d'un building.

— Tu connais ces messieurs ? demanda-t-il.

— Laisse-moi les regarder. Je ne sais pas si je les connais, mais, à en juger d'après leurs costumes — à moins que ce ne soient des acteurs dans quelque sombre mélodrame — ils ont dû être incinérés il y a un sacré bout de temps. Les costumes sont du XXXII^e ou du XXXIII^e siècle.

— Exact, fit Nor.

— Des costumes plus variés et plus jolis que les nôtres. Attends... Je crois bien que je reconnais le personnage du milieu. J'ai vu sa tête je ne sais plus où... Probablement dans des documentaires de l'époque... Ou au musée du parc Brist. Est-ce que ce ne serait pas Dag Ologor qui a joué un rôle important à la fin du troisième Moyen Age ?...

— Exact, fit Nor. Tu as réellement une formidable mémoire des physionomies.

— Donc, cela se situe tout au début du XXXII^e siècle, sous la première République galactique, un peu avant le règne absolu de Bramir, à une époque où il y avait encore des gouvernements composés d'êtres humains.

— Exact, dit Nor. Et maintenant que tu as situé le personnage, tu pourrais certainement, toi qui es un puits de science historique, raconter beaucoup de choses sur lui...

— Sans nul doute. A mes yeux, c'était même un personnage éminemment intéressant et sympathique, plein d'idées, parfois un peu saugrenues, mais

toujours étincelantes et généreuses. Cela, il ne faudrait évidemment pas le crier sur les toits aujourd'hui.

Ylo Sarap se retourna pour regarder du côté de la porte.

— Il fut, d'abord, si mes souvenirs sont exacts, vice-président, puis président du gouvernement Confédéral galactique. Il a dû mourir vers l'an 3218.

— 3220. Tu ne t'es pas trompé de beaucoup. Et un bon millénaire s'est écoulé depuis. Quant aux deux autres personnages, tu es bien excusable de ne pas les connaître. Celui de gauche est Belo Sirmak, le ministre de la Santé morale, et celui de droite Hamper Golza, qui n'avait pas de titre officiel, mais était l'ami intime et le conseiller de Dag Ologor.

— Vu. Mais quelle est cette histoire des quinze planètes ?

— Une minute, mon cher. Ça a commencé par un rapport confidentiel de Hamper Golza destiné au chef du gouvernement galactique. Ce rapport, entièrement manuscrit — ce qui était déjà une grande singularité, même à cette époque — est là dans cette boîte. Tu le liras plus tard. Il est plein d'idées d'un intérêt prodigieux, mais qui sembleraient aujourd'hui éminemment subversives. Ce rapport lui-même avait eu comme point de départ une conversation entre Ologor et son ami Golza. Le président du gouvernement galactique s'inquiétait de l'avenir. Il lui arrivait souvent de déclarer que la civilisation commençait « à s'ankyloser et à s'enfoncer dans une dangereuse monotonie, pareille à celle des termitières ».

— Qu'est-ce qu'il dirait s'il revenait aujourd'hui ! fit Ylo Sarap à voix basse.

— Bref, Ologor demanda à son ami d'examiner par quels moyens on pourrait écarter ce péril et

redonner aux sociétés humaines un peu plus de variété, d'originalité, de liberté d'esprit et d'invention.

— Quel homme ! s'exclama Ylo. Je m'étais toujours douté que c'était un très grand homme. Mais ce trait achève de m'en convaincre.

— Hamper Golza fit donc son rapport. Il y passa plus d'un an. Tu verras, en le lisant, qu'il propose toutes sortes de mesures, toutes plus ingénieuses les unes que les autres et, parmi ces mesures, tout à la fin, celle qui concerne les quinze planètes.

— Nous y voilà enfin. Et que proposait-il donc ?

— Il s'agissait d'une expérience dont les résultats n'étaient prévus qu'à très longue échéance, comme tu vas le voir. Le péril de totale ankylose ne semblait d'ailleurs pas imminent. Ologor estimait que cela pouvait demander encore des millénaires, mais qu'il était temps d'y songer. Le mieux est que je te fasse entendre la conversation qu'il eut avec Golza après avoir lu le rapport de celui-ci. Tu verras qu'elle ne manque pas de saveur.

Nor Boolig se leva et fouilla dans la boîte. Il en sortit un film et alla le brancher sur un des appareils.

— Je t'épargne le début de leur dialogue, dit-il, bien qu'il soit passionnant. Tu verras l'ensemble plus tard. Je vais te passer simplement la bande concernant les quinze planètes.

Un grand écran s'alluma. Ils virent apparaître deux des hommes dont ils avaient examiné la photo précédemment. Ceux-ci étaient maintenant dans un bureau que l'on pouvait encore voir dans l'ancien palais du gouvernement, transformé en musée depuis neuf siècles. Ologor et Golza étaient souriants. Ils parlaient dans une langue un peu différente de celle qui était en usage à Bentomir, mais que les

deux archivistes connaissaient parfaitement. Et voici ce qu'ils disaient :

Ologor. — Maintenant, mon cher Hamper, j'aimerais que tu me donnes quelques précisions sur ton idée d'expédier des groupes de volontaires sur des planètes inhabitées et de les y laisser mijoter, pour ainsi dire en vase clos, pendant plusieurs siècles...

Golza. — Volontiers, mon cher président. Cette idée ne m'est venue que tout à la fin de mon travail, c'est pourquoi je ne l'ai pas développée suffisamment. J'allais mettre le point final à mon rapport quand je me suis dit qu'il me fallait trouver encore autre chose, d'absolument nouveau et original. Le risque de paralysie et d'uniformité, vois-tu, vient de ce que tous les hommes, de plus en plus, sont voués à la même éducation, aux mêmes techniques, aux mêmes commodités, aux mêmes informations, aux mêmes formes de loisirs. Cela ne peut qu'aboutir à la termitière, qui n'est certes pas un idéal humain. Depuis que Bramir a pris tant de place dans notre civilisation, l'esprit d'invention s'étiole, on perd le goût de ce qui est original, rare, curieux, audacieux. On se...

Dag Ologor eut un gros rire.

Ologor. — Tu ne vas tout de même pas me proposer qu'on mette sous Bramir une bombe atomique et qu'on le fasse sauter !

Golza. — Non, mon cher. Il rend d'incalculables services. Nous ne pouvons pas nous passer de lui, mais il faudrait perdre l'habitude de ne jurer que par lui, perdre l'habitude de lui demander de tout faire à notre place. C'est cela qui engendre l'uniformité et l'ennui. Les gens ne sont heureux qu'en façade. Plus rien ne les fait réellement vibrer...

Ologor. — Alors, tes planètes ?...

Golza. — J'y arrive... Si nous voulons, me suis-je dit, des solutions vraiment neuves et originales, il

faut les chercher ailleurs que dans notre propre société. D'où l'idée de créer des « civilisations expérimentales » absolument sans rapport avec la nôtre... Bien entendu, il faudra des siècles pour connaître les résultats, et nous ne serons plus là pour les recueillir.

Ologor. — Aucune importance... Le devoir de ceux qui gouvernent est de travailler pour l'avenir... Je commence à comprendre ton projet...

Golza. — Oui, bien sûr... Mais, en fait, il ne s'agit pas uniquement de lâcher sur des planètes inhabitées des groupes de volontaires en leur disant : « Maintenant, débrouillez-vous. On viendra voir vos descendants dans quelques siècles ». Cela pourrait donner des résultats intéressants et variés. Mais je vais plus loin. Si nous voulons que ces communautés de volontaires aboutissent, au bout de vingt ou trente générations, et alors qu'elles se seront considérablement multipliées, à des formes de civilisation originales dont nos propres descendants pourraient tirer profit, il ne faut pas leur donner à toutes des points de départ identiques...

Ologor. — Je comprends ton idée. C'est encore plus intéressant que je ne le pensais.

Golza. — Suppose, par exemple, qu'on envoie sur la planète A un millier d'hommes et de femmes. On leur laissera, évidemment, le nécessaire pour qu'ils aient le temps de se retourner. Mais on ne leur donnera — sous forme de livres, de films ou d'appareils — qu'un des éléments caractéristiques de notre civilisation ou de celles du passé, les volontaires étant d'ailleurs choisis de préférence parmi les spécialistes de cette branche. Mettons, pour la planète A, qu'on ne leur laisse que des machines agricoles et des ouvrages sur l'agriculture... Tu comprends ce que je veux dire, Dag ?

Ologor. — Admirablement bien... Et, sur la pla-

nète B, on pourrait ne leur laisser que les œuvres de quelques poètes célèbres, et sur la planète C, uniquement des traités de mathématiques, et sur la planète D, un traité de biologie et quelques ouvrages illustrés concernant la peinture cubiste.

Golza. — Tu y es, Dag. On pourrait même ne laisser, à un groupe composé de cuisiniers et de cuisinières hors ligne, que des livres de cuisine...

Ologor. — Excellente idée, mon cher. Car, dans notre civilisation galactique, la cuisine est en train de devenir d'une monotonie redoutable. Pour ma part, j'irais volontiers faire un séjour — si elle existait — sur une planète peuplée de bons cuisiniers et de poètes lyriques... Mais, parlons sérieusement. Ton idée m'intéresse. Je crois que tout cela pourrait donner des résultats absolument imprévisibles et, dans certains cas, peut-être même sensationnels... Tu crois que l'on trouverait facilement des volontaires ?

Golza. — J'en suis sûr. Il y a encore, heureusement, des tas de gens à l'esprit aventureux et qui seraient ravis de fuir un monde où l'ennui commence à régner...

Ologor. — Prépare-moi un plan détaillé. Présente-le assez habilement pour que Bramir, dans le cas très probable où le conseil gouvernemental exigerait qu'on le consulte, émette un avis favorable. Ah ! je donnerais cher pour être là quand on ira visiter ces planètes au terme de l'expérience !

Le film était terminé. Nor Boolig refit la lumière dans la pièce.

— Qu'en penses-tu ?

— J'en pense que c'est formidable ! Ces gens-là avaient de l'imagination et aussi ce sens de l'humour qui donne du sel à la vie et qui m'a tout l'air de s'être perdu depuis six ou sept siècles... Dag Ologor était vraiment un homme extraordi-

naire. Et cet Hamper Golza aussi. Mais ce projet a-t-il été réalisé ?

— Je veux te laisser la surprise de découvrir cela toi-même... Reste ici... Je suis obligé de te quitter, car j'ai rendez-vous dans cinq minutes avec un personnage important. Puise dans cette boîte... J'ai numéroté les documents par ordre chronologique... Viens me voir chez moi en fin d'après-midi... J'y serai... Nous parlerons de tout cela à loisir... Car j'ai à ce sujet quelques idées que j'aimerais te soumettre...

CHAPITRE II

Nor Boolig habitait, avec Nira, son épouse « semestrielle », dans la zone résidentielle 124, au 67^e étage du building 34, l'appartement 1519. Un assez bel appartement composé d'une grande pièce et de deux pièces plus petites. De ses fenêtres, il avait une vue superbe sur la métropole, mais une vue qui était en partie masquée par l'aile gauche du Bramir, l'édifice le plus colossal qui eût jamais été construit dans la République galactique.

A dix-huit heures, on sonna à sa porte. Le robot-servant alla ouvrir et introduisit Ylo Sarap. Celui-ci avait une mine épanouie.

— Salut, dit-il. Ta femme n'est pas là ?

— Non, dit Nor. Elle est allée voir un spectacle. Mais, viens par ici...

Il l'emmena dans la plus petite des pièces de l'appartement, celle qu'il avait lui-même aménagée pour qu'elle fût à l'abri des oreilles indiscretes.

— Alors ? demanda-t-il.

— Eh bien ! fit Ylo, il y a un sacré bout de temps que je n'ai pas passé une journée aussi passionnante. J'ai quitté les archives il y a une demi-heure. Juste le temps de venir chez toi. Mais j'ai tout épluché... Ah ! c'est inouï ! Ils ont bel et bien réalisé leur projet !...

— Oui... Et à l'heure présente, il y a quelque part, du côté de Régulus, aux confins mêmes du monde habité, quinze planètes peuplées de créatures humaines qui doivent mener une vie passablement différente de la nôtre, quinze planètes qui ne figurent pas sur les cartes célestes de la République et dont personne n'a jamais entendu parler...

— C'est assez stupéfiant !

— Non pas ! Comme tu as pu le voir, l'opération Golza s'est déroulée dans le plus grand secret... Et il n'y a pas apparence que ce secret ait jamais été dévoilé, ni surtout rendu public depuis lors... Mon opinion est que toute cette documentation est restée au dépôt des archives, dans la salle des affaires classées où je l'ai découverte parmi des tonnes d'autres documents, sans que jamais personne n'y fourre son nez...

— C'est probable... Mais pourquoi ce dossier était-il parmi les affaires classées, alors que cette affaire-là devait avoir une suite à très longue échéance ?

— Une erreur, sans doute, d'un de nos lointains prédécesseurs. Lorsque, cinquante ans après la mort d'Ologor, commença le règne absolu de Bramir, on a dû envoyer aux affaires classées, pêle-mêle, des tas de dossiers que l'on jugeait désormais inutiles, sans même regarder ce qu'ils contenaient.

Ylo Sarap réfléchit un instant.

— C'est probable, dit-il. Mais je me demande si

Bramir avait été mis au courant de cette expérience ?

— J'en suis à peu près certain. Tu as vu toi-même qu'Ologor et même Golza, malgré quelques réserves, avaient du respect pour le symposium. Quant au conseil gouvernemental, il a dû exiger que Bramir fût consulté sur l'opportunité d'une telle expérience. Et celle-ci n'aurait pas été tentée si sa réponse avait été négative...

— Oui. Je crois que tu as raison... Mais, en ce cas, une chose m'étonne, Nor. Tu as lu le dernier document du dossier, celui qui résume toute l'affaire et rappelle brièvement les dispositions prises pour chacune des quinze planètes — encore à découvrir — sur lesquelles devaient être déposés les groupes de volontaires... La conclusion est formelle : *Les susdites planètes ne doivent plus avoir aucun contact avec la République galactique pendant une durée de mille ans à dater de ce jour. Ce délai écoulé — durant lequel un secret total sera gardé sur cette expérience — une expédition devra être organisée pour visiter ces planètes, étudier les formes de civilisation qui s'y seront développées, et leur emprunter tout ce qui pourrait accroître la liberté d'esprit, les facultés intellectuelles et, en dernier ressort, le bonheur des habitants de notre République.* Au-dessus des signatures de Dag Ologor et de son ministre de la Santé morale, on lit cette mention : *Fait à Bentomir, le 12 mars 3205.* Or nous sommes le 17 juillet 4206. Il y a donc un peu plus d'un an que le millénaire prévu s'est écoulé. Bramir le bien-aimé n'a pas réagi. Pourquoi ?

— C'est bien la question que je me pose, moi aussi. Bramir le Grand aurait dû automatiquement donner des ordres pour qu'une expédition fût organisée... Naturellement, il aurait pu ensuite considérer que les résultats obtenus étaient sans intérêt

et prendre la décision de « normaliser » les planètes en question... Mais il aurait dû agir comme prévu... Automatiquement... L'expédition devrait avoir eu lieu ou, en tout cas, être en cours...

— Peut-être a-t-elle eu lieu sans qu'on le sache ?

— Non, c'est impossible, et tu le sais bien... Depuis que Bramir détient le pouvoir absolu, toutes ses décisions sont rendues publiques par ses propres soins. Absolument toutes... Et il est impossible à Bramir de violer cette règle. Bramir ne peut pas mentir, ni rien cacher de ce qu'il fait. Alors ?

Ils réfléchirent un moment.

— Ecoute, dit Ylo, je ne vois à cela qu'une explication. Ologor avait parfaitement raison de craindre que notre civilisation ne s'ankylosât... Pratiquement, c'est chose faite. On n'invente plus rien, on ne cherche plus rien, on ne découvre plus rien... Nous en sommes à peu près arrivés à ce stade où tout marche à la perfection, mais où toutes les créatures humaines se ressemblent mentalement, à quelques rares exceptions près, et ne sont plus que d'obéissants termites. La fameuse « normalisation générale » est bel et bien un fait accompli. Je présume que Bramir, le grand symposium, le « très vénéré maître » de nos destinées à tous, a dû commencer, lui aussi, à s'ankyloser un peu dans le ronronnement impeccable de ses activités universelles. Il y a sans doute des choses qu'il a fini par oublier...

— Possible, dit Nor.

Il se dirigea vers la fenêtre, souleva le rideau et contempla le colossal édifice qui surplombait, de très haut, toutes les autres constructions de la métropole et qui cachait tout un énorme pan du ciel. Chaque fois qu'il s'abandonnait à cette contem-

plation, il éprouvait un petit frisson fait de respect et d'effroi. Il n'était pas le seul...



Oh ! ce n'était pas Bramir qui, neuf siècles plus tôt, s'était emparé du pouvoir absolu ! Une pareille idée ne lui serait jamais venue, pour la bonne raison qu'il n'avait ni ambition, ni désir, ni passions, ni sentiments d'aucune sorte. Car Bramir n'était qu'une machine électronique — la plus gigantesque, la plus complexe, la plus subtile que les hommes eussent jamais conçue et édifiée.

Le pouvoir absolu, c'étaient les hommes eux-mêmes qui, un jour, lui en avaient imposé la charge. Il l'avait accepté tout aussi passivement qu'il avait accepté tout ce qu'on lui avait demandé jusque-là et il s'était employé à l'assumer avec la rigueur impavide qui était dans sa nature.

Bramir était né, si l'on peut dire, deux mille ans plus tôt, avec les premiers voyages interstellaires, au succès desquels il avait très largement contribué. Il avait vu naître la première République interplanétaire, puis la première République galactique et avait collaboré d'une façon intense à son organisation et à son élargissement dans l'espace, tandis qu'il grandissait lui-même d'année en année pour devenir peu à peu énorme, puis colossal.

Mais le pouvoir de décision était longtemps encore resté entre les mains des créatures humaines. On lui posait des problèmes de plus en plus complexes, on le consultait sur les sujets les plus variés, mais c'était un gouvernement composé d'hommes de chair et d'os qui, finalement, décidait.

Vers le milieu du XXXII^e siècle — une trentaine d'années après la mort d'Ologor — des troubles assez sérieux s'étaient produits en différents points de la République, qui comptait alors près de douze cents planètes. Il y eut des révolutions sanglantes,

des guerres d'indépendance, des signes multiples de désagrégation.

Per Sdinol, qui présidait alors le gouvernement confédéral, était un homme sans envergure réelle, faible et même assez dissolu. Ses ministres ne valaient pas beaucoup mieux que lui. Le désordre régnait au palais des archives galactiques, qui, jusque-là, avait été un sanctuaire vénéré que les hommes d'Etat consultaient toujours avec profit.

Bramir n'était plus questionné que par des personnages incompetents et Bramir, bien entendu, cet immense cerveau inconscient, mais prodigieux, ne pouvait répondre utilement qu'aux questions qu'on lui posait d'une façon claire et correcte.

Le malaise et le désordre s'étant encore aggravés durant les années 3260-3265, il y eut alors, dans toute l'étendue de la République, une terrible poussée populaire exigeant que le gouvernement démissionnât et que le soin de tout diriger fût entièrement remis à Bramir.

Le grand cerveau électronique reçut alors une série de consignes dont la principale était, en bref, de rétablir l'ordre dans la République et d'assurer le bonheur de l'espèce humaine sans jamais faire couler le sang des citoyens. La colossale machine se mit aussitôt au travail, avec tout le sérieux, toute la rigueur et toute la minutie dont seule une machine peut être capable. Elle dressa un plan dit de « normalisation » et l'appliqua séance tenante.

L'ordre revint, ainsi que le calme et même la prospérité. Mais, peu à peu, ce fut aussi le triomphe de l'uniformisation...

La création par Bramir du palais de la démographie, où tous les citoyens furent enregistrés, numérotés, examinés un à un par des robots, soumis à des « redressements mentaux » qui devaient les rendre « conformes » à la « norme idéale » et

faire d'eux des citoyens heureux, paracheva cette œuvre, d'abord à Bentomir, puis sur toute la planète-mère et enfin dans l'ensemble de la civilisation galactique.

Le rôle des « archives », de ces « archives » où reposait tout le trésor de l'histoire humaine, de ses drames et de ses triomphes, de ses folies et de ses grandeurs, était passé au second plan. On continuait à respecter cette vénérable et antique institution. Mais elle n'avait plus guère qu'un caractère académique. Elle avait très vite cessé d'avoir voix au chapitre...

C'était Bramir qui régnait et qui dirigeait tout jusque dans les moindres détails : l'industrie, le commerce, les transports, l'information, l'éducation, les naissances, les loisirs. L'abondance et le confort régnaient, comme dans une termitière bien tenue. Qu'est-ce que les hommes auraient pu désirer de plus ?



Nor Boolig ouvrit un placard et en tira deux verres qu'il remplit :

— Buvons ça... Ça nous éclaircira les idées.

Ylo Sarap huma le liquide.

— Hummm ! fit-il, du *kilbar*, et qui sent rudement bon. Il y a plus de six mois que je n'en ai pas bu. Où t'es-tu procuré ça ?

Nor mit son index sur ses lèvres.

— Chut ! fit-il, c'est un secret ! Mais je te le dirai...

Le *kilbar*, comme toutes les boissons alcooliques, était rigoureusement prohibé.

Ils savourèrent la liqueur — qui n'était autre qu'une excellente eau de vie de prune — puis ils reprirent leur conversation.

— Ce qui m'étonne, dit Ylo, c'est qu'aucun astro-nef ne se soit par hasard posé sur une de ces quinze planètes, au cours de ces derniers siècles.

— Moi, je n'en suis pas étonné du tout. Toutes ces planètes, qui se trouvent d'ailleurs dans la même zone, ont été choisies à dessein, sur les ordres mêmes de Dag Ologor, aussi loin que possible des régions habitées. Elles sont toutes dans le secteur 3 de la galaxie, qui est le moins peuplé et le moins actif. D'autre part, la fièvre des explorations lointaines a cessé après la « normalisation ». Fais le compte des planètes habitables qui ont été découvertes, aménagées et peuplées depuis cinq siècles ? Il y en a trois en tout et pour tout, et j'ai vaguement l'impression qu'il n'y en aura plus jamais désormais. Au fond, nous sommes devenus nous aussi une civilisation qui ne bouge plus parce qu'elle se considère comme parfaite. Non seulement les hommes n'inventent plus rien, dans quelque domaine que ce soit, mais Bramir, lui-même — qui se montra si fécond quand on le harcelait de questions et de problèmes à résoudre — a cessé d'inventer. Bramir pense — ce qui n'est évidemment qu'une façon de parler — qu'il a atteint le but qu'on lui a assigné. Il se contente donc de ronronner et de veiller à ce que rien ne se détériore. Il ne pouvait pas en être autrement, si on y réfléchit. Bramir a certainement oublié cette histoire des quinze planètes. Ou, en tout cas, le souvenir qu'il en garde — car en fait il n'oublie jamais rien — doit être enfoui sous des monceaux de faits, tout comme le dossier que tu as découvert l'était sous des piles d'affaires classées. Le document signé Ologor ne dit d'ailleurs pas expressément que Bramir, au bout du délai fixé, doit intervenir sans un ordre, et de façon automatique. Bramir se souvient peut-être fort bien, mais, en machine obéissante, qui ne fait

preuve ni de mauvaise volonté ni de zèle, il attend qu'on lui en parle pour agir...

Ylo réfléchit un long moment.

— C'est possible, dit-il. C'est même probable. Dans ce cas, il faudrait, ou réveiller sa mémoire, ou le questionner... Tu m'as dit que tu avais une idée en tête...

Nor Boolig sourit.

— Oui, fit-il. Et tu dois avoir la même... Je pense, en tout cas, que ce ne serait pas une mauvaise chose si Bramir le Grand pouvait décider, dans sa haute sagesse, que cette expédition ait lieu et qu'on aille voir un peu ce qui se passe sur ces planètes oubliées.

Ylo eut lui aussi un sourire.

— Bien sûr, dit-il, j'ai pensé à ça. J'y ai pensé dès le premier instant. J'ai même pensé — mais à première vue cela m'a paru hautement chimérique — que ce serait pour toi et pour moi une fameuse aubaine, si nous pouvions faire partie de cette expédition...

— C'est aussi ma grande idée. Mais tu as raison. Elle est chimérique... Je ne vois même pas comment on pourrait inciter Bramir à ordonner une expédition.

— Moi non plus...

Ils restèrent un long moment silencieux, contemplant, à travers la baie vitrée, le colossal édifice du symposium. Brusquement Ylo Sarap eut un petit rire.

— Je me demande la tête que ferait Dag Ologor s'il revenait dans... dans notre termitière ?

— Il n'aurait qu'une envie : en repartir au plus vite. Connais-tu Sulo Jof ?

— Oui, vaguement... Mais je ne fréquente guère les gens qui travaillent au symposium. Pourquoi me poses-tu cette question ?

— Une idée... Vague encore...

— Ce Jof m'a l'air intelligent. Mais il est « normal » jusqu'au bout des ongles, comme tous les types qui sont employés autour de Bramir. Tu le connais bien ?

— Très bien... Mais je le vois peu. Pour ne pas lui nuire.

— Tu veux dire que... ?

— Oui, je veux dire qu'il n'est pas aussi « normal » qu'il en a l'air. Mais il est plus prudent que nous. C'est absolument nécessaire dans le poste qu'il occupe au symposium. Nous, on ne nous embête pas trop, car il est admis et pratiquement toléré que dix pour cent au moins des gens qui travaillent aux archives sont un peu « détraqués ». Mais lui, si on l'envoyait se faire examiner dans le service spécial du palais de la démographie et si l'examen était un peu poussé, il sortirait de là avec une fiche signalétique portant une jolie croix verte comme la mienne, ou même bleue comme la tienne, et il se retrouverait le lendemain dans un emploi beaucoup moins reluisant. Peut-être même l'enverrait-on se faire « normaliser » au centre de reconditionnement.

Ylo eut un pâle sourire. Le centre de reconditionnement, il y était passé, cinq ans plus tôt...

Il est vrai qu'à ce moment-là sa fiche portait une croix de couleur rouge. Après quoi, il était redevenu « normal ». Mais pas pour longtemps. C'avait été une chance. Car on ne savait jamais bien si le « reconditionnement » durerait trois mois, trois ans ou toute la vie...

Nor remplit de nouveau leurs verres, et, de nouveau, ils savourèrent le *kilbar*.

— Je crois, reprit Ylo, que, si Ologor revenait parmi nous, et qu'il eût le pouvoir de renouveler

son expérience des quinze planètes, il aurait du mal à trouver des volontaires.

— A les trouver, oui, car ils ne se manifestent guère. Mais, je suis sûr que ceux qu'on qualifie gentiment d'« instables » au palais de la démographie sont plus nombreux qu'on ne le pense. Tiens, l'homme qui m'a vendu cette bouteille, il serait volontaire tout de suite... Et rien qu'aux archives, on en trouverait des tas — surtout dans nos sections des documents secrets... Il est vrai que nous jouissons d'un statut un peu spécial. On admet que le métier même que nous faisons, et qui nous met en contact permanent avec le passé — avec le Moyen Age — nous incite un peu à la rêverie poétique ou philosophique, ce qui est une hérésie... Il n'est permis de rêver que sur les bandes dessinées tridimensionnelles et sur la musique « normalisatrice ». Bramir a très bien compris que, s'il voulait rendre les hommes heureux, il fallait qu'ils cessent d'avoir eux-mêmes des idées. Ne lui avait-on pas donné pour tâche essentielle de penser à leur place ? Ce *kilbar* est réellement bon. Je tâcherai de t'en avoir une bouteille.

— Elle sera la bienvenue, mon vieux. Mais, dis-moi... Tu viens de me parler de ce Sulo Jof... Je suppose que c'est à dessein que tu l'as fait, et que tu as une idée de derrière la tête...

— Bien sûr... Mais elle ne vaut sans doute pas un clou.

— Dis toujours. Et d'abord, qu'est-ce qu'il fait exactement au symposium, ce Jof ?

— Il y fait ce qu'y font tous ceux qui entourent notre grand bien-aimé. Il s'occupe de l'entretien de notre puissant cerveau. Mais il a un poste important dans l'établissement — bien que ce soit surtout devenu un poste honorifique. Il est le chef du service qui s'occupe de l'appareillage électronique

grâce auquel on peut bourrer Bramir d'informations, lui poser des questions, lui soumettre des problèmes et recueillir ses réponses. En fait, depuis qu'il a tout pouvoir, Bramir recueille lui-même automatiquement les informations multiples concernant la marche de notre civilisation. Quant aux questions, on ne lui en pose plus. Il se les pose lui-même, le échéant, et ses réponses prennent figure de décisions. Sulo Jof n'a pas grand-chose d'autre à faire que de veiller à la bonne marche des mécanismes dont il a la charge.

— Et si, malgré tout, on posait une question à Bramir ? Si, par exemple, on lui demandait s'il se souvient de l'expérience tentée sur les quinze planètes, et ce qu'il en pense, qu'est-ce qui se passerait ?

— Ça, je n'en sais rien... Personne sans doute n'a osé faire une chose de ce genre depuis neuf cents ans.

— On pourrait peut-être demander à Jof s'il a une opinion à ce sujet.

— C'est précisément, mon cher Ylo, ce que je me proposais de faire.

— Tu es sûr qu'il ne nous prendra pas pour des fous ? Tu es sûr qu'il n'enverra pas une petite note au palais de la démographie pour signaler que nous aurions sans doute un urgent besoin d'être « reconditionnés » ?

— J'en suis parfaitement sûr.

— Dans ce cas, nous pourrions peut-être lui faire part de ce que nous avons découvert ?

— C'est tout à fait mon intention.

— Où pouvons-nous le joindre ?

— Je vais l'appeler chez lui, et nous prendrons rendez-vous.

CHAPITRE III

Nor Boolig, quelques jours plus tard, était au « Luminor », confortablement assis à côté de son épouse « semestrielle », dans un des vingt mille fauteuils mis gratuitement à la disposition des spectateurs.

Le « Luminor » était une des deux mille salles « de chansons » que comptait Bentomir.

Son épouse, Nira Solevo, était une jolie brune du même âge que lui. Une jolie brune parfaitement « normalisée ». C'est-à-dire qu'ils n'étaient pas particulièrement faits pour se comprendre et qu'avec elle il ne se laissait pas aller aux confidences. Il est vrai qu'il ne l'avait pas tout à fait choisie. Plus exactement, il n'avait eu la liberté de la choisir que parmi quelques centaines d'autres jolies brunes, toutes très « conformes » et qui, à ce moment-là, étaient comme lui « disponibles ». En fait, c'était plutôt elle qui l'avait choisi. Car il fallait malgré tout un consentement réciproque. Et comme Nor

pensait toujours : « Celle-ci ou une autre, ça n'a pas grande importance ! » Il se laissait généralement choisir.

Il en était à sa vingt-deuxième épouse « semestrielle ». Il n'avait jamais renouvelé ce bail de courte durée, bien que chaque couple eût la faculté de le faire indéfiniment, ce qui était généralement le cas. A défaut du grand amour dont il avait parfois rêvé, il préférait la variété.

En Nira Solevo, il appréciait la beauté de sa chevelure, d'un noir profond, le charme stéréotypé de son visage, les agréables rondeurs de son corps, le dessin parfait de ses jambes. Mais c'était bien à peu près tout. Pour sa part, elle travaillait au Comsimor, neuf heures par semaine.

« Il est curieux, pensait souvent Nor, que dans notre République où la population a été divisée par Bramir en deux catégories : les « normaux », qui sont quatre-vingt-dix-neuf pour cent, et les « instables » à divers degrés, qui ne sont, tout au moins officiellement, qu'un pour cent, ces derniers se trouvent surtout parmi les hommes. Les femmes seraient-elles plus malléables, plus dociles ? »

Le grand amour, il ne pouvait le concevoir, naturellement, qu'avec une « instable ». Mais les quelques femmes de cette catégorie qu'il connaissait aux archives — et avec lesquelles il entretenait d'ailleurs des relations d'amitié — étaient ou trop vieilles ou pas assez jolies pour son goût.

Nira l'avait entraîné au « Luminor ». Il s'y ennuyait à mourir. Sur la scène immense, des projections tridimensionnelles faisaient apparaître des chanteurs et des chanteuses de vingt-cinq mètres de haut, qui débitaient des chansons éculées. Le même spectacle était donné au même moment dans les deux mille salles de Bentomir spécialisées dans ce même genre de spectacle.

Il finit par s'endormir.

Nira l'éveilla en le tirant par le coude et en lui disant :

— Oh ! regarde-les, ceux-là, comme ils sont drôles...

Trois chanteurs gigantesques, vêtus chacun d'une espèce de robe de chambre jaune, se dandinaient en poussant des aboiements.

Nor bâilla et regarda sa montre.

— Oui, très drôle, fit-il.

Il aurait préféré être ailleurs. Il aurait préféré travailler aux archives toute la journée, et tous les jours. Aux archives, il pouvait au moins se plonger dans des œuvres anciennes — maintenant interdites — qui, pour lui, étaient plus intéressantes et vivantes que les chansons du « Luminor ». Non pas qu'il méprisât les chansons. Il en connaissait de fort belles. Mais il y avait longtemps qu'on ne les chantait plus.

Il était obligé, comme tout le monde, de « profiter » de ses loisirs. Ceux qui s'en dispensaient trop souvent, s'ils n'étaient pas encore classés comme « instables », risquaient de l'être très vite. Et, s'ils l'étaient déjà, ils risquaient de passer dans une catégorie plus étroitement surveillée, et d'être envoyés, s'ils persistaient, au « reconditionnement ».

Il regarda sa montre, bâilla de nouveau et dit :

— Il est l'heure d'aller diner, Nira.

— Oh ! attends encore un moment, mon chéri... Je voudrais entendre cette chanteuse qui imite si bien le cri du coq...

Il dut subir la chanteuse aux cocoricos.

Ils auraient pu rester là indéfiniment. Le spectacle se poursuivait sans discontinuer vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Mais Nor se leva. Elle le suivit à regret.

Ils allèrent diner au réfectoire 27104, dans la

zone 1209, où trente-trois mille personnes étaient servies simultanément par des robots spécialisés. La nourriture était abondante, saine et même convenablement préparée, mais les menus étaient d'une monotonie que Nor trouvait affligeante. Il se rappela les ironiques propos d'Ologor. Mais il y avait longtemps que l'ironie avait disparu de la circulation, sauf chez les « instables » qui n'en usaient, prudemment, qu'entre eux, surtout quand ils l'appliquaient à Bramir le bien-aimé.

Les gens ne parlaient que fort peu pendant ces repas. La plupart d'entre eux s'enfonçaient dans le tuyau de l'oreille leur petit *othosone* et écoutaient l'une ou l'autre des soixante-douze émissions de radio de la métropole. Nira ne manquait jamais de faire comme eux. Nor était bien obligé de l'imiter. Mais il omettait généralement de mettre le contact. Il préférait, tout en mangeant, s'abandonner à ses propres rêveries plutôt que d'écouter des musiques « normalisatrices » ou des propos insipides.

Il se demandait pourquoi Bramir ne pourchassait pas d'une façon encore plus active les « instables », les « anormaux ». Il se rappelait une conversation qu'il avait eue à ce sujet quelque temps plus tôt avec Ylo Sarap. Ylo lui avait dit :

— Même Bramir a dû finir par comprendre que la perfection absolue n'est pas de ce monde. Bramir est avant tout un statisticien qui raisonne et décide en se basant sur des chiffres. Il doit estimer, dans sa haute sagesse mathématicienne qu'un pour cent d'« instables » — autant dire presque rien — ne saurait mettre en péril la bonne marche de la société humaine dont il a la charge. Les grandes opérations de « reconditionnement » sont maintenant de l'histoire ancienne, et le système actuel d'éducation et d'information est largement suffisant

pour « normaliser » les gens dès leur plus jeune âge. Les « instables » d'aujourd'hui sont, à n'en pas douter, des irréductibles, des incurables — des phénomènes. Tu connais Sif Logano, le vieux Sif, qui est employé au service directorial des archives. Il a été reconditionné quatre fois et, chaque fois il a rechuté. Moi-même, j'ai été reconditionné une fois. Ça n'a duré que trois mois, durant lesquels j'ai d'ailleurs éprouvé la sensation d'un bonheur parfait mêlé à un ennui insurmontable... Non, Bramir n'a vraiment rien à craindre des « anormaux » que nous sommes.

C'était bien aussi l'avis de Nor Boolig.

Mais il ne se passait pas de jour sans qu'il rêvât d'une vie différente.

Il se demandait, tout en achevant son repas, ce qui allait bien pouvoir résulter de la conversation qu'il avait eue, quelques jours plus tôt, en compagnie de son ami Ylo, avec Sulo Jof, chef de service au symposium. Il ne s'était encore rien produit et il ne se produirait probablement rien.

Brusquement, son épouse retira de son oreille son *othosone* et le regarda d'un air un peu effaré, mais avec des yeux brillants.

— Qu'est-ce qu'il y a, Nira ? lui demanda-t-il. Tu ne te sens pas bien ?

Elle lui adressa un gracieux sourire, ce qui ne lui arrivait pas souvent en dehors de leurs moments d'intimité.

— Oh ! si, fit-elle. Mais j'étais en train d'écouter les informations, et on vient d'annoncer quelque chose de drôle.

Les choses drôles, dans les émissions d'information, et même les choses simplement intéressantes, n'étaient pas fréquentes du tout.

— Quoi donc ? demanda Nor, un peu surpris que

Nira pût marquer de l'intérêt envers une nouvelle, quelle qu'elle soit.

— Quelque chose de pas ordinaire... Il paraît qu'il y a dans la galaxie quinze planètes habitées par des êtres humains et dont personne n'avait jamais entendu parler...

— Quoi ? s'exclama Nor avec une soudaine animation. Que dis-tu ?

— Je dis ce que j'ai entendu à l'instant... Il paraît que des gens ont été débarqués secrètement sur ces planètes, il y a plus de mille ans, et que leurs descendants ignorent tout de la République galactique... A mon avis, ils doivent avoir drôlement besoin d'être « normalisés », les pauvres !... Il paraît que Bramir, qui a communiqué lui-même cette information, va prendre incessamment une décision à ce sujet... Tu ne trouves pas que c'est plutôt étonnant comme nouvelle ?

Nor était si ému que, pendant quelques secondes, il fut incapable de parler. Ses pensées tourbillonnaient dans sa tête. Ainsi donc, Sulo Jof avait bien tenté quelque chose, comme il l'avait promis. Et il avait réussi. Mais comment tout cela allait-il tourner ?

Le jeune archiviste se demandait si Y'lo Sarap et lui-même n'avaient pas commis une faute en déclenchant cette affaire. La petite phrase que venait de prononcer Nira : « ... Ils doivent avoir drôlement besoin d'être normalisés... », le remplissait de malaise et presque d'effroi. L'opinion de son épouse « semestrielle » correspondait sans nulle doute à l'opinion générale, c'est-à-dire à celle de Bramir. Le résultat probable, c'est que les habitants des planètes oubliées allaient être mis en péril. De quelque façon qu'ils aient évolué, ils n'en étaient certainement pas encore au stade de la « normalisation », au régime de la termitière. Nor

et Ylo, dans cette affaire, n'avaient rien vu d'autre qu'une possibilité — d'ailleurs très problématique — de participer à une éventuelle expédition et de découvrir enfin des sociétés humaines qui ne ressembleraient pas à celle dans laquelle ils vivaient. Ils n'avaient pas assez réfléchi aux conséquences possibles...

— Je te parle, lui dit Nira. Es-tu dans la lune, ou quoi ? Je te demande si tu ne trouves pas que cette nouvelle sort de l'ordinaire ?

— Si, si, fit-il, bien sûr.

— Ça n'a pas l'air de te frapper beaucoup... Rien ne t'intéresse...

— Si, si, dit-il. Mais j'étais en train de penser à mon travail.

— On ne doit pas penser à son travail pendant les heures de loisir. On dirait que tu ne connais pas cette règle.

En fait, Nor avait hâte de revoir son ami Ylo pour s'entretenir avec lui de ce qu'il venait d'apprendre. Il avait hâte de revoir Sulo Jof. Il avait hâte de savoir quelle décision Bramir allait prendre.

Nira, sans plus s'occuper de lui, avait remis son *othosone* dans son oreille. Il préférait cela plutôt que de continuer à discuter avec elle. Il mit en marche son propre appareil. Mais l'émission d'information était terminée. Un speaker expliquait maintenant dans quelles conditions il fallait prendre des bains de pieds pour éviter les cors.

Nira mangeait avec une lenteur désespérante. S'il l'avait osé, il l'aurait plantée là. Mais une telle façon d'agir aurait semblé absolument « anormale ».

Quand ils sortirent enfin du réfectoire, il dit à son épouse :

— Je suis obligé de te quitter, Nira. Je viens de me rappeler que j'ai rendez-vous avec un ami...

— Quoi ? fit-elle. Tu m'avais promis que nous

irions au « Brosmenir » pour y voir les singes savants.

— J'avais oublié ce rendez-vous... Il faut absolument que j'y aille... C'est important...

— Tu sais bien que rien n'est jamais important... Tu n'es pas gentil, Nor... Tu ne m'incites guère à demander le renouvellement de notre mariage, dans un mois...

— Oh ! tu sais, pour ma part, je n'avais guère l'intention de le demander...

— Dans ce cas, c'est très bien... Va à tes affaires... Moi, j'irai où cela me plaira... Tu m'avais pourtant dit que tu aimais les singes...

C'était exact. Nor aimait beaucoup les singes, et les animaux en général. Il les trouvait plus drôles, et, en tout cas, plus imprévisibles et plus attachants que la plupart des humains.

Mais, déjà, Nira avait sauté sur un trottoir roulant. Il prit un passage souterrain et sauta sur la piste qui allait en sens inverse. Il changea deux fois de trottoir, puis monta sur une voie mobile comportant une piste ultra-rapide, une des cent grandes transversales qui desservaient d'est en ouest — et vice versa — l'immense métropole.

Il s'assit, car il avait pour un petit quart d'heure de trajet, et il remit l'*othosone* dans son oreille, après l'avoir réglé sur une des chaînes dont il pensait — bien qu'il ne fût pas très au courant des programmes — qu'elle allait bientôt donner des informations. Cinq minutes s'écoulèrent, meublées par des chansons archiconnues. Puis le speaker à la voix terne et impersonnelle — car c'était un robot — annonça :

— Nous recevons à l'instant un communiqué émanant directement du grand symposium. Voici ce communiqué :

« Au sujet des quinze planètes dont il a été

parlé au cours d'une précédente émission, le grand symposium donne les précisions suivantes. Ces planètes, à la suite d'une décision prise en l'an 3205 par le gouvernement Ologor qui avait alors la charge de la République galactique et après avis favorable du grand symposium, reçurent chacune un contingent de mille créatures humaines des deux sexes qui étaient volontaires pour cette expérience. L'opération eut lieu au cours des années 3205 et 3206. Chacun de ses groupes humains ne fut doté — sous forme de livres, de disques, de films ou d'appareils — que de certains des éléments de la civilisation telle qu'elle existait à cette époque, et il était convenu qu'ils n'auraient plus aucun contact, pendant une durée de mille ans, avec la République. Cette expérience fut tenue secrète et devait le rester jusqu'à l'expiration du délai prévu. Elle l'est restée, ainsi qu'il convenait. Son but ultime était de voir dans quel sens auraient évolué ces divers groupements et de tirer éventuellement profit de toutes inventions ou formes de civilisation qui auraient pu se manifester et qui seraient susceptibles d'améliorer encore le sort de l'espèce humaine. Le délai prévu étant écoulé, cette affaire est rendue publique.

« Le grand symposium a pris la décision d'envoyer une expédition chargée de visiter ces planètes et de s'y livrer à une enquête dont il étudiera les résultats.

« La date du départ de cette expédition, la désignation de l'astronef qui fera le voyage, ainsi que la composition des équipages et des groupes d'enquêteurs seront fixés ultérieurement par le grand symposium. Celui-ci fera appel, pour mener cette enquête, à des représentants de ses propres services ainsi qu'à des représentants du centre normalisateur, du centre supérieur de la démographie, du

centre supérieur des techniques, du Comsimor et des archives galactiques. »

Nor Boolig avait écouté ce communiqué avec une attention extrême, afin de n'en pas perdre un seul mot. Il fut un peu étonné de sa parfaite objectivité. Bramir avait rapporté les faits d'une façon succincte, mais rigoureusement exacte. A la réflexion, l'étonnement de Nor se dissipa. Bramir était toujours objectif. Ce qui frappa le plus le jeune archiviste, c'est que Bramir s'abstint de parler de la « normalisation » future de ces planètes. Parmi le personnel prévu pour effectuer l'enquête, il n'était pas question de représentants des services de « reconditionnement ». En fait, Bramir ne faisait que suivre la consigne laissée par Ologor : d'abord une enquête. Tout bien pesé, cela encore n'était pas tellement surprenant. Bramir n'était qu'une machine... Une machine qui s'était toujours montrée obéissante.



La nuit venait de tomber quand Nor arriva chez son ami Ylo, qui habitait dans la zone résidentielle 7024.

Ylo, qui avait capté lui aussi l'information — et même l'avait enregistrée sur une bobine pour l'étudier plus à loisir — était dans un état d'excitation extrême.

— Je t'attendais, dit-il. Je t'ai appelé chez toi plusieurs fois au visophone, et je me suis douté que tu étais en route pour venir me voir. Je commençais à me demander si Sulo Jof n'avait pas échoué. Ou si, après avoir réfléchi, il n'avait pas eu peur et n'avait pas renoncé à faire quoi que ce soit. Ça m'a l'air de s'être très bien passé... Si bien que nous avons même désormais une toute

petite chance d'être du voyage, puisque les archives seront représentées.

— Oui. Mais as-tu songé à ce qu'il allait advenir de ces malheureuses planètes ?

Nor Boolig lui fit part alors de ses propres réflexions.

— C'est vrai, fit Ylo. Nous nous sommes conduits comme des égoïstes... Nous n'avons vu dans tout cela qu'une possibilité d'échapper pendant un an ou deux à ce monde effroyablement endormi dans lequel nous vivons et de côtoyer des gens plus curieux, plus imprévus, plus proches de nous... Mais tu as raison. Cela finira inéluctablement par leur « normalisation »... Je me demande toutefois s'il n'y aurait pas quelque moyen de tirer avantage de tout cela sur un plan plus général... Il faut absolument que nous fassions partie de cette expédition... Allons voir Sulo Jof pour savoir ce qu'il en pense lui-même...

..

Ils ne purent joindre Jof que le lendemain matin, et leur rendez-vous eut lieu dans un parc peu fréquenté, car ils redoutaient de parler dans un immeuble où il était toujours possible que quelque micro secret fût relié au centre normalisateur, cet important service que dans les temps reculés on appelait la police.

Sulo Jof était un homme d'une quarantaine d'années, d'assez belle prestance, mais avec des yeux pleins de mélancolie.

— Comment ça s'est passé ? lui demanda Nor.

— Ça s'est passé de la façon la plus simple du monde. Je vous avoue que j'ai beaucoup réfléchi pendant deux ou trois jours et beaucoup hésité avant d'accomplir un tel geste. J'étais à peu près

convaincu, car je crois bien connaître Bramir, que tout se déroulerait comme prévu. Mais je n'en étais pas absolument certain. En mille ans, des modifications insoupçonnables, imprévisibles, avaient pu se produire dans les mécanismes du grand symposium. Comme tout le monde a pris l'habitude de le considérer, non plus comme un gigantesque appareil électronique, mais comme une créature vivante, et même comme un dieu infailible, j'étais malgré tout un peu impressionné.

— Et vous lui avez néanmoins posé une question ? demanda Ylo.

— Non... Pas positivement une question. Cela, je n'ai pas osé le faire. Je crois pourtant maintenant que c'eût été sans danger. Je me suis contenté de glisser dans son organisme, parmi une cinquantaine de fiches purement routinières transmises par divers services, une fiche portant ces simples mots : « *Pour mémoire : document 120 234, N.7, B 215, du 12 mars 3205.* »

C'était le numéro même du document signé Ologor que les deux archivistes avaient communiqué à Jof.

— Je vous avoue, poursuivit celui-ci, que j'ai attendu la réaction avec une certaine angoisse. Heureusement, celle-ci n'a pas été longue à se manifester, sous la forme des deux communiqués que vous connaissez. J'ai poussé un « ouf ! » de soulagement...

— Pourquoi Bramir, demanda Nor, n'avait-il pas réagi de lui-même juste à l'expiration du délai ?

— Je suis convaincu qu'il avait effectivement oublié cette affaire. J'avais d'ailleurs constaté depuis longtemps qu'il a parfois — très rarement — des trous de mémoire à propos de choses insignifiantes. Mais, pour Bramir, il n'y a pas de petits et de grands problèmes. Il n'y a que des problèmes,

tous situés sur le même plan. Ses trous de mémoire ne sont d'ailleurs que momentanés. Vous savez comme moi qu'il refait périodiquement le tour de tous ses circuits, précisément pour ne rien oublier. Je suis convaincu qu'il aurait fini par réagir de lui-même dans cette affaire des quinze planètes.

— Ses communiqués sont parfaitement objectifs, dit Nor.

— Oui. Et j'y vois une nouvelle preuve que Bramir continue à n'avoir aucunement conscience de ce qu'il fait. Il continue à obéir aux ordres qu'il a reçus, sans se préoccuper de la date à laquelle ils ont été formulés.

— Et si demain, dit Ylo d'une voix qui tremblait un peu, on lui donnait l'ordre, par exemple, de défaire la « normalisation », qu'est-ce qui se passerait ?

Sulo Jof leva les bras au ciel.

— Juste ciel ! Je préfère ne pas y penser, et il ne faudrait pas compter sur moi pour tenter une chose pareille ! Je crois d'ailleurs que Bramir obéirait, de même qu'il obéirait si on lui demandait de chercher un moyen d'exterminer rapidement toute l'espèce humaine ou de greffer des trompes d'éléphant aux fonctionnaires du palais de la démographie. Mais, en l'occurrence, il ne s'agirait pas seulement de Bramir. Il s'agirait des centaines et centaines de milliards d'habitants — « normaux » ou « instables » — que compte la République galactique. Une entreprise de « dénormalisation », de « déconformisation » n'est, certes pas, impensable — et c'est même bien à cela que nous pensons tous, nous, les « anormaux » ! Mais, pour la réussir sans causer de dégâts pis que le mal, il faudrait opérer progressivement, ne donner à Bramir que des ordres très nuancés, échelonnés sur une longue période. Or, je n'aurais pas une chance

sur un million de pouvoir pousser un peu loin un tel travail. N'oubliez pas que je suis probablement, au grand symposium, le seul homme qui pense comme vous, qui trouve absurde notre prétendue civilisation, qui aspire à la voir changer. Si je faisais quoi que ce soit d'un peu poussé, je ne tarderais pas à avoir sur le dos tous les « normaux » à cent pour cent de la boutique...

— Hélas ! dit Nor. Nous sommes pris dans un drôle d'engrenage ! Mais que fera Bramir quand il aura les résultats de l'enquête qu'il a ordonnée ?

— Pour moi, le doute n'est guère possible. Il ordonnera la « normalisation » immédiate des habitants de ces planètes. Au fond, nous leur avons joué un mauvais tour.

— C'est bien ce que nous redoutions, dit Ylo...

— A la réflexion, reprit Jof, je me demande toutefois si la façon dont les résultats de cette enquête seront présentés ne sera pas susceptible d'influer sur Bramir lui-même et de l'amener à modifier certaines de ses vues quant à la façon de concevoir le bonheur humain...

Nor Boolig fit presque un bond et s'écria :

— Voilà une idée intéressante et qui m'a déjà effleuré ! C'est une raison supplémentaire pour que nous fassions tous les trois partie de cette expédition ! Qui procédera aux désignations de ceux qui vont la composer ? Bramir lui-même ? Avez-vous des renseignements à ce sujet ?

— Oui, Bramir a déjà émis quelques fiches qui ne sont destinées qu'aux services intéressés et n'ont donc pas donné lieu à une diffusion générale. Bramir veut faire vite, ce qui est conforme à ses habitudes. Une note a déjà été transmise aux services de l'astronautique, à qui il demande d'envoyer à Bentomir un des astronefs de la catégorie A, c'est-à-dire la plus puissante et la mieux équipée. Quant

à la commission d'enquête, elle comprendra cinquante représentants du grand symposium, cinquante du centre normalisateur, quarante du palais de la démographie, trente du Comsimor, vingt du centre des techniques et six des archives galactiques...

Ylo Sarap fit la grimace.

— Nous sommes à la portion congrue...

— Oui, fit Jof en riant. Mais vous serez six qui en vaudront cinquante. Les désignations seront effectuées par les directeurs des différents services. L'astronautique aura, elle aussi ses représentants, pris dans l'équipage.

Nor et Ylo se regardèrent, puis regardèrent l'homme du symposium.

— Avons-nous une chance de nous faire désigner ? demanda Ylo.

— Oui, si vous êtes bien avec votre directeur. Mais encore faudrait-il que vous soyez « normaux ». Car il n'y a pas la moindre chance que des « instables » dûment reconnus puissent être désignés. J'aurais pourtant bien aimé vous avoir comme compagnon de voyages. Car je vais poser, moi, ma candidature, et elle a toutes les chances d'être retenue.

— Nous allons réfléchir à cela, dit Nor.



Une heure plus tard, les deux amis étaient au palais des archives galactiques, dans l'antichambre du directeur. Le vieux Sif Logano — à qui ils ne cachèrent rien de leurs intentions et qui leur donna un utile conseil — les introduisit avec un clin d'œil complice dans le bureau du grand patron, Borah Sullif.

Ils connaissaient fort bien leur directeur et étaient même en excellents termes avec lui. Sullif,

naturellement, était un « normal » intégral, faite de quoi il n'aurait pas occupé de pareilles fonctions. Mais Nor et Ylo n'étaient jamais parvenus à se convaincre que l'homme qui dirigeait les archives pensait de la même façon que les millions de « normaux » qui circulaient sur les pistes roulantes de Bentomir avec leurs petits *othosones* dans le creux de l'oreille.

Sullif était un personnage assez imposant, d'une soixantaine d'années, avec un grand front dégarni, une mine affable, des yeux très intelligents, mais assez secrets. Il leur serra cordialement la main.

— Quel bon vent vous amène, chers amis ?

Ils exposèrent leur requête : faire partie de l'expédition qui se préparait, en tant que représentants des archives.

Le directeur les regarda attentivement.

— Bramir ne nous a pas gâtés, dit-il. Il n'y aura que six des nôtres dans cette mission d'enquête. Je sais que vous êtes tous les deux parfaitement qualifiés pour poser votre candidature. Vous dirigez, Nor, le sous-service d'archives secrètes qui s'occupe du secteur où sont ces planètes. Et vous, Ylo, vous avez dirigé ce même service pendant quatre ans. Pour ma part, je n'ai qu'à me louer de votre travail. Personnellement, je vous désignerais volontiers. Mais vous êtes officiellement des « instables »... Je ne peux donc rien faire...

— Monsieur le directeur, dit Nor, nous avons l'intention de nous faire volontairement « reconditionner ».

Sullif les regarda avec un mince sourire.

— Je vois, fit-il. Dans ce cas, c'est très différent. Je dois faire connaître dans la huitaine les noms de ceux de mes collaborateurs que j'aurai désignés. Si, d'ici là, vous vous présentez à moi avec une fiche signalétique de citoyens « normaux », vous

figurerez sur la liste que j'enverrai au symposium. Je...

Ils eurent l'impression qu'il allait en dire davantage. Mais il se tut brusquement et se leva pour leur donner congé. Il leur serra la main avec beaucoup de cordialité.

— Alors ? leur demanda Sif Logano lorsqu'ils furent de nouveau dans l'antichambre.

— Je crois que ça marchera, dit Nor.

— C'était la seule solution et je vois que vous avez suivi mon conseil. Il y a évidemment un risque à prendre, surtout pour vous, Boolig, qui n'avez jamais été « reconditionné ». Mais vous avez une forte personnalité, et je suis sûr que votre abrutissement ne durera pas plus de trois mois... Mais il fallait que vous soyez « normaux » au départ pour satisfaire aux règles sacro-saintes de la bureaucratie bramirienne !

— Croyez-vous, demanda Ylo, que le patron ait été dupe de cette petite comédie ?

— J'en doute, fit Sif Logano. Mais, pour lui, l'essentiel, c'est qu'il soit en règle... Il s'est toujours arrangé pour l'être. Et vous serez en règle, vous aussi, jusqu'au bout de ce voyage, car il n'y aura pas d'équipe de détection des « instables » à bord de l'astronef... Même Bramir ne pense pas toujours à tout... Ah ! que j'aimerais vous accompagner ! Mais j'ai dépassé la limite d'âge pour ce genre d'expéditions...



Nira fit une scène à Nor Boolig lorsqu'il rentra chez lui.

— Où étais-tu, Nor ? Voilà près de vingt-quatre heures que je ne t'ai pas vu... Est-ce une façon de se comporter envers son épouse ?

— Je me promenais, fit Nor d'une voix désinvolte.

— Tu te promenais... Tu te promenais sans moi... Et ce n'est pas la première fois que cela t'arrive... Mais cette fois-ci, tu as dépassé les limites. Je me demande même si je ne ferais pas bien de...

Elle n'acheva pas sa phrase. Mais il la termina pour elle :

— Tu te demandes, n'est-ce pas, si tu ne ferais pas bien de me signaler au centre de la démographie comme présentant des signes d' « instabilité » ?... Ne te donne pas cette peine, Nira. D'autres l'ont déjà fait avant toi, notamment une de mes précédentes épouses. Je suis un « instable ». Oh ! un « instable » léger... Ma carte ne porte que la jolie petite croix verte...

Elle n'en savait rien encore. Il n'était pas obligatoire que ce détail fût révélé lors du mariage « semestriel ». Elle le regarda avec un mélange de stupeur et de vague curiosité.

— J'aurais dû m'en douter, dit-elle. En fait, je m'en doutais un peu... Tu as toujours été bizarre...

— Rassure-toi, dit-il. Car je vais dès demain volontairement me faire « reconditionner ».

— Ah !

— Je serai donc un mari modèle jusqu'à ce que nous nous quittions...

— Mais alors, ça change tout.

— Oui, mais pas pour longtemps. Car d'ici une quinzaine de jours, je partirai très probablement pour un grand voyage...

— Ah ! Où ça ?

— Je te le dirai quand ce sera officiel...

CHAPITRE IV

Le départ de l'expédition eut lieu le 7 août 4206. Depuis la veille, l'énorme astronef était prêt sur l'aire centrale de l'astroport de Bentomir. L'équipage et les membres de l'expédition étaient au complet.

Une heure avant le départ, Nor Boolig et Ylo Sarap s'étaient déjà installés dans la confortable cabine qu'on leur avait allouée. Nor Boolig avait été nommé chef du groupe des six personnes représentant les archives. Tous deux étaient vêtus d'une combinaison de *synthilax* gris perle — comme tout le monde. Ils avaient des visages passablement inexpressifs. Ils tenaient des propos d'une grande banalité. Ils étaient « normaux ». On les avait « reconditionnés ».

Sulo Jof, qui faisait partie lui aussi de l'expédition en qualité de délégué du grand symposium, vint leur dire bonjour, mais ne s'attarda guère avec eux. Il n'avait rien à leur dire, et ils n'avaient rien

à lui dire, rien de particulier, rien qui sortît un peu de l'ordinaire.

Sulo Jof se sentait bien seul. Il se demandait si même il n'était pas le seul « instable » à bord.

L'astronef qui allait les emmener — le *L 2 157 82 T Z 31* — que l'équipage avait baptisé *Le Lézard*, décolla sans une secousse, soulevé comme une plume et presque silencieusement, par ses puissants moteurs *antigravs*. C'était un superbe vaisseau de l'espace, un des plus beaux qui eussent jamais été construits sur les chantiers de Verna, dans le système de Proxima Centauri, le centre le plus réputé pour la construction astronautique.

Quelques minutes après l'envol, ils étaient dans l'espace, en route pour le secteur III de la galaxie.

Il y avait à bord plus de quatre cents créatures humaines — hommes et femmes, en parties égales : cent cinquante membres de l'équipage, deux cents représentants des divers organismes qui allaient participer à l'enquête, cinquante personnes remplissant des fonctions diverses, médecins, infirmiers, magasiniers, organisateurs de loisirs, etc. A qui il fallait ajouter deux cents robots serveurs et vingt robots techniciens.

Deux heures après le départ, tout le monde se retrouva dans le grand réfectoire de l'astronef. Seuls, les membres de l'équipage et les représentants du centre normalisateur ne portaient pas la classique combinaison en *synthilax*. Les premiers étaient revêtus du léger uniforme noir des astronautes — un uniforme qui datait de temps immémoriaux. Les normalisateurs, eux, étaient affublés d'un uniforme bleuâtre. Ils avaient des galons, des insignes, une ceinture de *baralax* à laquelle était accroché un petit pistolet paralysant. Ils constituaient les « forces de l'ordre » dans la République. Mais ils n'avaient que rarement l'occasion de se

manifeste, car — Bramir en soit loué ! — tout marchait admirablement dans la civilisation galactique, où il n'y avait jamais ni émeute, ni trouble d'aucune sorte, ni même le moindre drame passionnel. Le seul travail des normalisateurs consistait à repérer et à conduire au centre de reconditionnement les « instables » trop visiblement « instables ».

Il allait falloir quatre mois pour atteindre ce qu'on appelait maintenant les « planètes oubliées ». Trois escales étaient prévues pour le ravitaillement en vivres et en énergie.

Sulo Jof se sentait seul et s'ennuyait terriblement, bien qu'il eût avec lui son épouse « semestrielle », Ela Gror, qui travaillait comme lui au grand symposium et avec qui il vivait depuis quatre ans, car il n'aimait pas les changements. Mais Ela était désespérément « normale ».

Les journées lui semblaient interminables. Il passait des heures à se promener dans les longs couloirs de l'astronef, bavardant avec les uns ou avec les autres, mais sans que jamais la conversation prît une tournure intéressante. A Bentomir, il avait quelques amis sûrs, qu'il voyait le plus souvent qu'il le pouvait. Mais, à bord de ce vaisseau, tout était d'une monotonie rare.

La seule personne dont les propos lui semblaient présenter quelque intérêt était Sulis Brohad, le commandant de bord. Cela ne l'étonnait pas. Les astronautes, avec les archivistes, formaient les corps de métier où la proportion d'« instables » était la plus grande. Et Jof se demandait avec curiosité si Brohad était bien aussi « normal » et « conforme » qu'il en avait l'air... Mais ils ne se connaissaient pas encore suffisamment pour qu'il se risquât à des confidences. C'était toujours très délicat. Si l'on se trompait, cela pouvait avoir de très fâcheuses conséquences.

La première escale eut lieu au bout d'un mois, à Brosbilek, la capitale de la planète Vel II. Brosbilek ressemblait, en plus petit, à Bentomir. C'était une ville immense, avec ses quartiers résidentiels, ses trottoirs roulants, son centre démographique, son centre éducateur, son service normalisateur et, naturellement, son symposium, qui était en liaison permanente, par les ondes subspatiales, avec le grand Bramir, le seul maître de toute la République.

L'escale ne dura que trois jours. Et le voyage recommença, toujours aussi monotone.



C'est seulement l'avant-veille de la troisième escale, et alors qu'ils avaient déjà navigué dans le subespace depuis plus de trois mois, que Nor Boolig se « réveilla » de son « conditionnement ».

Ce fut pour lui une sensation bien curieuse, comme s'il sortait d'un rêve, d'un rêve qui n'était pas particulièrement désagréable, mais qui était terriblement monotone et ennuyeux. Cela se passait au réfectoire, durant le repas du matin, car à bord du *Lézard*, comme à bord de tous les astrosnafs, on continuait à diviser le temps en « journées », avec des matinales, des après-midis, des soirées, des nuits. Brusquement il se dit, non sans une petite nuance de crainte : « Ça y est, je suis en train de me « dénormaliser » ! De me « déconditionner ». Mais la petite crainte que lui causait cette curieuse métamorphose se dissipa vite, effacée par la joie de se retrouver lui-même. Il regarda autour de lui. Comme dans les réfectoires de Bentomir, on parlait peu. La plupart de ceux qui étaient là, hommes et femmes, avaient leurs petits *othosomes* dans l'oreille et écoutaient quelque loin-

taîne émission transmise à travers l'espace avec une netteté extraordinaire. — « Considère nos compagnons avec des yeux neufs », dit-il, « peu moqueurs.

« Bramir sort loup ? pensa-t-il. Le loup en train de redevenir intelligent !

A sa droite était Bola Surveat, sa nouvelle épouse « semestrielle », avec qui il « vivait ou » — pour faire comme tout le monde — deux heures après le départ de l'astronef et avec qui « cohabitait » maintenant la cabine qu'il avait tant lutté pour partager avec Ylo. Bola était une jeune femme exotique, avec de grands yeux gris totalisant l'expressif. Elle faisait partie du groupe des représentations « Centre démographique. Nor l'examina dans un regard tout à fait nouveau. « Elle n'est pas embêtée », pensait-il. Elle passe sa vie avec son *et* *casque* de l'oreille. « Normale » au suprême degré. Exactement ce qui me fallait en attendant mieux, si jamais je trouve mieux. »

Son ami Ylo était à sa gauche. Ylo brongait sans rien dire. Mais il n'avait pas une *affection* dans l'oreille. Nor se demanda s'il était « *validé* » lui aussi. Il valait mieux attendre une occasion plus favorable pour s'en assurer.

Maintenant, dans le rectoïre, les représentants des différents organismes qui participaient à l'expédition s'étaient mélangés. Ils se sont fait connaissance entre eux. Des amitiés s'étaient nouées. De nombreux mariages avaient eu lieu.

Seuls, les membres de l'équipage et les gens du centre normalisateur continuaient à dîner à des tables séparées, les unes, — que le règlement l'exigeait, les autres par tradition — n'avaient guère avec le reste de la communauté. Ils se considéraient comme appartenant à la catégorie sociale la plus élevée, et jamais personne n'avait songé à leur disputer ce privilège.

Ylo s'étant tourné vers son ami, celui-ci lui adressa un grand sourire. Le visage d'Ylo s'épanouit aussitôt. Il se pencha vers Nor et lui dit à voix très basse, après avoir désigné de la tête la table où se trouvaient les gens en uniforme bleuâtre :

— Ne trouves-tu pas que ces normalisateurs ont un peu des têtes de robot ?... Je n'avais jamais eu l'occasion d'en observer autant à la fois, ni d'aussi près... Mais c'est assez visible...

Nor, frappé par la justesse de cette observation, eut un petit rire léger. Il chuchota :

— Tu t'es donc « réveillé », toi aussi ?...

— Oui, hier soir... Et ça m'a fait rudement plaisir... Je me doutais bien que tu n'allais pas tarder à en faire autant... J'ai compris à ton sourire que tu étais retombé dans cette affreuse « instabilité » qui est notre lot !

— As-tu vu Sulo Jof ?

— Pas encore... Mais nous irons lui parler dès que le repas sera terminé... Il a dû se morfondre de se sentir seul de son espèce... Mais, soyons prudents... On pourrait nous entendre...

Les normalisateurs furent les premiers à se lever de table. Ils mangeaient toujours très vite, sans jamais échanger entre eux la moindre parole. Le chef de leur groupe, Sirto Moan, passa auprès d'eux et leur jeta un regard assez dédaigneux. C'était un grand gaillard aux épaules larges, aux cheveux roux taillés en brosse, au visage presque rectangulaire. Sa manche gauche était ornée de sept ou huit galons dorés, et il portait sur sa poitrine toute une collection d'insignes. Il tenait par le bras une femme superbe, Joa Belrir, son épouse « semestrielle ». Bien qu'elle ne fût pas très grande, elle avait une démarche de déesse. Ses cheveux châtain retombaient en nappes brillantes sur ses épaules. Ses

yeux gris-vert, presque dorés sous certains éclairages, étaient assez énigmatiques. Elle ne portait pas l'uniforme bleuâtre. Il était rare qu'un normalisateur ne prît pas pour compagne une normalisatrice. Mais elle était l'exception qui confirme la règle. Joa Belrir appartenait au service des archives... Elle avait épousé Sirto Moan à bord de l'astronef, quelques jours après leur départ...

— Je n'arrive pas à comprendre, murmura Ylo à l'oreille de Nor, qu'une femme archiviste ait pu se laisser choisir par ce grand escogriffe...

— C'est peut-être elle qui l'a choisi, fit Nor. En tout cas, il a l'air très amoureux d'elle...

Bola se tourna vers eux, essuya ses lèvres, retira son *othosone* de son oreille, eut un sourire fugace.

— De quoi parliez-vous tous les deux ? fit-elle.

— Nous admirions Joa Belrir, l'épouse du chef des normalisateurs.

— Oh ! elle n'est pas mal. Mais pas aussi belle qu'on le dit... Tu viens au spectacle, Nor ?

— Non, ma chérie. Avec Ylo, nous devons aller voir un ami.

— Bon, bon, j'irai toute seule. On se retrouvera au repas du soir...

Bola n'était pas contrariante, et Nor s'en félicitait.

Ils restèrent encore un moment à table, tandis que la grande salle se vidait.

— Il va bien falloir que je songe moi aussi à me remarier un de ces jours, dit Ylo... Il y a près de six mois que cela ne m'est pas arrivé... Et j'approche de la limite permise pour ce qu'on pourrait appeler les vacances « non matrimoniales ».

— Toi ! s'exclama Nor, tu épouseras une fille d'une des planètes oubliées !...

— Possible, dit Ylo d'un air songeur. Et même probable, si la chose est faisable... Après quoi, on

ne me reverra plus jamais au palais des archives galactiques... Mais, allons voir Sulo Jof.



Sulo Jof ne se morfondait pas autant qu'ils l'avaient supposé. Il ne se morfondait même plus du tout. Mais ils ne s'en rendirent pas compte tout d'abord.

Ils le trouvèrent dans sa cabine. Mais il était en compagnie d'Ela Gror, son épouse, alors qu'ils avaient espéré le voir seul et lui parler librement.

La conversation commença sur le ton habituel entre gens « normaux ». Ils parlèrent de l'étonnant confort de l'astronef et louèrent Bramir le bien-aimé d'avoir conçu un aussi beau vaisseau. Ela écoutait posément, en hochant la tête d'un air approbateur. C'était une jolie jeune femme brune, aux yeux assez vifs. Elle quitta un instant la cabine pour passer dans la salle de toilette voisine.

Ylo se pencha vers Sulo Jof et lui dit, très vite, à voix basse :

— C'est fait... Nous sommes redevenus nous-mêmes... Vous avez dû joliment vous ennuyer pendant ces trois mois durant lesquels vous n'avez eu personne à qui vous confier...

Jof partit d'un grand éclat de rire. Puis il se leva, ouvrit la porte de la salle de toilette et appela... son épouse :

— Ela ! Tu peux revenir...

Les deux autres le regardaient, étonnés.

La jeune femme reparut, souriante. Sulo lui prit la main.

— Je vous présente Ela Gror, dit-il, mais non pas celle que vous connaissiez déjà, et qui devait vous paraître, avant notre départ, passablement insignifiante. Je vous présente la vraie Ela Gror,

celle que j'ai moi-même découverte, il y a seulement trois semaines, et c'est certainement la plus belle et la plus authentique « instable » que vous ayez jamais rencontrée...

Ela était épanouie. Elle avait changé d'aspect. Ses yeux brillaient, ses joues étaient parées d'une roseur nouvelle, tout son visage était animé par la joie de vivre.

— Non ! fit Ylo. Pourtant ç'a l'air bien vrai...

— C'est tout ce qu'il y a de plus vrai, dit Ela.

— Et dire, fit Sulo, que nous avons vécu plus de quatre ans ensemble sans nous en rendre compte. Nous avons perdu tout ce temps comme des idiots. Mais nous étions tous les deux au grand symposium. Et vous savez aussi bien que moi qu'au grand symposium, on ne badine pas avec les « instables ». Au moindre symptôme, c'est la révocation et le « reconditionnement »... Pour le « reconditionnement », passe encore... Mais la révocation est une catastrophe... Nous restions donc mutuellement sur nos gardes... Il y avait toutefois entre nous je ne sais quelle attirance qui a fait que nous avons, chaque semestre, renouvelé notre mariage...

— Maintenant, je frémis, dit Ela en pensant que nous aurions pu nous séparer...

— Et moi aussi, je frémis, reprit Sulo. Sans ce voyage, cela aurait pu durer longtemps encore... Nous avions l'habitude, à Bentomir, de réduire nos conversations au strict minimum... Ici, dans cette cabine, ce fut différent... Alors, de fil en aiguille...

— Oui, dit Ela... Et un jour, il y a trois semaines, tandis que nous parlions de je ne sais quoi, qui frisait l'« instabilité », je me suis mise à pleurer... Pleurer n'est pas « normal », vous le savez... Sulo m'a prise dans ses bras... C'est alors que nous avons découvert que nous étions de la même espèce.

— Cela a dû faire pour vous une grosse différence, dit Nor avec une pointe d'envie — car c'était ce qu'il avait toujours rêvé.

— Le jour et la nuit, dit Sulo. Avant, nous avions simplement du goût l'un pour l'autre. Maintenant, nous nous aimons passionnément... Nous sommes heureux. Réellement heureux...

Ela prit la main de son mari.

— Mon chéri ! dit-elle. Mais ne parlons plus de nous. Nous allons les rendre jaloux. Dis-leur plutôt ce que tu as découvert.

— Oui, fit Sulo. Car ce n'est pas tout. Et il faut croire que l'atmosphère à bord d'un astronef est propice aux confidences. A moins que ce ne soit la vague sensation de liberté que l'on éprouve à naviguer dans l'espace. Toujours est-il que j'ai trouvé d'autres « instables »...

— J'étais certain qu'il y en avait d'autres, fit Ylo. Mais les repérer n'est pas toujours une chose commode... On se méfie... Ils se méfient... Où sont-ils, que j'aie les embrasser... ?

— Il y a d'abord deux de vos collègues architectes, sur les six que vous êtes à bord.

— Cela ne me surprend pas, dit Ylo. Mais ces deux-là, nous ne les connaissions pas avant le départ. Et comme nous vivions, nous, dans le bienheureux sommeil de notre « reconditionnement », nous n'avons pas eu avec eux des conversations très originales... Maintenant, cela fait quatre « instables » sur six dans notre groupe... Ah ! si la proportion était la même dans les autres services...

— Hélas ! non, reprit Sulo. Ce serait trop beau... Mais vous ne me demandez même pas quels sont ces deux collègues.

— Oh ! s'écria Nor, ce ne peut être que Bol Tomir et cette jeune dame un peu maigre qui

s'appelle Eïla Brab. Car je ne pense pas que la superbe Bola, devenue la digne épouse du chef des normalisateurs, soit une « instable »...

— Ce serait pourtant drôle ! Mais vous avez raison. Cette Bola doit être « normale » jusque dans les arrière-fonds de son subconscient... Elle a pourtant des yeux curieux et intelligents. Cela prouve une fois de plus qu'il ne faut pas se fier aux apparences.

— Et dans les autres groupes ?

— Un personnage de marque... Le commandant même de cet astronef, Sulis Brohad.

— Non ! Voilà une bonne chose, une excellente chose, et qui pourrait nous être très utile, le cas échéant.

— C'est bien mon avis. Brohad est un homme étonnant, plein de gentillesse, de fantaisie et, je crois bien, de courage... Il m'a d'ailleurs confié que parmi les techniciens de son équipage, il y avait six autres « instables »... Il n'a pas encore eu le temps de me les faire connaître, car il est le personnage le plus occupé à bord. Mais il nous a promis de nous les présenter...

— Et c'est tout ?

— Non, pas encore...

— Tu ne vas tout de même pas nous dire que tu en as découvert parmi les normalisateurs ?

Sulo Jof se mit à rire.

— Non ! Non ! Pas précisément. Et je doute qu'on en trouve jamais dans ce groupe-là. Mais j'en ai trouvé un autre, et cela m'a étonné et ravi, parmi les représentants du grand symposium... J'en ai trouvé trois qui appartiennent au centre supérieur de la démographie... Et je crois bien en avoir repéré trois ou quatre encore dans les autres groupes... Mon opinion est qu'ils sont peut-être en effet plus

nombreux qu'on ne le pense... En tout cas, d'ores et déjà, si je compte bien, nous sommes dix-sept...

— Dix-sept ! s'exclama Nor, c'est beaucoup... Il y a quatre cents personnes à bord. Cela fait du 4,25 pour cent... Un chiffre très supérieur à celui des statistiques générales...

— Ne nous emballons pas, dit Ylo. Les autres sont encore 95,75 pour cent...

CHAPITRE V

Le Lézard fit une dernière escale à Szumarl, la capitale de la planète Bruess, aux confins mêmes de la République, dans le secteur III de la galaxie. C'était une toute petite capitale, qui ne comptait même pas tout à fait un million d'habitants.

Ils y restèrent cinq jours, pour se ravitailler en aliments concentrés, car ils allaient maintenant rester de longs mois avant de reprendre contact avec la « parfaite civilisation bramirienne », comme on la désignait dans les bandes sonores en usage dans les écoles. En revanche, le problème de l'énergie motrice ne se posait pas d'une façon particulière. Les distances qu'ils auraient maintenant à parcourir seraient infiniment moindres que celles qu'ils avaient parcourues pour venir jusque-là. L'équipage se contenta de faire le plein.

Puis ce fut la plongée vers l'inconnu.



La planète la plus proche parmi les quinze « oubliées » s'appelait Malo et se trouvait dans le système d'une étoile faisant partie de la constellation dite des « Deux Papillons ». On devait l'atteindre après trois jours seulement de voyage dans le subespace.

C'était un cas tout à fait particulier que celui des volontaires débarqués sur cette planète en 3205 : ils n'avaient reçu, eux, aucun viatique d'aucune sorte — ni livres, ni appareils, ni outils — mais simplement des vivres pour un an. On ne leur avait même pas donné — et ils avaient été d'accord pour repartir de zéro — le moindre ustensile de cuisine, ni les pièges les plus simples pour attraper des bêtes. Pas même un briquet... Et leurs vêtements étaient réduits à la plus simple expression.

Quand l'astronef quitta le subespace, tout le monde se précipita aux hublots, car la planète Malo devait être maintenant très visible.

Nor Boolig et Sulo Jof se trouvaient à ce moment-là dans la cabine de pilotage, en compagnie du commandant Brohad, un homme sec et d'allure flegmatique. Tous trois regardaient, non pas les hublots, mais l'écran sur lequel la planète était apparue, sur un fond d'étoiles, beaucoup plus grande et beaucoup plus nette qu'on ne pouvait encore la voir à l'œil nu.

— Un joli globe, dit Sulo... De beaux continents verdoyants... Des océans majestueux... Pas trop de glace aux pôles... Les zones où il fait bon toute l'année doivent être très vastes...

— Je me demande ce qu'on va y trouver, fit le commandant, qui avait collé son œil au télescope électronique. Je n'aperçois pas la moindre ville...

— N'oubliez pas, dit Nor Boolig, que les gens qui ont été déposés sur cette planète étaient absolument dépourvus de tout...

— Je sais... C'est pourquoi je me demande si ces créatures n'ont pas fini par succomber...

— Ce n'est pas sûr... En mille ans, quand on ne dispose de rien au départ, on n'a pas le temps de faire grand-chose... Il y a sans doute des villages, qui, peut-être, se cachent dans les forêts.

— Nous verrons cela dans un moment... Pour l'instant, il faut songer à nous poser... Et à le faire en un point aussi proche que possible de l'endroit où les volontaires ont été déposés... S'ils ont encore des descendants, je présume que ceux-ci n'ont pas dû encore occuper toute la planète.

Le commandant examina les photographies de Malo qui avaient été enregistrées mille ans plus tôt par Bramir et dont une copie lui avait été remise. Une croix, sur l'un des continents, indiquait l'emplacement. Il retourna à son télescope.

— J'ai repéré l'endroit, dit-il au bout d'un moment. Il est sur cette face-ci de la planète, dans l'hémisphère nord, et dans sa partie éclairée. Il est situé sur ce continent qui ressemble vaguement à une baleine, pas très loin de la côte ouest... Dans une demi-heure, nous y serons. Vous feriez mieux de regagner vos cabines et d'y rester pendant la manœuvre d'atterrissage, qui sera certainement un peu plus compliquée que si nous nous posions sur l'aéroport de Bentomir.

..

Sirto Moan, le chef du groupe des normalisateurs, fut le premier à fouler le sol de la planète Malo.

Il n'avait guère caché, au cours de la réunion générale de tous les membres de l'expédition — réunion qui avait eu lieu aussitôt après l'atterrissage — qu'en sa qualité de mainteneur de l'ordre et de la sécurité, il était bien décidé à prendre le commandement des opérations. Et personne n'avait

protesté, pas même Lui Bothir, le chef de la délégation du grand symposium.

Les cinquante normalisateurs descendirent la passerelle à sa suite. Ils étaient armés de leurs pistolets paralysants et de quelques autres engins plus lourds que les membres des autres groupes considérèrent avec étonnement.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Nor au commandant qui se trouvait auprès de lui.

— Ça m'a tout l'air d'être de petits canons désintégrateurs.

— Par Bramir ! qu'est-ce qu'ils veulent en faire ? Je ne soupçonnais même pas que de telles armes existaient encore. La loi numéro un fait une obligation à tous les citoyens et à Bramir lui-même — qui l'a toujours respectée — de ne jamais recourir sous aucun prétexte à des armes pouvant provoquer la mort.

Le commandant Sulis Brohad eut un sourire.

— Cette loi vaut pour la République galactique, mon cher Nor. N'oubliez pas que nous sommes maintenant hors de la République. C'est sans doute ce qu'ont pensé nos normalisateurs en emportant ces joujoux...

— Pourvu qu'ils ne fassent pas de sottises.

— Espérons-le... J'en viens à souhaiter qu'il n'y ait personne sur cette planète... Ni sur les autres...

— S'il y a, en tout cas, des créatures humaines ici, elles ne doivent pas être bien dangereuses...

Les chefs de groupe et le commandant s'avancèrent jusque sur la passerelle.

— Vous pouvez descendre, leur cria Sirto Moan. Toutes les précautions sont prises. Mais uniquement les chefs de groupe, pour une première reconnaissance sous notre protection... Ensuite, on verra...

Nor Boolig descendit, et resta à côté du commandant.

L'astronef reposait sur une sorte de plateau rocheux — d'environ deux kilomètres de long sur un de large — qui avait constitué une aire d'atterrissage à peu près satisfaisante. Ce plateau dominait d'une quinzaine de mètres à peine l'immense forêt qui l'entourait de toutes parts. On voyait dans les lointains d'autres tables rocheuses du même genre, dont quelques-unes plus élevées.

Le ciel était pur, d'un bleu légèrement violacé. L'air était tiède, le vent plutôt faible et chargé d'agréables senteurs végétales.

Les normalisateurs s'étaient dispersés autour de l'astronef et montaient la garde, face à la forêt. Cinq ou six d'entre eux étaient restés auprès de leur chef, pour participer à cette exploration préliminaire.

— Nous allons d'abord faire un tour à pied dans la forêt, dit Sirto Moan. S'il y a des hommes dans un rayon d'une dizaine de kilomètres, ils nous ont certainement vus nous poser et ils doivent accourir pour savoir de quoi il s'agit...

Ils se mirent en route. Ils étaient une douzaine. Les normalisateurs marchaient devant, l'arme au poing.

Nor Boolig, qui avait lu, au palais des archives, de nombreux mémoires d'explorateurs du temps passé, trouvait cette façon de procéder un peu bizarre, surtout sur une planète où ils n'avaient aperçu aucune agglomération et où, visiblement, s'il y en avait, elles devaient être très éloignées les unes des autres. Il aurait mieux valu, pensait-il, se livrer d'abord à une prospection aérienne à basse altitude en utilisant les appareils légers qui étaient à bord du *Lézard*. Mais il ne dit rien.

La forêt était majestueuse. Les arbres qui la

composaient ressemblaient aux essences terrestres. La marche était relativement aisée, car le sous-bois n'était que fort peu embroussaillé. Ils virent des oiseaux et de petits animaux qui fuyaient à leur approche. Mais ils firent quatre ou cinq kilomètres sans découvrir le moindre indice de présences humaines.

— Il n'y a certainement pas d'habitants par ici, dit Sirto Moan. Nous allons rentrer.

Comme ils approchaient du plateau, ils entendirent trois ou quatre détonations assez lointaines — du côté où était leur vaisseau. Ils se mirent à courir.

— Je parie, grommelait le commandant, que ce sont les normalisateurs qui ont fait les idiots !

Brusquement ils virent, sur leur gauche, des branches remuer. Quelque chose siffla dans l'air. Il y eut un second sifflement, puis un troisième. Une sorte de baguette passa au-dessus de la tête de Nor et s'enfonça dans un tronc d'arbre avec un bruit mat. Après quoi, ils entendirent une galopade et aperçurent vaguement quelques formes humaines qui fuyaient entre les arbres.

Nor arracha la baguette et l'examina. Elle était parfaitement rectiligne, faite d'un bois très dur, et sa pointe avait été visiblement durcie au feu. A l'autre extrémité, elle portait une encoche et de petites plumes.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Sirto Moan.

— C'est une flèche...

— Ah ! oui !... Une de ces armes primitives dont se servaient les premiers hommes... Eh bien ! ceux qu'on a mis ici m'ont tout l'air d'avoir évolué à rebours. Ils ne méritaient guère qu'on se dérangeât pour eux... Par-dessus le marché, ils ont dû avoir

l'audace d'attaquer l'astronef. Allons voir ce qui s'est passé...

Cinq minutes plus tard, ils gravissaient, à travers des éboulis, la courte pente qui donnait accès au massif rocheux. L'astronef luisait sous le soleil. Les normalisateurs montaient toujours la garde autour du vaisseau. Mais une dizaine de créatures humaines gisaient au sol.

Nor s'avança à grands pas, en compagnie du commandant, vers la plus proche.

— Quel gâchis ! grommelait Brohad. Ça ne va pas faciliter le contact !

Nor se pencha avec une intense curiosité vers l'homme inanimé qui reposait sur le dos. Il avait les jambes et les bras nus, ainsi qu'une partie de sa poitrine. Ce qui d'abord frappa l'archiviste, ce fut sa peau bronzée et sa magnifique musculature. Sa barbe blonde était assez longue et sa chevelure blonde très longue. Il avait un arc et des flèches, mais qui étaient dans un carquois.

— Est-il mort ? demanda Brohad.

— Non. Il respire... Il a dû être simplement atteint par une décharge de pistolet paralysant... Dans une heure, il sera sur pied... Voyons les autres...

Les autres étaient vivants eux aussi.

Mais, déjà, Sirto Moan — qui avait couru jusqu'à l'astronef sans même jeter un coup d'œil sur ces gens évanouis — faisait des gestes impérieux et criait :

— Tout le monde à bord... Que tout le monde se mette à l'abri... Nous verrons ensuite ce que nous devons faire...

— Allons-y, dit le commandant. Tout cela commence bien mal.

Dans les couloirs et dans les salles de réunion de l'astronef régnait une assez vive agitation. Nor

n'avait même jamais vu des « normaux » aussi agités. Il apprit très vite ce qui s'était passé. De nombreux membres de l'expédition étaient d'abord descendus au sol, mais les normalisateurs, se conformant aux ordres que leur avait donnés Moan, les avait empêchés de s'éloigner du vaisseau. La plupart d'entre eux avaient regagné leurs cabines ou les salles de spectacle.

— J'étais resté dehors avec Sulo, expliqua Ylo Sarap à Nor et au commandant. Nous aurions voulu aller au moins jusqu'au bord du plateau. Mais les normalisateurs ne nous l'ont pas permis. Nous nous sommes contentés de nous promener autour de l'astronef. Tout était calme et silencieux. Mais, brusquement, il y a une demi-heure, nous avons entendu comme une sorte de roulement de tambour. Deux minutes après, d'étranges personnages ont surgi sur le plateau. Ils étaient à demi nus... Il y en avait au moins deux cents... Sur une même ligne... Ils ont avancé d'une dizaine de pas, en sautillant, puis se sont immobilisés un moment... Après quoi, ils se sont mis à danser une curieuse danse, tout en avançant lentement... Ils agitaient les bras au-dessus de leurs têtes... Ils s'arrêtaient... Repartaient en dansant, se rapprochaient de nous peu à peu... Un normalisateur nous a crié : « Rentrez à bord... Rentrez vite, il y a du danger... » Mais nous nous sommes contentés de nous rapprocher de la passerelle. J'avais d'ailleurs le sentiment très net que non seulement nous ne risquions absolument rien, mais que ces gens nous faisaient plutôt une démonstration amicale — bien que très primitive — et qu'il eût été aisé de prendre contact avec eux. Mais les normalisateurs restaient immobiles comme des piquets. Et tout à coup l'un d'eux s'écria : « Attention ! Ils nous attaquent ! Tirez dans le tas ! »

— Ils attaquaient ? demanda le commandant.

— Non... Ils continuaient à approcher en dansant... Ils n'étaient plus qu'à une quarantaine de pas...

— Ils n'ont pas tiré de flèches ?

— Ils avaient des flèches ? Nous ne nous en sommes même pas aperçus... Ils agitaient leurs mains en l'air, et dans leurs mains, il n'y avait visiblement pas d'armes...

— C'est une veine que les normalisateurs ne se soient servis que de leurs « paralysants »...

— Oui, mais si ces gens n'avaient pas fui épouvantés, ils allaient bel et bien utiliser leurs petits canons à rayons désintégrateurs... L'un d'eux était en train d'en donner l'ordre...

Une sonnerie retentit. Tout le monde était convoqué dans la grande salle de réunion.

Nor Boolig prit place sur l'estrade, avec les autres chefs de groupe, tandis que les fauteuils se garnissaient. Quand le silence fut fait dans la salle, Sirto Moan, auprès de qui était venue s'asseoir son épouse Joa Belrir — ce qui n'était peut-être pas très protocolaire — prit la parole :

— Notre expédition commence mal, dit-il. Les normalisateurs ont été attaqués par les habitants de cette planète et ont dû faire usage de leurs paralysants pour les mettre en fuite. Je ne crois pas que nous trouvions ici quoi que ce soit qui puisse être utile à notre civilisation. Je propose donc que nous repartions immédiatement pour aller explorer la planète suivante — où je présume que nous ne trouverons pas grand-chose de plus intéressant. Vous êtes certainement tous d'accord.

Il y eut un bref silence.

— Je ne suis pas d'accord, fit le commandant Brohad d'une voix calme.

— Moi non plus, dit Nor Boolig.

Sirto Moan les regarda d'un air dédaigneux.

— Les astronautes et les archivistes, murmura-t-il. Ça ne m'étonne pas.

Lui Bothir, le chef du groupe représentant le grand symposium, leva la main.

— Je ne suis pas d'accord, moi non plus.

Sirto Moan parut surpris.

— Quelles sont vos raisons, Bothir ?

— Elles sont simples et se basent sur les ordres que nous avons reçus. Nous avons mission de nous livrer à une enquête détaillée sur chacune des planètes que nous visiterons et, pour cela, de prendre contact avec la population.

— Si elle nous attaque ?

— Je ne suis pas sûr, dit le commandant, que ces gens ont voulu nous attaquer. Leurs mœurs sont très différentes des nôtres. Nous aurions dû en tenir compte, leur faire comprendre que nos intentions n'étaient pas inamicales...

— En tout cas, dit un autre chef de groupe, Bothir a raison. Il faut s'en tenir aux ordres donnés par le grand symposium.

Le chef des normalisateurs parut un peu décontenancé. Son épouse se pencha vers lui et lui dit :

— Je crois que ces messieurs n'ont pas tort.

Il haussa les épaules.

— Bon, bon, fit-il. Mais je ne me charge pas d'établir le contact avec ces sauvages... S'il y a des volontaires pour le faire...

— Il y en aura, dit le commandant.

— Très bien... Mais vous agirez à vos risques et périls... Je ne me charge pas d'assurer votre sécurité... Je ne mettrai aucun de mes hommes à votre disposition.

— Nous tâcherons de nous en passer, fit Brohad.

La séance fut levée quelques minutes plus tard.

Bothir avait demandé à ceux qui désiraient participer à cette mission de lever la main. Nor Boolig fut étonné de voir une centaine de mains se lever. Tous les chefs de groupe, en particulier, sauf Moan, furent volontaires...

— C'est beaucoup plus qu'il n'en faut ! s'exclama Bothir. Quinze personnes suffiront. Deux ou trois par groupe...

..

Ils sortirent de l'astronef à l'aube, le lendemain. La passerelle fut relevée aussitôt après leur départ.

Le petit groupe se dirigea vers la forêt, mais, au lieu d'y pénétrer, il longea la falaise qui bordait le plateau. C'était une idée de Nor Boolig.

— Ces gens sont très primitifs, avait-il dit à ses compagnons. Ils ont peut-être des villages rudimentaires dans la forêt, mais il est possible qu'ils vivent, comme les premiers hommes de notre espèce, dans des cavernes. Or s'il y a des cavernes dans le voisinage, elles sont au flanc même de ce plateau.

Ils firent un kilomètre, marchant tantôt à l'orée du bois, tantôt dans des éboulis rocheux. Le commandant, qui allait en tête, leva brusquement la main pour faire signe aux autres de s'arrêter. Il venait de voir, attaché à un arbre, un curieux animal qui ressemblait à une chèvre. De toute évidence, cet animal ne s'était pas attaché tout seul.

Ils pénétrèrent dans la forêt et avancèrent alors avec précaution, en se dissimulant autant qu'ils le pouvaient derrière les arbres. Nor tira le commandant Brohad par la manche.

— Là-bas, au pied de ce rocher, regardez...

Brohad ajusta ses jumelles.

— Oui, dit-il... On a fait du feu à cet endroit... Le rocher est tout noirci par la fumée... Et par

terre je vois un gros tas de cendre et de bois calciné... Ils ne doivent pas être très loin... Venez avec moi, Nor... Que les autres restent ici.

Les deux hommes s'avancèrent. Ils n'avaient pas fait vingt pas lorsqu'ils aperçurent l'entrée de la caverne. Mais tout était désert aux alentours.

— Ils ont dû fuir, dit le commandant.

— On va voir si la caverne est vide ?

— Allons-y !

La caverne était déserte. Ils y découvrirent des poteries rudimentaires, mais de formes élégantes, des paniers curieusement tressés, des outres, quelques peaux de bêtes à la fourrure soyeuse. Les parois de la caverne étaient ornées de peintures en trois couleurs figurant des animaux, des plantes, des hommes...

— Nous avons dû terriblement les effrayer, dit Brohad. Le mieux à faire maintenant est de retourner à l'astronef et d'en repartir dans des fusées légères pour explorer les alentours.

Ce qui fut fait quelques heures plus tard.



Il y eut un moment de « suspense », et aussi d'inquiétude des deux côtés. Les « indigènes » étaient une cinquantaine, devant l'entrée d'une de leurs cavernes. Ils tenaient dans leurs mains leurs arcs. Plusieurs étaient armés de lances. Cela se passait au cours de l'après-midi, à quinze kilomètres de l'astronef.

Brohad, Nor Boolig et Sulo Jof n'étaient plus qu'à une trentaine de pas des habitants du lieu et continuaient à avancer lentement, les bras en l'air, montrant les paumes de leurs mains. Leurs compagnons étaient restés en arrière, immobiles. Quand ils ne furent plus qu'à dix pas, ils s'arrê-

tèrent. Le commandant ramena ses deux mains au niveau de son visage, les unit et les secoua.

Un vieil homme aux cheveux blancs, à la barbe terriblement longue, avança de trois pas et fit le même geste.

— Il a compris, murmura Nor. Il a compris que nous venions pacifiquement.

Le vieil homme se désigna lui-même en montrant sa poitrine avec son index et dit :

— Moi, le Bramir...

Les trois visiteurs se regardèrent, étonnés.

— Je me demande si c'est une coïncidence, dit le commandant.

— Ce n'est pas sûr, dit Nor. Il est possible que ce nom ait été transmis de génération en génération pour désigner celui qui pense, qui raisonne, qui calcule... Bramir, à l'époque où l'expérience a commencé, jouait déjà un rôle considérable dans notre civilisation... Maintenant, chez eux, ce mot doit désigner le chef de tribu...

— Ne parlons pas trop, fit le commandant. Ils attendent un autre geste de nous.

Il montra sa propre poitrine et dit :

— Moi, Sulis Brohad.

Et il s'inclina. Le vieux s'inclina aussi. Puis il frappa dans ses mains. Deux femmes apparurent alors — les premières qu'ils voyaient — deux femmes grandes et superbes, aux visages très ouverts et presque souriants. Elles portaient une espèce de gourde en peau et une petite écuelle. Elles s'avancèrent, sans crainte apparente, vers les visiteurs, remplirent l'écuelle d'un liquide jaune et la tendirent au commandant. Sans la moindre hésitation, il goûta ce breuvage. Puis son visage s'épanouit.

— On dirait du *kilbar*, dit-il à ses amis. C'est rudement bon.

— Bon, dit l'une des femmes. Bon, oui... Bon *kibilbor*.

Le vieil homme s'approchait lentement. Il était de haute taille, majestueux. Il tendit la main au commandant, qui la prit et la secoua avec énergie. Une détente très nette se fit aussitôt sentir chez les « indigènes », qui remirent leurs arcs et leurs flèches dans leur carquois, et chez les « visiteurs », qui s'étaient malgré tout demandé comment cela allait finir.

La conversation s'engagea. Une conversation assez difficile au début, car ils ne parlaient pas tout à fait la même langue. Mais Nor Boolig, qui connaissait comme sa poche le « galactique ancien », fut le premier à très bien se débrouiller.

— Au fond, dit-il, ils parlent un idiome très proche du nôtre, qui a été très simplifié et ne semble avoir que fort peu évolué. C'est surtout leur accent qui surprend, mais on s'y habitue très vite...

— Vous, disait le Bramir, venus du ciel. Vous, envoyés du grand Bramir... Vous, faire très peur à nous... Vous, endormir nous...

Nor essaya de lui expliquer que c'était une erreur...



Le même soir, couchés sur des peaux de bêtes moelleuses dans une petite caverne que le vieux chef avait mise à leur disposition, Brohad, Nor, Sulo et Lul Bothir discutaient à voix basse.

— A votre avis, Nor, demandait Bothir, comment se fait-il qu'en dix siècles ils n'aient pas fait davantage de progrès ? Ils en sont restés à l'âge des cavernes, à l'âge de pierre... Cela m'étonne un peu...

— Je ne crois pas, dit Nor, que ce soit tout à

fait fortuit. J'ai beaucoup parlé avec le vieux chef tout au long de l'après-midi... Mon impression est qu'il a dû se produire quelque chose au cours de leur évolution... Car je ne m'explique pas, moi non plus, qu'ils aient perdu notamment l'usage de l'écriture, que devaient connaître leurs ancêtres des toutes premières générations ou que connaissaient, en tout cas, fort bien ceux qui ont été débarqués ici. Ou bien il y a eu quelque catastrophe ou bien, pour une raison qui m'échappe et qu'ils ignorent sans doute eux-mêmes, ils ont décidé de tourner le dos au progrès...

— Ce serait bizarre, fit Bothir.

— Oh ! dit le commandant avec un sourire, la nature humaine a toujours été pleine de bizarreries avant les bienfaits de la « normalisation »...

— Ce qui me fait dire cela, reprit Nor, c'est que j'ai posé la question à ce vieux bonhomme. Je lui ai demandé si lui et ceux de son peuple ne souhaitaient pas améliorer leur sort. Il a mis un moment à comprendre, puis il a secoué la tête et il m'a répondu : « Non... Le grand Bramir ne veut pas... Et nous non plus... »

— Qui appelle-t-il le « Grand Bramir » ? demanda Sulo Jof.

— J'ai cru d'abord que c'était quelque chef gouvernant l'ensemble des tribus dans cette région. Mais j'ai fini par comprendre que c'était leur dieu, qu'ils situent dans le ciel.

— Très curieux, dit Bothir. Mais je me demande s'ils sont heureux ?

— Je lui ai posé la question, tandis que nous promenions sur le plateau, au-dessus des cavernes. Il a ouvert les bras et m'a montré le paysage en me disant : « Tout ça à nous, les plantes, les bêtes, les eaux, les rochers... Tout ça très beau et

très bon... Nous très heureux... Toujours danser, chasser, courir, nager, manger bien. Pourquoi changer ? Quand vous retournerez chez le Grand Bramir, dites-lui que nous très heureux, très contents... »

— Voilà qui est étrange, dit Bothir. Il vous a dit cela ?

— Questionnez-le vous-même, il vous le dira. Il semble d'ailleurs qu'ils attendaient notre venue. Il y avait dans leur peuple une vieille prophétie disant que des envoyés du Grand Bramir viendraient un jour les visiter pour voir s'ils étaient contents de leur sort. Il m'a répété au moins vingt fois : « Dites que nous très contents. »

— C'est étrange, répéta Bothir. C'est incroyable...

— Oh ! ils sont moins stupides qu'on ne pourrait le croire, fit Sulo. J'en ai accompagné trois à la chasse. Ils ont des pièges très ingénieux. Ils tirent de l'arc avec une habileté remarquable. Ils savent des tas de choses sur les bêtes, les plantes, la météorologie. Ils sont sains et robustes. Visible-ment, ils mangent à leur faim, et leur nourriture, que nous avons goûtée, m'a l'air aussi variée que la nôtre. Ils ont gardé des habitudes de propreté qui doivent dater d'avant l'expérience. Leurs cavernes sont bien tenues. Leurs enfants sont superbes. Ils se baignent dans la rivière voisine plusieurs fois par jour. Ils n'ont pas le souvenir qu'il y ait jamais eu de guerres entre les tribus...

— Etrange, répéta encore Bothir. Si on les « normalisait », ils feraient peut-être des citoyens convenables... Mais c'est le grand symposium, naturellement, qui tirera les conclusions de tout cela et décidera...

— Bien sûr, dit Sulo Jof. Nous ne sommes que des enquêteurs.

Quand Lul Bothir se fut retiré dans son coin pour dormir, le commandant murmura :

— Il a l'air quelque peu troublé, notre ami !



Le Lézard resta près d'un mois sur la planète Malo. Ceux des indigènes qui avaient fui réintégrèrent leurs cavernes, situées en bordure du plateau sur lequel reposait l'astronef. Et, dès lors, il y eut des contacts permanents. Les membres de l'expédition sortaient sans la moindre crainte, allaient et venaient, bavardaient avec les habitants, participaient parfois à leurs chasses et à leurs divertissements, partageaient leurs repas. De petits groupes firent, par la voie aérienne, des explorations plus lointaines, prirent contact avec d'autres tribus.

Seuls, les normalisateurs se refusaient obstinément à quitter l'astronef. Ils boudaient...

Le jour du départ fut fixé d'un commun accord par les chefs de groupe. Ceux-ci allèrent prendre congé du vieux Bramir et le remercier de son hospitalité. Ils lui offrirent quelques cadeaux, mais il les repoussa en disant :

— Non, non, nous n'avons pas besoin de ces choses-là... Mais dites bien au Grand Bramir qui gouverne toute la nature que nous sommes heureux, très heureux... Nous sommes contents qu'il nous ait mis sur une si belle planète...

Lorsqu'ils eurent quitté les indigènes — en emportant, eux, quelques grosses gourdes contenant ce breuvage ressemblant au *kilbar*, que leurs hôtes leur avaient offertes — Lul Bothir dit à ses compagnons :

— Quel dommage que ces gens-là ne soient pas « normalisés » ! Ils sont très sympathiques...

Nor Boolig ne dit rien. Mais il pensait : « Quel

dommage qu'on songe à les « normaliser ! » Au fond, il avait comme une vague envie de rester sur cette planète !

Le départ était fixé pour la fin de l'après-midi. On se réunit dans la grande salle de conférence. On procéda à l'appel, pour s'assurer que tout le monde était bien à bord.

Trois hommes manquaient, trois membres de l'équipage.

Sirto Moan intervint aussitôt.

— Où peuvent-ils bien être ? demanda-t-il en se tournant vers le commandant.

— Je n'en ai pas la moindre idée, fit celui-ci.

— Il faut absolument les rechercher, reprit le chef des normalisateurs. Et cela me regarde...

Il y eut quelques remous de curiosité dans la salle. Un astronaute se leva et dit :

— J'ai encore vu les trois absents il y a une heure. Ils m'ont laissé une lettre close en me demandant de ne l'ouvrir qu'après le départ. Ils m'ont dit qu'il s'agissait d'un pari qu'ils avaient fait entre eux et qu'ils voulaient qu'un tiers en détienne la copie pour qu'il n'y ait pas, après coup, de contestations.

— Ouvrez cette enveloppe ! cria Sirto Moan. Et lisez-nous ce qu'elle contient.

— *Nous soussignés, Pul Andom, Ylo Zrack, Lol Roariss, avons décidé de rester sur la planète Malo où nous nous plaisons et où nous devons épouser trois des filles d'une des tribus. Qu'on ne nous recherche pas en pensant qu'il nous est arrivé un accident. Le seul accident qui nous est arrivé, c'est que nous avons trouvé le bonheur. Si on nous cherche, on ne nous trouvera pas... Car nous serons bien cachés et très loin d'ici. Salut à tout l'équipage.*

Il y eut un bref silence, fait de surprise et d'incréd-

dulité, tant une pareille chose semblait inconcevable. Puis, Sirto Moan tonna :

— C'est abominable... Il faut rechercher ces hommes immédiatement... Et les enfermer jusqu'à ce que nous puissions les faire « reconditionner »... Il est fâcheux que nous n'ayons pas emmené une équipe de reconditionnement... Nous aurions pu les « normaliser » sur-le-champ... Et « normaliser » aussi tous ces abrutis qui peuplent cette planète... Commandant, il faut surseoir au départ... Je vais donner des ordres à mes hommes... Ah ! si j'avais les pleins pouvoirs, cette planète ne ferait pas long feu...

— Je regrette, dit le commandant. Mais vous n'avez pas les pleins pouvoirs... Je suis désolé que ces trois hommes aient cru devoir nous fausser compagnie. Je les blâme avec la plus extrême sévérité. Je partage votre opinion, Moan, quand vous dites qu'ils auraient besoin d'être « reconditionnés ». Mais je ne puis, moi, qu'obéir aux consignes générales établies par le grand symposium en ce qui concerne les voyages d'exploration hors de la République galactique. Si le vaisseau a appareillé, si ses moteurs ont été mis en marche depuis plus de quatre heures — ce qui est le cas — et s'il est avéré que tout le monde a été dûment prévenu du moment du départ, ce qui est encore le cas, ainsi qu'en font foi les pointages effectués hier, le départ ne peut être ajourné que dans deux circonstances : si le nombre des manquants s'élève à plus de trois pour cent des personnes à bord, ce qui n'est pas le cas, ou s'il est avéré que les manquants se trouvent en péril de mort, ce qui n'est pas non plus le cas, ainsi qu'en témoigne la lettre qui vient de vous être lue. Je pense que Lul Bothir, en sa qualité de haut représentant du symposium, pourra

vous confirmer ce que j'avance, sinon j'enverrai chercher le règlement de l'astronautique...

Lul Bothir hésita une seconde et dit :

— Je trouve, moi aussi, abominable ce qu'ont fait ces astronautes... Mais le commandant a raison. C'est bien la consigne.

— Nous devons partir dans un quart d'heure, dit Brohad. Nous partirons donc.

Sirto Moan ouvrit la bouche, comme pour dire quelque chose. Mais, finalement, il se tut.

Une heure plus tard, alors que le vaisseau était déjà dans l'espace, Nor Boolig et Ylo Sarap pénétraient dans la cabine de pilotage. Sulis Brohad les accueillit en souriant.

— Ces trois hommes qui nous ont faussé compagnie, demanda Nor, étaient-ils des « instables » ?

— Pas à ma connaissance, fit le commandant. Mais ils devaient l'être, et même diablement, pour montrer tant de hâte à nous abandonner. J'avoue d'ailleurs que cette planète était assez séduisante. Pour mon goût, toutefois, elle manquait un peu de confort. Mais cela me paraît prouver qu'il y a à bord — et probablement aussi dans toute la société bramirienne — plus d'« instables » qu'on ne le pense. Mais ils doivent bien cacher leur jeu.

— Comme nous ! dit Ylo en riant. Mais, maintenant, je me demande avec curiosité ce que nous allons trouver sur la prochaine planète ? Ce voyage s'annonce passionnant...

— Oui, dit Brohad. Et cela nous change du train-train habituel... Je crois bien que je ne me suis jamais autant diverti. Je pense que nous allons voir des choses de plus en plus curieuses, et non seulement sur les planètes que nous visiterons, mais peut-être aussi à bord de cet astronef !

CHAPITRE VI

La planète Yorga, vers laquelle ils se dirigeaient maintenant, faisait partie du système de l'étoile la plus proche. C'est dire qu'ils ne devaient faire qu'une assez brève plongée dans le subespace : trois jours seulement.

Nor Boolig, Ylo Sarap, Sulo Jof et la femme de celui-ci étaient réunis, le troisième jour, dans la cabine personnelle du commandant Brohad.

Ils se demandaient ce qu'ils allaient trouver sur Yorga.

— Je présume, dit Sulo Jof, que les descendants des volontaires qui y ont été déposés doivent avoir une civilisation nettement plus complexe que celle que nous avons trouvée sur Malo.

Le commandant eut un sourire.

— Oui, fit-il. Etant donné que ces gens étaient en possession, au départ, de tous les traités d'électronique possibles et imaginables, depuis les plus élémentaires jusqu'aux plus savants qui existaient

à l'époque, si leurs enfants n'ont pas décidé un beau jour de faire brûler tous ces livres, si, au contraire, ils se sont efforcés de les utiliser, les progrès ont dû être assez rapides au cours des générations suivantes. Mais je me demande ce que cela a pu donner ?

Ela Gror, la charmante épouse de Sulo, se mit à rire.

— Ce qui serait drôle, dit-elle, c'est qu'ils aient suivi la même voie que nous. Il n'est pas impossible qu'ils aient fabriqué eux aussi des cerveaux électroniques, qu'ils aient leur Bramir, qu'ils lui aient confié le soin de les gouverner et qu'ils soient tous, comme nous, « normalisés ».

— Voilà qui ferait plaisir à notre ami Sirto Moan ! s'écria Nor Boolig. Ce n'est d'ailleurs pas impossible, hélas ! Car c'est à cela, si l'on n'y prend pas garde, que doit mener en dernier ressort l'électronique...

— Possible, fit Ylo. Mais tu sais comme moi, Nor, puisque tu es archiviste, que l'histoire ne passe jamais exactement deux fois par les mêmes chemins...

— C'est vrai. Et j'espère que ce que nous allons trouver n'est pas pis encore que dans notre République galactique, qui est le fin du fin de la civilisation !

— Nous serons bientôt fixés, dit le commandant. Mais il faut que je vous quitte pour aller surveiller la manœuvre de sortie du subespace.

Ils ignoraient encore qu'ils ne se poseraient pas sur la planète Yorga, qu'ils ne pourraient pas s'y poser...



Le passage du subespace dans l'espace normal se fit sans accroc, sans la moindre secousse. C'est

tout juste s'ils éprouvèrent le léger malaise qui accompagnait généralement cette opération. Mais l'équipage du *Lézard* — à commencer par son commandant — était de la plus haute qualité et savait effectuer les manœuvres les plus délicates avec une précision presque absolue.

Cinq minutes plus tard, tout le monde à bord savait que la planète Yorga était du type « bleu-vert », c'est-à-dire un peu différente de la Terre quant à la couleur de la végétation, que son atmosphère était particulièrement limpide, qu'un vaste continent s'étalait sur la face éclairée et que sur ce continent plusieurs villes importantes étaient déjà visibles.

Nor Boolig et ses amis quittèrent la cabine du commandant, où ils étaient restés à bavarder et à faire des suppositions. Ils gagnèrent la salle de conférence où la plupart des membres de l'expédition étaient déjà rassemblés. La même animation régnait qu'avant l'atterrissage sur la planète Malo. Elle était même plus vive encore, car, d'ores et déjà, on savait que l'on allait trouver cette fois-ci des gens dont la civilisation était passablement évoluée.

Un haut-parleur annonça que dans quarante minutes l'astronef se poserait au sol, près d'une des grandes villes qui avaient été repérées dans le télescope électronique.

Sirto Moan fit faire silence dans la salle et déclara :

— Nous procéderons comme sur Malo. Les normalisateurs sortiront d'abord, pour veiller à la sécurité. Et, seuls, les chefs de groupe participeront à une première exploration rapide et à une prise de contact éventuelle avec les habitants.

Cinq minutes s'écoulèrent. Puis le commandant

Brohad apparut. On lisait sur son visage une certaine perplexité.

— Je crains, dit-il, que nous ne puissions pas atterrir dans les délais prévus...

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Lul Bothir. Une avarie aux machines ?

— Nullement... Tout va très bien à bord. Mais nous venons de détecter, entre la planète Yorga et nous, un écran magnétique...

— Un écran ? demanda Sirto Moan... Quel écran ?

— Oh ! fit Brohad, ce n'est pas un phénomène inconnu, bien qu'il soit fort rare... Il n'a jamais été signalé, à ma connaissance, dans cette partie de la galaxie... Il s'agit de radiations d'une nature très particulière, et qui constituent un obstacle infranchissable... Tout astronef qui s'en approche trop risque d'exploser... J'ai fait changer de cap... Nous allons voir si nous ne pouvons pas contourner cet obstacle insolite...

Il y eut des murmures de déception dans l'assistance. Le commandant quitta la salle. Il revint un quart d'heure plus tard. Il avait l'air plus perplexe encore que précédemment.

— J'ai fait procéder à l'analyse de ces radiations, dit-il. Elles sont d'un type absolument différent de celles qui sont connues et cataloguées. Elles n'en constituent pas moins une barrière infranchissable. D'autre part, il semble que l'écran en question s'incurve autour de la planète Yorga, ce qui est tout à fait bizarre, car tous les écrans naturels de ce genre qui ont été observés se présentent sous la forme d'une surface invisible, mais plane, plus ou moins largement étalée dans l'espace... C'est pourquoi nous nous demandons si ce rideau de radiations n'entoure pas toute la planète. Le seul moyen de nous en assurer est de décrire un cercle autour de celle-ci, en nous tenant toujours

à distance respectueuse de cet écran. Cela va nous demander plus d'une heure... Je vais aller m'occuper de cette manœuvre.

Le commandant s'éloigna.

Les conversations reprirent, moins animées qu'au début. Tout le monde déplorait ce contretemps. Mais il n'y avait plus qu'à attendre.

Une demi-heure s'écoula. Puis Sulis Brohad reparut. Il semblait, cette fois, non seulement perplexe, mais passablement bouleversé. Il tenait une bande magnétique à la main. Il grimpa sur l'estrade où étaient assis les chefs de groupe.

— Nous venons de capter un message, dit-il d'une voix un peu haletante.

— Un message ! s'exclama Lul Bothir.

Tout le monde savait que c'était une chose impossible, car ils étaient maintenant trop loin du relais le plus proche — qui se trouvait sur la planète Bruess où ils avaient fait leur dernière escale de ravitaillement.

A l'intérieur de la République galactique, on pouvait correspondre par le subespace presque instantanément d'un point à un autre grâce à d'innombrables relais qui retransmettaient les sons et les images. Mais même avant d'atteindre la planète Malo — et très exactement après avoir parcouru deux années de lumière au-delà de la planète Bruess — ils avaient été totalement coupés de leur civilisation. Ils ne recevaient plus ni messages ni émissions de télévision. Les salles de spectacles que comportait l'astronef n'étaient plus alimentées que par des bandes magnétiques, des films tridimensionnels et divers autres procédés. Les *othosones* — dont ces gens n'auraient pas pu se passer — l'étaient de la même façon par une petite centrale émettrice qui se trouvait à bord.

— Un message ! s'exclama à son tour Sirto Moan.

Il ne peut émaner que d'un vaisseau de la République qui se trouve dans ces parages sans que nous le sachions...

— Non, dit Brohad. Il émane de la planète Yorga.

— De la planète ?...

Il y eut un mouvement de surprise dans la salle.

— Oh ! reprit Brohad, ce n'est pas tellement étonnant... Ces gens-là ont évolué... Qu'ils aient pu construire des postes de radio est d'autant moins surprenant qu'ils ont été dotés, au départ, de tous les éléments de la science électronique, ainsi que vous le savez... Ce qui est stupéfiant, ahurissant, effarant, c'est le contenu même de leur message...

Il y eut un frémissement de curiosité dans la salle.

— Et que disent ces gens ? demanda Moan d'un ton rogue.

— Vous allez l'entendre... Ou tout au moins entendre le commencement... Car ce message n'est pas encore terminé. Mais j'avais hâte de vous en faire connaître le début...

Il prit un magnétophone sur une table, le porta sur une autre table à l'avant de l'estrade et y glissa l'enregistrement.

Deux ou trois secondes s'écoulèrent, puis une voix se fit entendre. Elle était nette, bien timbrée. L'intonation avait quelque chose d'ironique, de moqueur. Cette voix s'exprimait en « galactique moderne » avec la plus grande aisance. Et elle disait :

— *PLANETE YORGA A ASTRONEF L 2 157 82 T Z 31. — Ce message s'adresse à l'équipage de votre vaisseau, aux membres de l'expédition qu'il transporte et aux autres personnes de moindre importance qui sont à bord. Nous vous saluons comme des représentants de la même espèce que nous, comme de lointains cousins qui ont mal tourné, mais, à ce salut, se borneront nos relations*

avec vous, et nous allons vous expliquer pourquoi...

Il y eut une telle clameur d'indignation dans la salle que Brohad dut arrêter le magnétophone un instant.

— Ces gens sont complètement fous ! s'écria Sirto Moan. Je partage votre colère à tous. Mais, faites silence. Nous avons le devoir d'écouter la suite.

Le silence revint. Le commandant remit l'appareil en marche. La voix ironique reprit :

— ...*Vous expliquer pourquoi.*

« Sans doute êtes-vous surpris de recevoir de nous un message par radio. Vous ne pensiez sans doute pas que nous avions fait d'aussi grands progrès. Mais vous n'êtes certainement pas sans savoir que lorsque nos ancêtres ont été déposés sur cette planète il y a mille ans — et plusieurs d'entre eux étaient déjà, à cette époque, de remarquables électroniciens — on leur laissa comme unique « viatique » tout ce qui concernait la science électronique. Loin de perdre ces précieuses connaissances, leurs descendants les ont développées, tout en organisant leur vie du mieux qu'ils ont pu sur ce globe d'ailleurs agréable et riche en ressources de toutes sortes. L'électronique est restée au cours des siècles non seulement notre principale occupation, mais notre grande passion. Nous avons eu assez vite fait de reconstituer, dans cette branche, le matériel indispensable à un travail plus rapide, et nous avons aussi réinventé maintes autres choses dont nous ne possédions même pas les premiers éléments. Bref, dans le secteur scientifique qui est surtout le nôtre, nous sommes allés plus loin que vous, que vous qui vous croyez au sommet de toutes choses et la fine fleur de la civilisation...

Ces derniers mots suscitèrent de nouvelles cla-

meurs. Mais Brohad n'arrêta pas le magnétophone, et le silence revint très vite...

— ... Sachez en particulier, poursuivait la voix, que depuis un siècle et demi nous sommes en mesure, nous, de capter directement n'importe quelle émission de sons et d'images émanant de n'importe quel point de votre République. C'est vous dire que nous sommes bien renseignés sur vous. Nous enregistrons, par pure curiosité scientifique, vos stupides programmes de divertissement, vos films imbéciles, vos variétés plus éculées que de vieilles chaussures, vos slogans qui font rire par leur sottise même nos enfants de quatre ans. Nous savons que vous passez le plus clair de votre temps à recueillir ces insanités sonores avec vos othosones, ou à assister dans vos salles immenses à des spectacles tout aussi ridicules. Nous savons que vous n'inventez plus rien, que vous ne cherchez plus rien, dans aucun domaine, que vous êtes endormis, abrutis, que vous vivez comme des somnambules, dans une civilisation qui ressemble à celle des termites...

Le message s'interrompit brusquement. Il y eut un bref instant de silence total, écrasant. Tous ceux qui étaient dans la salle se regardaient entre eux avec des yeux égarés. Ils n'avaient jamais rien entendu de pareil...

Nor Boolig et ses amis devaient lutter contre l'envie de sourire, et même de rire à gorge déployée, qui les tenaillait. Et soudain ce fut une clameur d'indignation comme jamais des « normaux » n'en avaient poussé. On voyait des membres de l'expédition agiter les poings en faisant d'horribles grimaces. On entendait des exclamations :

— C'est monstrueux !

— C'est abominable !

— Ces gens sont fous à lier...

— Il faut les châtier !

— Des gens pareils ne méritent pas de vivre !

Debout sur l'estrade, Sirto Moan faisait de grands gestes et s'égosillait pour tenter de ramener le silence, mais personne n'entendait ce qu'il disait. Tout le monde parlait à la fois.

Nor Boolig se pencha vers Ylo Sarap et lui dit à l'oreille :

— Je crois que je ne me suis jamais autant amusé !

Mais un membre de l'équipage entra dans la salle et se dirigea vers le commandant. Celui-ci se leva et agita la main.

— On m'apporte la suite du message, cria-t-il.

Le silence se fit aussitôt.

Sirto Moan était rouge de colère, mais son épouse, Joa Belrir — qui avait pris l'habitude de se tenir à son côté lors de ces réunions — semblait très calme.

— Je vais vous faire entendre la suite, dit posément Brohad.

— Cela me paraît inutile, dit Moan. A quoi bon continuer d'écouter ces insolences ? Ce qu'il faut maintenant, c'est agir.

— Je ne suis pas de cet avis, dit Lul Bothir. Je partage votre indignation. Mais nous sommes chargés d'une enquête et nous devons la mener objectivement, même si nous tombons sur des faits désagréables. Nous pouvions d'ailleurs nous attendre à des choses de ce genre, étant donné que cette expérience a été conçue avant que le soin de diriger notre civilisation ne fût entièrement remis au grand symposium. Mais il est possible que, sur d'autres planètes, nous ayons des surprises plus agréables, et c'est pourquoi, j'en suis sûr, le grand symposium, dans sa haute sagesse et son désir de tout tirer au clair, nous a chargés de ce travail.

Notre mission, en outre, n'est pas d'agir, mais d'observer, de comprendre et d'enregistrer. Je ne vois d'ailleurs pas bien, mon cher Moan, quel genre d'action nous pourrions entreprendre. C'est Bramir seul qui, plus tard, en décidera...

— Bon, bon, fit Moan... Continuons... Et tâchons de maîtriser nos nerfs...

La voix moqueuse se fit entendre de nouveau :

— ... Nous savons que vous avez été « normalisés », comme vous dites si justement, c'est-à-dire soumis à une norme unique, rendus pareils à d'obéissants automates dont les cerveaux sont tous faits sur le même modèle. Nous savons que vous adorez votre Grand Bramir comme on adore un dieu, ce qui est le comble de la stupidité, car votre Grand Bramir n'est rien d'autre qu'une machine.

Il y eut des murmures indignés. Mais la voix sarcastique poursuivait :

— ... Des machines du même genre, nous en avons nous aussi, et encore plus perfectionnées que celle qui fait votre orgueil et votre sottise. Mais nous n'avons jamais commis l'erreur de leur confier la charge de nous diriger. Elles nous obéissent. Ce n'est pas nous qui leur obéissons... Il nous est arrivé, au cours de ces derniers siècles, d'avoir quelques disputes et quelques troubles... Mais si l'idée imbécile nous était venue de recourir à quelque puissant cerveau électronique pour remettre de l'ordre dans notre civilisation, votre exemple aurait suffi pour nous en empêcher. A la seule pensée de ce qui se passerait, nous faisons taire nos discordes, et réglions à l'amiable nos problèmes. Nous n'avons pas, comme vous, la folle prétention d'être parfaits. Mais nous nous accommodons fort bien de nos imperfections...

« Nous savions que vous alliez venir. Nous le savions depuis un millénaire. Et nous avons appris

par vos émissions, que nous captons en permanence depuis quelque temps, à quel moment précis vous êtes partis. Nous vous attendions. Mais nous ne tenons pas du tout à vous voir de près. Car nous savons fort bien comment cela finirait pour nous. Vous auriez hâte, après nous avoir examinés et vu comment nous vivons, de nous « reconditionner », de nous « normaliser », de nous rendre « parfaits », semblables à vous, c'est-à-dire de faire de nous un troupeau d'endormis et d'imbéciles. Grand merci pour le cadeau ! Mais nous nous en passerons...

« Bien entendu, vous allez nous considérer comme des enfants mal élevés et tenter sans doute d'agir par la force. Mais nous vous prévenons que, quoi que vous puissiez faire, vous ne parviendrez ni à vous poser sur notre planète ni à la détruire. Nous sommes bien gardés. L'écran magnétique qui vous intrigue tant en ce moment, c'est nous qui l'avons tendu. Il entoure totalement notre globe et nous assure une protection absolue. En outre, trois autres des planètes « oubliées » que vous devez visiter, Suol, Mirta et Glandir, qui ont adopté notre mode de vie et forment avec nous une petite confédération, ont été dotées par nos soins du même écran protecteur, et vous perdriez donc votre temps en tentant de vous y poser. Tout cela vous prouve que nous sommes allés encore plus loin que vous et votre Bramir dans l'ordre des réalisations scientifiques.

« Alors, passez votre chemin. Mais, comme vous faites une enquête et que nous ne voulons pas que vous rentriez les mains vides en ce qui concerne notre civilisation, nous allons vous transmettre quelques émissions qui vous éclaireront sur la façon dont nous vivons, dont nous travaillons et dont nous nous divertissons. Dans un quart d'heure, allumez vos écrans. Mettez vos othosones dans vos oreil-

les. Pour une fois, vous verrez et entendrez des choses qui ne ressemblent pas à la bouillie insipide qu'on vous sert habituellement. Si, un jour, vous revenez des êtres humains normaux — et nous disons bien « normaux » au sens véritable de ce vocable — nous pourrions envisager de vous accueillir comme des amis. En attendant, nous vous disons bon voyage ! La planète Yorga vous salue bien !

La voix se tut. Ce fut le silence. Tous ceux qui étaient là avaient subi un tel choc qu'ils furent un moment sans pouvoir parler. Nor Boolig, de l'estrade sur laquelle il se trouvait avec les autres chefs de groupe, observait avec une curiosité intense les membres de l'expédition. Certains avaient des expressions horrifiées. D'autres portaient les marques de la stupeur et de l'accablement. Chez d'autres encore on lisait la colère, l'indignation — et parfois l'humiliation. Nor vit que plusieurs femmes, dont son épouse, la rouquine Bola Surveal, sanglotaient sans bruit. Mais, çà et là, des visages demeuraient calmes et impénétrables. Quant aux « instables » qu'il connaissait — et qui se rangeaient dans cette dernière catégorie — il savait qu'ils devaient jubiler intérieurement comme il jubilait lui-même. Ils avaient tous dû savourer le petit discours venu de Yorga.

« Quel soufflet bien administré ! pensait-il. Ah ! comme j'aimerais vivre sur cette planète-là ! Quel dommage que notre petit groupe ne puisse pas s'y poser ! »

La voix de Sirto Moan retentit :

— J'interdis que l'on fasse fonctionner les postes de radio et de télévision. J'interdis que l'on se serve des *othosones* !

— Pourquoi donc, mon cher ? fit le commandant sur un ton aimable et très légèrement ironique.

— Parce que je ne veux pas que l'on écoute ces abominations...

— Je ne vois pas de quel droit vous m'en empêcheriez, dit Brohad.

Sirto Moan était rouge, congestionné. Il tendit vers le commandant un index rageur.

— Vous, fit-il, vous êtes en train de glisser vers l'« instabilité ». Je regrette que nous n'ayons pas ici les moyens d'en faire la preuve. Mais j'en suis sûr...

Joa Belrir, l'épouse du chef des normalisateurs, intervint alors.

— Voyons, chéri, ne t'énerve pas... Nous sommes déjà tous assez énervés... Pour ma part, je n'ai aucune envie de voir ou d'entendre les émissions de ces... de ces fous. Mais toi, tu dois les voir et même les enregistrer. Cela aussi fait partie de l'enquête...

— Votre femme a raison, dit Lul Bothir... Cela fait bien en effet partie de l'enquête que nous menons. C'est même la seule chose raisonnable que ces insolents aient énoncée. Je propose — afin de ne pas énerver davantage nos collègues — que seuls les chefs de groupe se livrent à ce travail. Etes-vous d'accord, messieurs ?... Monsieur Boolig ?

— Je suis d'accord, dit Nor.

Il ne tenait pas à attirer l'attention sur lui. Il pensait même que Brohad s'était montré un peu imprudent en ripostant à Moan sur le ton où il l'avait fait. Les normalisateurs pouvaient devenir dangereux. Et ils n'étaient pas les seuls...

La salle commençait à se vider quand Sirto Moan intervint de nouveau.

— Nous n'avons pas pris de décision sur ce que nous allons faire maintenant. Allons-nous rester sans relever cet insolent défi ? Nous avons reçu

l'ordre, en partant, de nous poser sur toutes les planètes dont nous avons la liste...

— C'est exact, dit le commandant. Mais je ne vois pas bien comment nous pourrions faire... Avez-vous une solution, Moan ?

— Etes-vous sûr que leur fameux écran n'est pas du bluff ?

— Venez, dit Brohad. Je vais lâcher une petite fusée dans sa direction. Nous verrons bien ce qui se passera.

Les chefs de groupe suivirent le commandant jusque dans une tourelle lance-fusée et assistèrent à l'expérience. Trois minutes après avoir quitté l'astronef, l'engin se désintégra brusquement.

— Vous voyez, dit Brohad avec un sourire. Ça me paraît concluant. Et je crois, en outre, que nous perdrons effectivement notre temps en essayant de nous poser sur les planètes Suol, Mirta et Glandir.

— Quel dommage, murmura Lu! Bothir, que nous ne puissions pas correspondre avec le grand symposium et lui soumettre ce problème. Il trouverait vite la solution... Je crois bien, hélas ! qu'il nous faut, en effet, continuer notre route vers les autres planètes qu'il nous reste à visiter. En attendant, allons voir les émissions de ces insensés qui refusent les bienfaits de notre civilisation.

Ils gagnèrent une petite salle où ils allumèrent l'écran tridimensionnel. Le commandant tourna quelques boutons, et ils furent brusquement submergés par une profusion de couleurs, de parfums, de chants, de musiques admirables. Ils assistaient à une fête en plein air, dans un décor extraordinaire, fait de fleurs magnifiques, d'arbres bleutés, dans lequel dansaient des gens aux mines épanouies. Puis ce fut une succession de scènes étonnantes, saisissantes, toutes pleines d'un débordement de vie... Ils virent les villes et les campagnes de Yorga,

ses travaux et ses plaisirs, ses habitations d'une variété infinie, ses jardins, ses spectacles.

Sirto Moan ne cessait de grommeler. Les autres se taisaient. Nor Boolig se demandait ce qu'ils pouvaient bien penser — le commandant mis à part, naturellement. Car Brohad devait, comme lui, éprouver un terrible sentiment de nostalgie.

« Tout cela ressemble, pensait Nor avec amertume, à ce qu'était la vie dans la République galactique avant l'avènement du Grand Bramir... Tout cela ressemble à ce qu'on trouve dans les films de nos archives secrètes et qui est aujourd'hui interdit ! Ah oui ! j'aimerais vivre sur cette planète... »



Le même soir, une demi-douzaine d'« instables » étaient réunis dans la cabine privée du commandant Brohad.

— Alors, leur demanda celui-ci, que pensez-vous de cette aventure — pour ne pas dire de cette mésaventure ?

— Je pense, dit Ela Gror, qu'elle a été la plus grande joie de ma vie. Quel camouflet ! Les « normaux » en avaient finalement le souffle coupé. Je les voyais pâlir, jaunir, verdigriser.

— Croyez-vous, demanda Nor, que cela puisse avoir une influence sur eux ?

— Je le crois, dit Sulo Jof. Je suis sûr que beaucoup d'entre eux ont été ébranlés.

— Je le crois aussi, fit le commandant. J'ai pu observer mes propres subordonnés. Ils étaient visiblement troublés.

— A mon avis, dit Ylo Sarap, ce qui a le plus frappé les membres de l'expédition, ce ne sont pas les vérités que leur a assénées le porte-parole de Yorga, mais le fait que les gens de cette planète

ont réellement découvert des choses que même notre grand symposium n'a pas encore trouvées. Ils en ont eu la démonstration... Leur foi en Bramir est ébranlée... Ils savent maintenant que Bramir n'est pas omniscient ni probablement infaillible... Et voilà une nouveauté qui peut faire du chemin dans leur cerveau...

Nor Boolig se mit à rire.

— Même les normalisateurs, dit-il, semblaient un peu effarés. Il paraît que Sirto Moan ne décolère pas.

— Oui, fit le commandant. Mais la colère n'est pas bonne conseillère. C'est pourquoi nous devons nous montrer plus prudents que jamais.

Sulo Jof demanda :

— Que disent les chefs de groupe qui ont vu les émissions de Yorga ?

— Rien, fit Nor. Seul, Moan s'est répandu en imprécations. Les autres n'ont pas fait de commentaires. Sor Billiss, le chef du groupe qui représente le centre démographique semblait assez tourmenté. Lul Bothir s'est borné à déclarer : « Contentons-nous pour le moment de prendre note de tout cela... »

— Je me demande, dit le commandant, comment va se terminer cette aventure ?

— Je n'en sais rien, dit Jof. Mais je crois qu'elle nous réserve encore des surprises. J'espère qu'elles ne seront pas désagréables pour nous.



Quand, une heure plus tard, Nor Boolig regagna sa propre cabine, il trouva son épouse Bola prostée dans un fauteuil.

— Tu n'es pas encore couchée ? lui demanda-t-il.

Elle le regarda avec des yeux un peu hagards.

— Nor, fit-elle, je ne sais pas ce que j'ai, je ne peux pas dormir. Cela ne m'arrive jamais. Je suis énervée à cause de toute cette histoire. Je n'ai fait que retourner tout ça dans ma tête.

Il eut un mince sourire.

— Ce n'est rien, Bola... Tout le monde est un peu énervé. Ne pense plus à tout cela.

— Nor, il faut que je te fasse une confidence. Malgré l'interdiction du chef des normalisateurs, j'ai mis mon *othosone* à mon oreille pour écouter ce que racontaient ces gens... C'est affreux, mon chéri... Es-tu sûr que je suis bien « normale »... ?

— Mais oui, Bela, mais oui... Je vais te donner un calmant et tu dormiras comme un loir.

CHAPITRE VII

Sur la planète Sormac, qu'ils atteignirent deux jours plus tard, ils ne firent qu'une halte d'une heure.

Le commandant Brohad n'avait d'ailleurs consenti à s'y poser que sur l'insistance de Sirto Moan, qui avait déclaré qu'il fallait obéir aux ordres donnés par Bramir.

Il était pourtant clair que, sur ce globe, ils ne trouveraient aucune créature vivante. Il avait suffi d'y jeter un coup d'œil par le télescope électronique — dès qu'ils étaient sortis du subespace — pour comprendre que c'était un monde mort. Seuls, les océans avaient une belle couleur bleue qui semblait naturelle. Mais les continents étaient visiblement calcinés, couleur de cendres, de sable, d'argile séchée. De plus près, ils repérèrent ce qui avait dû être des villes, et même des villes importantes. Mais celles-ci étaient en ruine. Pas la moindre trace de végétation, nulle part.

Lorsqu'ils touchèrent le sol, Brohad fit savoir qu'il était imprudent de quitter l'astronef avant que certaines vérifications aient été effectuées. Ces vérifications furent concluantes. La planète était radio-active. Elle l'était même terriblement.

— Eh oui ! dit le commandant à Nor Boolig lorsqu'ils sortirent de la salle où avaient eu lieu les analyses, ce qui s'est passé sur ce globe me paraît clair. Les volontaires débarqués ici étaient des spécialistes de la physique nucléaire. On leur avait laissé pour viatique les ouvrages se rapportant à leur science. Il semble qu'une civilisation assez brillante se soit développée sur cette planète, qui a dû être finalement très peuplée et s'est probablement divisée en plusieurs nations aux intérêts divergents. Si ces gens s'étaient contentés d'édifier des centrales atomiques pour leur commodité, nous les aurions sans doute trouvés en pleine prospérité. Mais ils ont dû aussi fabriquer des bombes à tour de bras. Et ils ont fini par s'en servir. D'après les calculs qui viennent d'être faits, le drame ne remonte qu'à deux ou trois ans... Il faudra des millénaires pour que ce monde redevienne habitable.

Nor Boolig hocha la tête d'un air rêveur.

— Les années que j'ai passées à compulsier les archives secrètes, dit-il, m'ont appris que la folie humaine est susceptible de prendre les formes les plus diverses... Mais tout compte fait, je me demande s'il ne vaut pas mieux être mort que d'être « normalisé » ?

— C'est un peu la même chose, dit le commandant en souriant. Mais nous — nous qui sommes appelés les « instables » — nous sommes vivants et bien éveillés. Et, pour ma part, je veux le rester...

— Moi aussi, dit Nor.

Une petite sonnerie retentit dans les couloirs. Elle signifiait, d'après son timbre et sa cadence,

que les chefs de groupe étaient convoqués en conseil restreint dans leur salle de réunion habituelle. Les deux hommes s'y rendirent aussitôt. Les autres y étaient déjà.

— Eh bien ? demanda Moan.

— C'est exactement ce que je pensais, dit le commandant. Cette planète est devenue radio-active à la suite d'une guerre atomique.

Sirto Moan eut un sourire triomphant.

— Vous voyez, vous voyez, dit-il. C'est moi qui avais raison. Les faits nous le prouvent... Les hommes ne peuvent aboutir qu'à des stupidités ou à des catastrophes quand ils n'ont pas un Grand Bramir pour les guider. Cette expérience commencée il y a mille ans n'aura servi à rien. Notre rapport sur la planète Sormac sera vite fait ! Et nous n'aurons pas à prendre la peine de « normaliser » ses habitants.

— En effet, dit Brohad. Ils le sont déjà... Et de la façon la plus radicale.

Moan ne comprit sans doute pas l'ironie terrible qui se cachait dans cette petite phrase.

— Eh bien ! fit-il, je crois que nous pouvons repartir.

Nor Boolig rejoignit son épouse dans sa cabine. Bola avait retrouvé son calme.

— J'ai été stupide l'autre jour, lui dit-elle, de penser que je pouvais ne pas être « normale ». Que veux-tu, nous ne sommes guère habitués aux émotions...

— En effet. Et que Bramir en soit loué !

— Mais c'est fini... Je sais bien, maintenant, que je suis tout aussi « normale » que toi.

Il eut un sourire.

— Bien sûr, dit-il. Tu es, comme moi, « normale » à cent pour cent.

Et il pensait : « Je crois même qu'elle est incuvablement « normale ! »

Elle le regarda un moment de ses grands yeux inexpressifs, puis elle reprit :

— Dis-moi, Nor, notre mariage expire bientôt. Est-ce que cela t'ennuierait vraiment beaucoup si je n'en demandais pas le renouvellement ?

— Mais non, Bola. Tu sais bien que la règle fixée par Bramir est de ne jamais se montrer contrariant. Tu as quelqu'un en vue ?

— Oui et non... Je songe à épouser un normalisateur. Comme cela je me sentirai plus tranquille si nous devons avoir encore des émotions.

— C'est une excellente idée, Bola.

— Et toi ? Tu as un projet ?

— Non, fit-il. Je prendrai peut-être un « congé de célibataire » pour quelques mois.

En fait, il s'était posé la question, car il n'avait pas oublié lui non plus que son mariage approchait de son terme... A ce moment-là, beaucoup de femmes seraient vacantes. Mais, parmi celles qu'il voyait quotidiennement au réfectoire ou dans les salles de spectacles et de réunions, aucune ne lui plaisait réellement. Aucune, sauf une. Sauf Joa Belrir, qui était actuellement l'épouse « semestrielle » de Moan, le chef des normalisateurs. Jamais encore il ne s'était senti attiré aussi fortement par une femme. Était-ce parce qu'il la trouvait si belle ? Le sentiment qu'il éprouvait lui semblait étrange. Il lui arrivait même par moments de se demander si, pour la première fois de sa vie, il n'était pas amoureux. Il avait pourtant eu jusque-là la certitude que, s'il devait un jour aimer d'amour une femme, ce ne pourrait être qu'une « instable ». Étaient-ce les yeux énigmatiques de Joa qui l'impressionnaient ? Ou sa voix si nuancée, si musicale ? Il ne savait que penser.

Quelques jours plus tôt, il avait surpris, sans le faire exprès, une conversation entre Sirto Moan et son adjoint. Et Sirto Moan, parlant de Joa, disait avec gravité :

— Oui, assurément, elle est archiviste, et tu sais ce que je pense des archivistes... Mais je la connais bien... Elle est « normale » jusqu'au bout des ongles... C'est même la femme la plus « normale » qu'il y ait à bord...

« C'est certainement vrai, pensait Nor, car s'il n'en était pas ainsi, elle n'aurait certainement pas épousé le chef des normalisateurs ! Quant à moi, je suis totalement idiot de lui trouver du charme... »

Mais l'amour ne se commande pas...

..

Ils étaient déjà depuis huit jours sur la planète Hul. Et tout se passait très bien.

— Voilà enfin des gens, disait Lul Bothir, qui n'ont pas encore évolué beaucoup, mais qui du moins sont des gens raisonnables. Je crois qu'on n'aura pas grand mal, quand le moment sera venu, pour leur faire comprendre les bienfaits de la « normalisation » et pour les élever au même niveau technique que nous...

La planète Hul n'avait aucune grande ville. Les membres de l'expédition avaient été surpris, en contemplant ce globe avant d'atterrir, d'y apercevoir d'immenses zones parfaitement cultivées, mais fort peu d'agglomérations. En revanche, à mesure qu'ils approchèrent, ils purent voir une multitude de villages et aussi de bâtiments isolés, assez éloignés les uns des autres.

— Nous sommes visiblement en présence, avait dit Nor à ses amis, d'une civilisation presque essentiellement agricole. Cela ne me surprend pas. On n'a laissé aux gens qui ont été débarqués ici que

des ouvrages sur l'agriculture, de l'outillage agricole et des romans vantant le charme de la vie rurale.

Le commandant Brohad s'était posé près d'une des petites agglomérations qu'ils avaient repérées, mais il avait eu beaucoup de mal à trouver dans le voisinage un terrain qui ne fût pas cultivé et sur lequel l'astronef ne causerait pas de dommages.

Même Sirto Moan avait rapidement compris — dans les minutes qui avaient suivi l'atterrissage — qu'il était inutile de déployer ses forces de sécurité. Car, déjà, des habitants accouraient, les bras chargés de fleurs et le visage épanoui. Il était clair qu'on les accueillait pacifiquement.

En quinze jours, il avait été aisé pour les « enquêteurs » de se faire une opinion sur les habitants et sur leur façon de vivre. Presque tous cultivaient la terre — qui semblait extrêmement fertile. Ils la cultivaient selon les mêmes procédés que sur la planète-mère une vingtaine de siècles plus tôt. Ils possédaient des tracteurs, des moissonneuses, des silos. Mais leur industrie se bornait à la fabrication de cet outillage et de celui qui leur était nécessaire pour l'édification de leurs fermes. Ils avaient des automobiles — assez peu rapides — et n'avaient même pas réinventé ce mode de locomotion pourtant désuet qui s'appelle le chemin de fer. Ils ne connaissaient ni la radio, ni la télévision, ni le cinéma, ni la navigation aérienne.

Leurs plus grandes villes n'étaient que de grosses bourgades paisibles, mi-citadines, mi-paysannes, où l'on voyait parfois une ou deux manufactures fabriquant des produits usuels. Les habitants menaient une vie tranquille, une vie simple. Ils n'étaient ni pauvres ni très riches. Leurs soucis intellectuels semblaient des plus limités, et ils n'avaient pas le

goût du luxe. Ils parlaient une langue un peu archaïque, mais facile à comprendre.

Les explorateurs avaient été accueillis avec beaucoup de gentillesse. Une vague légende annonçait d'ailleurs leur venue, et le souvenir de la République galactique n'avait jamais été tout à fait perdu.

Pendant quinze jours, les passagers de l'astronef, ainsi que les membres de l'équipage, purent se mêler à la vie des habitants, visiter des tas de fermes, ainsi que les agglomérations voisines, dans un rayon de trois ou quatre cents kilomètres. Partout ils étaient reçus, par les hommes, les femmes et les enfants, avec la même hospitalité cordiale et simple.

— Ces gens, disait Nor Boolig à son ami Ylo, sont aussi transparents que de l'eau de roche.

— Oui... Et sais-tu à quoi ils me font penser ? Tu as certainement lu, aux archives galactiques, les vieilles chroniques sur les fermiers américains du début du XX^e siècle ?

— Je les ai lues... La ressemblance est évidente... Mais ces fermiers-ci sont plus calmes encore... D'après ce que j'ai appris, il y a déjà cinq ou six siècles qu'ils vivent exactement dans les mêmes conditions qu'aujourd'hui. Ils n'ont pas bougé, et il n'y a pas d'apparence qu'ils bougeront beaucoup désormais.

— Les civilisations purement paysannes ne bougent que très lentement. C'est peut-être là le secret du bonheur, mon cher. Dis-moi, Nor, est-ce sur cette planète-ci que tu aimerais vivre ?

Nor réfléchit un instant, puis secoua la tête.

— Tout bien pesé, non... Il est certain que j'aimerais mieux vivre ici qu'à Bentomir. On y respire mieux, on s'y sent plus à l'aise... Mais l'idée que je me fais d'une civilisation vraiment agréable est

assez différente... Tu vois ce que je veux dire...

— Oh ! je le vois fort bien... C'est pourquoi je suis curieux de savoir ce qu'on trouvera sur les planètes qui nous restent à visiter. Celle-ci manque un peu... Comment dirai-je... Elle manque un peu de sel...

Elle manquait de sel. Et c'était vrai au sens littéral comme au sens figuré. La seule plainte qu'ils eussent entendue dans la bouche des habitants et au cours de leurs conversations avec les autorités locales était la suivante : « Nous manquons de sel... » Il n'y en avait presque pas sur la planète Hul. Les océans ne contenaient pas de chlorure de sodium. Les gisements étaient rares et peu abondants. Le sel était hors de prix. On n'en usait qu'avec parcimonie.

Au bout de trois semaines, les chefs de groupe se réunirent et, après avoir estimé, à l'unanimité, que leur enquête avait donné des résultats suffisants, fixèrent le départ de l'astronef au surlendemain. Lul Bothir se montrait satisfait de ce séjour.

— Rien ne sera plus facile, répétait-il, que de « normaliser » ces braves gens si le grand symposium décide de le faire. Et je suis convaincu qu'il le fera.

C'était aussi l'avis de Sirto Moan.

Les adieux officiels eurent lieu le lendemain après-midi, à la mairie du bourg près duquel l'astronef s'était posé. Le maire, un gros homme rougeaud à l'air bonasse, fit un petit discours au cours duquel il répéta deux ou trois fois :

— Surtout, dites bien aux autorités de votre République que ce qui nous manque essentiellement, c'est le sel... Si vous pouviez nous en faire envoyer de temps à autre une bonne provision, nous vous en serions bien reconnaissants et nous pourrions

vous donner en échange des céréales et du bétail...

Les chefs de groupe promirent de ne pas oublier cette requête. La population reconduisit les visiteurs jusqu'à leur astronef. On leur offrit des fleurs. Tout le monde était content, d'autant plus que le vaisseau avait été abondamment ravitaillé en viande et en légumes frais.

Mais, le lendemain matin, lorsqu'on procéda à l'appel après avoir appareillé, on s'aperçut qu'il y avait sept manquants. Quatre hommes et trois femmes, qui avaient sans doute des goûts bucoliques, avaient jugé préférable de rester sur cette planète, et tous s'étaient arrangés pour faire savoir qu'il était inutile de les rechercher, car ils étaient déjà loin...

Sirto Moan entra dans une colère d'autant plus violente que parmi les sept manquants se trouvait — chose incroyable — un normalisateur ! Mais il ne demanda pas qu'on ajourne le départ pour rechercher ces « déserteurs ». Car il se doutait que Sulis Brohad aurait une fois encore invoqué le règlement.

Le Lézard quitta donc la planète Hul à l'heure fixée.

Nor Boolig et ses amis étaient d'excellente humeur. Pendant leur séjour à terre, alors qu'ils se promenaient par petits groupes avec leurs collègues, ils avaient découvert une dizaine d'autres « instables » parmi les membres de l'expédition. Ils étaient maintenant vingt-sept.

— Et je suis sûr, disait Sulo Jof, qu'il y en a d'autres. Peut-être même beaucoup d'autres... Beaucoup plus qu'on ne le pense...

CHAPITRE VIII

— Et voici Lorto, la planète des purs mathématiciens, dit Nor Boolig lorsqu'ils furent sortis du subespace et virent à travers les hublots un globe encore tout petit, mais qui grossit vite et leur apparut comme un monde aimable et verdoyant.

— Les paris sont ouverts, fit Ylo Sarap. Chacun de nous va dire comment il pense que les gens déposés ici ont évolué, en sachant qu'ils ne possédaient rien d'autre au départ que des traités de mathématiques. On saura dans quelques heures qui a gagné...

— Laissez-nous réfléchir un instant, s'écria Ela Gror.

Ils étaient huit « instables », qui s'étaient groupés dans une petite salle de réunion afin de bavarder à l'abri des oreilles indiscrètes.

— Je parie, dit Bol Tomir, un des archivistes, qu'ils ont retrouvé toutes les autres sciences et possèdent une très brillante civilisation.

— Dans ce cas, dit Effo Surm — un membre de

l'équipage — je jurerais qu'ils ont réinventé Bramir et sont eux aussi « normalisés ».

— Moi, je parie, fit Ela Gror, qu'ils vivent dans des grottes, comme des termites, et passent leur temps à résoudre la quadrature du cercle...

— Et moi, fit son mari, qu'ils sont devenus de purs esprits, parfaitement invisibles, et qu'ils se nourrissent de radiations... Nous ne les verrons pas...

Il y eut des rires.

Pourtant ce fut Sulo Jof qui gagna à ce jeu. S'il y avait des habitants sur la planète Lorto, ou ils étaient effectivement invisibles, ce qui était peu probable, ou ils se cachaient bien. C'est en vain que pendant trois jours les explorateurs survolèrent les continents à basse altitude, dans de petites fusées rapides, sans découvrir la moindre ville, le moindre village, la moindre habitation, le moindre signe d'une présence humaine, même sous forme de ruines. La planète, pourtant, était parfaitement habitable et semblait même agréable et riche en ressources de toute sorte.

— Mon opinion, disait Lu! Bothir, c'est qu'il a dû arriver malheur aux gens déposés ici, et sans doute peu de temps après leur installation, alors qu'ils étaient encore tous groupés au même endroit. Quelque cataclysme naturel, et dont il ne reste même plus de traces... Ou quelque épidémie foudroyante... On ne connaissait pas encore, à cet époque, l'antivirus universel dont nous a dotés Bramir, il y a huit siècles...

Le mystère ne fut jamais éclairci. Les mathématiciens n'avaient pas eu de chance... *Le Léopard* reprit sa course dans l'espace.

..

C'est sur la planète suivante, Ouros, que les incidents sérieux commencèrent.

Là, il y avait des villes, et même d'assez grandes villes. Et des navires sur les océans. Et des trains qui filaient à travers les campagnes en traînant derrière eux des panaches de fumée.

Ouros était une planète du type rouge — d'après la couleur de sa végétation. Ils se posèrent près de la cité qui leur parut la plus importante, et que traversait un large fleuve aux eaux jaunâtres.

Nor Boolig observait le paysage à travers les hublots du poste de pilotage, d'où il avait assisté à l'atterrissage. Devant eux s'étendait une grande prairie brunâtre qui aboutissait aux murs de la ville. Celle-ci, semblait-il, avait une enceinte fortifiée. Mais la prairie — qui était déserte lorsqu'ils s'étaient posés — fut vite envahie par des gens qui surgissaient des grands porches ouverts dans la muraille. Les uns arrivaient dans des voitures automobiles aux formes insolites et aux carrosseries bariolées, d'autres étaient montés sur des engins à deux roues rappelant ceux dont on se servait encore sur la Terre deux mille ans plus tôt, d'autres chevauchaient des animaux qui ressemblaient à la fois à la girafe et au chameau. Beaucoup étaient à pied.

Il se passa alors une chose étrange. Tous ces gens-là entourèrent l'astronef. Ils étaient vêtus de costumes bizarres, de couleurs vives. Ils s'agenouillèrent et tendirent leurs bras vers le vaisseau venu de la planète-mère.

Le commandant, qui les regardait lui aussi avec curiosité, s'exclama :

— Qu'est-ce que cela signifie ? Est-ce qu'ils croient que nous leur amenons quelque Messie ?

— C'est bien ce que je pense, dit Nor Boolig. N'oubliez pas que leurs ancêtres n'ont reçu, pour les aider à créer une nouvelle civilisation, que quelques très vieux livres de magie. S'ils ont continué

dans cette voie-là, ils doivent avoir la cervelle farcie d'histoires plutôt singulières.

Tandis qu'ils échangeaient ces propos, ils aperçurent un long cortège qui s'avancait à travers la prairie. En tête, venaient des musiciens qui soufflaient dans des instruments énormes et aux formes tarabiscotées. Derrière eux, apparut un personnage imposant, vêtu d'une sorte de robe dorée et qui portait sur la tête un haut couvre-chef multicolore, probablement fait de plumes d'oiseaux. Il était assis sur une espèce de palanquin qui reposait sur les épaules de six hommes habillés de rouge et dont les visages étaient dissimulés derrière des masques grimaçants. A la suite, par rangs de quatre, venaient des gens d'allure assez grotesque.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? s'exclama Sulo Jof.

— Allons vers la passerelle, dit le commandant.

Ils se hâtèrent de gagner la plate-forme de débarquement, où ils trouvèrent Sirto Moan qui était déjà là en compagnie des autres chefs de groupe. La passerelle n'était pas encore abaissée.

Les musiciens et l'étrange personnage en palanquin avaient fait halte devant l'astronef. Autour du vaisseau, la foule bariolée était de plus en plus dense, et les gens se prosternaient à mesure qu'ils arrivaient. Ils étaient maintenant plusieurs milliers.

Sirto Moan semblait un peu dérouté par ce spectacle.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Lul Bothir.

Mais il n'eut pas à attendre qu'un de ses collègues lui répondit.

Le grand gaillard à robe dorée et au crâne surmonté de plumages s'était levé sur son palanquin. Il agita lentement les bras, se courba deux ou trois fois, visiblement en signe de respect, puis cria à

tue-tête, dans une langue si proche du « galactique » que tous le comprirent aisément :

— Salut au Grand Bramir céleste qui nous honore de sa visite. Salut à toi, Symposium Bien-aimé. Nous t'attendions. Nous sommes tes enfants et tes esclaves. Daigne venir jusque dans mon palais, au milieu du peuple des Kroums. Et que les Svengs soient maudits ! Viens à nous avec tes serviteurs qui seront dignement traités.

Il y eut un moment de silence. Puis, de la foule prosternée, s'éleva un murmure — une sorte de chant rapidement psalmodié. Sirto Moan semblait très perplexe.

— Ils ont l'air pacifiques, dit-il enfin. Et ils parlent avec respect du Grand Bramir. Il faut descendre et prendre contact avec eux... Les chefs de groupe seulement... Qu'on abaisse la passerelle.

♦♦

Les chefs de groupe et les quelques normalisateurs qui les avaient accompagnés, pour les protéger éventuellement, étaient depuis le matin dans la ville de Boela près de laquelle leur astronef avait atterri. On venait — dans le palais du Grand Mag de Boela — de leur donner des chambres pour la nuit. Le Grand Mag, qui n'était autre que le personnage emplumé qui les avait accueillis le matin, avait insisté pour qu'ils acceptent son hospitalité.

Ils étaient en train de se demander s'ils ne s'en allaient pas mieux de regagner l'astronef. Car tout ce qu'ils avaient vu au cours de la journée les avait surpris et déroutés.

Pour l'instant ils étaient réunis dans une salle bizarre et vaste sur laquelle s'ouvraient les portes des chambres qu'on leur avait octroyées. Et, comme ils avaient exprimé le désir de délibérer entre eux, leurs hôtes, qui les entouraient des marques de

respect les plus évidentes — et visiblement les plus sincères — les avaient laissés seuls.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Lui Bothir. Ces gens m'ont l'air d'avoir des mœurs tout à fait étranges, et ils auraient, certes, le plus grand besoin d'être « normalisés ». Mais ils se montrent amicaux. Et ils témoignent d'une foi ardente en notre Grand Bramir.

— Oui, dit Sor Billis, le chef de délégation du centre démographique. Ils ont été très déçus en apprenant que le Grand Bramir n'était pas venu les voir en personne. Mais ils nous considèrent comme ses émanations les plus directes, en quoi ils n'ont pas tort. Je crois que nous pouvons leur faire confiance.

— C'est mon avis, fit Sirto Moan d'un ton péremptoire. Il faut accepter leur hospitalité.

Sirto Moan se montrait particulièrement optimiste. Au cours de toute cette journée, le Grand Mag — sans doute à cause de l'uniforme chamarré du chef des normalisateurs et de sa taille imposante — n'avait cessé de le considérer comme le représentant le plus éminent du symposium et le maître incontesté de l'astronef. Sirto Moan, sans nul doute, en avait été flatté.

— Personne ne fait d'objection ? ajouta-t-il.

Le commandant Brohad fit mine d'ouvrir la bouche, mais, finalement, se tut. Tout le monde était d'accord. Ils restèrent chez le Grand Mag et le lui firent savoir.

Quelques minutes plus tard, le commandant était enfermé dans sa chambre, en compagnie de Nor Boolig.

— J'ai eu l'impression, lui dit ce dernier, que vous alliez vous opposer à ce que nous restions dans ce curieux palais.

— Pas positivement. Mais je voulais dire qu'à

mon avis nous étions tombés chez des fous, et qu'il y aurait donc quelques précautions à prendre. Notez bien que ces fous me semblent plus amusants que nos « normaux » ! Plus pittoresques.

Nor eut un petit rire.

— Beaucoup plus, fit-il. Et je ne pense d'ailleurs pas que ces gens soient réellement fous. Mais ils croient à la magie... Si vous aviez lu comme moi les archives secrètes concernant les premières sociétés humaines, vous auriez été moins surpris, commandant. Au cours de l'histoire des hommes, la magie a joué un grand rôle, pendant des siècles innombrables. Sur cette planète-ci, il n'est pas étonnant, étant donné la façon dont la civilisation y a débuté, qu'elle soit entrée dans les mœurs avec une ampleur toute particulière. Avez-vous observé le comportement de ces gens ? De ces Kroums, puisque c'est le nom qu'ils se donnent à eux-mêmes ?

— Oui. Ils ont constamment des gestes très curieux et très variés, sans raisons apparentes.

— Mais, pour eux, ces gestes ont un sens et sont destinés, n'en doutez pas, à conjurer le mauvais sort.

— Le mauvais sort ? C'est une notion dont on a à peu près perdu le souvenir dans la civilisation galactique.

— Ce ne serait évidemment pas dommage si nous n'avions pas perdu aussi beaucoup d'autres choses ! Mais ces gens y croient. Tandis qu'on nous faisait visiter la ville — cette ville aux rues étroites à laquelle nos collègues n'ont visiblement rien compris — n'avez-vous pas remarqué que sur les maisons, les véhicules, et même sur les vêtements des gens, il y avait des signes bizarres ?

— Si, fit le commandant. Et j'avoue que moi-même je ne savais trop comment les interpréter...

— Ce sont des signes cabalistiques... J'en ai reconnu quelques-uns que j'avais vus dans des traités de magie datant de deux ou trois mille ans... Ces gens croient aux esprits invisibles, aux démons, aux forces occultes, bénéfiques ou maléfiques. Ils s'emploient à conjurer celles-ci et à attirer sur eux la bienveillance de celles-là. Pour eux, le Grand Bramir — dont le souvenir a dû se transmettre de génération en génération — est devenu une sorte de démon supérieur, bienfaisant, mais redoutable, qui vit dans les cieux. J'ai compris qu'une vieille prophétie — qui n'est elle-même qu'un lointain souvenir de ce qui s'est passé il y a mille ans — annonçait sa venue. C'est pourquoi ces gens n'ont pas été surpris de voir notre astronome. Ils nous attendaient et ils se sont précipités vers nous comme si nous leur amenions effectivement quelque Messie.

— Curieux.

— Très curieux, mais parfaitement explicable. Même le nom du chef de cette ville, le Grand Mag, trouve son origine dans un lointain passé terrestre. Car il s'agit sans nul doute du mot « mage », qui désignait les voyants, les sorciers, les magiciens. Avez-vous vu, dans presque toutes les rues, ces petits édifices devant lesquels la foule se pressait ? Dans chacun d'eux, sur une estrade, derrière un rideau qui parfois s'ouvrait pour laisser entrer ou sortir un client, se tenait un personnage, homme ou femme, vêtu de façon fantastique. Il s'agit là, n'en doutez pas, de petits sorciers qu'on va consulter pour connaître l'avenir...

Le commandant se mit à rire.

— Connaître l'avenir ! s'exclama-t-il. C'est un désir qui ne viendrait à personne dans notre civilisation à nous, depuis que le grand symposium y règne. Car nous savons qu'absolument rien d'im-

prévu ne peut s'y produire. Le lendemain y ressemble toujours à la veille.

— C'est sans doute pourquoi la vie manque tant de saveur, et il faut vraiment être un « normal » pour s'en accommoder. J'ai aussi remarqué autre chose. Ici, les jeux d'argent font fureur, et sans doute sous les formes les plus variées.

— Les jeux d'argent ? On joue de l'argent ?

— C'était très courant autrefois chez nous aussi, ne le saviez-vous pas ? La croyance à la chance fait en quelque sorte partie de la magie. Tandis que, chez nous, tout est gratuit, la nourriture, le logement, les vêtements, les transports, les loisirs, ici, il faut payer. Il y a des riches et des pauvres. Les riches ne songent qu'à s'enrichir davantage, et les pauvres rêvent de faire fortune sur un coup de dé. C'est pourquoi ils consultent les magiciens pour savoir si le moment est propice. Ils font d'ailleurs de même chaque fois qu'ils ont une décision à prendre. Mais je gage que ceux qui s'enrichissent le plus sûrement, ce sont les magiciens eux-mêmes !

— Etrange planète...

— Pas beaucoup plus étrange que ne le fut la Terre pendant de longs siècles. Ces Kroums commencent d'ailleurs à posséder une civilisation mécanique assez avancée : ils ont des trains, des véhicules automobiles, la lumière électrique. Dans mille ans, ils auront peut-être l'énergie atomique, la navigation dans l'air et dans l'espace, des cerveaux électroniques et peut-être continueront-ils à croire à la magie.

Le commandant Brohad réfléchit un instant. Puis il eut un sourire.

— Et nos « normaux », fit-il, est-ce qu'ils ne croient pas, au fond, eux aussi, à la magie ? Est-ce qu'ils ne croient pas que le Grand Bramir est tout puissant et infaillible ?...

Nor Boolig se mit à rire.

— Je me demande, reprit le commandant, ce que ces Kroums attendent de nous... ?

— Je me le suis demandé, moi aussi, et j'ai essayé de le savoir en bavardant avec ceux qui nous ont accompagnés durant notre visite de la ville. Ils sont très courtois, très amicaux, mais très secrets. J'ai cru toutefois comprendre que leur plus grand désir était de réduire à merci leurs adversaires, les Svengs.

— En effet, le Grand Mag a parlé de ces Svengs en nous accueillant. Où vivent-ils ?

— Tout simplement de l'autre côté du fleuve. Nous avons cru, avant d'atterrir, que nous survolions une ville unique, à cheval sur un cours d'eau. En fait, il y en a deux, et qui semblent se haïr cordialement. Nous sommes ici à Boela, chez les Kroums. De l'autre côté du fleuve, on est à Toela, chez les Svengs.

— Pourtant j'ai vu des ponts et des gens qui les franchissaient dans les deux sens.

— C'est exact. Mais ces ponts, on ne nous les a pas fait franchir, à nous. J'ai cru comprendre qu'actuellement la paix régnait entre les deux villes et que les échanges commerciaux et autres étaient normaux, mais que, périodiquement et dans des conditions très particulières, les Kroums et les Svengs se battent entre eux, pendant une brève période. Tout cela m'a aussi l'air d'être en rapport avec la magie. D'autre part ces gens ont visiblement des mœurs féodales.

— Féodales ? C'est un très vieux mot... J'espère que ces Kroums et ces Svengs n'en viendront pas aux mains pendant notre séjour ici...

— Espérons-le. Mais je crois qu'il est temps que nous nous reposions.

Les deux hommes se séparèrent. Nor regagna sa

chambre. Il trouva qu'elle manquait un peu de confort. Il n'y avait qu'un lavabo dans une sorte de placard. Le lit lui parut dur comparé aux couchettes quasi immatérielles dans lesquelles dormaient les citoyens de la civilisation galactique. Il fut long à s'endormir. Il se demandait comment se terminerait ce voyage, qui, jusque-là, avait été passionnant. Et il pensait à Joa Belrir, l'épouse de Sirto Moan. N'était-il pas amoureux d'elle ? Cela le troublait et l'inquiétait. Il finit pourtant par sombrer dans le sommeil.

Il fut réveillé au milieu de la nuit par des clameurs. Il dut tâtonner un moment pour faire la lumière dans sa chambre. Les clameurs s'amplifiaient. Il ouvrit la fenêtre, qui donnait sur une des vastes cours intérieures du palais. Là il vit une centaine d'hommes, alignés par rangs de dix, tous vêtus de la même façon d'une sorte d'uniforme bariolé. Ils poussaient des gémissements bizarres et rythmés. Soudain, ils se mirent en marche et disparurent sous l'énorme porche d'entrée du palais. Où allaient-ils ? Pourquoi faisaient-ils un tel vacarme ?

Nor se vêtit en hâte et passa dans le grand hall sur lequel donnaient les chambres. Plusieurs de ses collègues y étaient déjà, inquiets, comme lui, et se demandant ce qui se passait. Tous bientôt furent réunis, formant toutes sortes d'hypothèses.

Ils virent apparaître le Grand Mag. Celui-ci, qui semblait très ému, n'était vêtu que d'une espèce de robe de chambre jaune, mais il portait sur sa tête la curieuse et haute coiffure faite de plumes multicolores qui devait être l'insigne de son rang.

— Qu'est-ce qui se passe ? lui demanda Lul Bothir.

— C'est une trahison des Svengs ! s'écria l'étranger personnage. Notre combat rituel ne devait avoir

lieu que dans quarante-huit heures, comme toutes les trois lunaisons. Nous avons consulté les oracles pendant une partie de la nuit... Et nous avons appris que les Svengs tramaient quelque chose. Toutefois, nous ne pensions pas qu'ils auraient l'audace d'enfreindre les règles sacrées... Mais ils savent que vous êtes ici... Ce qu'ils veulent, c'est vous accaparer... C'est investir le grand vaisseau dans lequel vous êtes venus du ciel... Ils désirent attirer sur eux les bénédictions du Grand Bramir, alors qu'ils en sont indignes. Il faut que vous nous aidiez. J'ai déjà envoyé mes troupes sur les lieux. Mais vous seuls pouvez châtier ces misérables comme il convient.

Le commandant et Nor se regardèrent.

Sirto Moan ouvrit la bouche pour parler, mais Lul Bothir lui coupa la parole.

— Nous vous remercions, Grand Mag, de nous avoir informés de ce qui se passe. Si vous vouliez bien vous retirer un instant, nous allons délibérer entre nous sur la conduite à tenir.

Quand l'homme à la coiffure de plumes eut quitté la salle, il n'y eut qu'un bref instant de silence. Sirto Moan intervint aussitôt.

— Etant donné, fit-il, que je suis chargé d'assurer la sécurité de notre expédition, c'est à moi qu'il appartient d'envisager les mesures à prendre. Or tout cela me paraît clair. Les Kroums nous ont accueillis amicalement. Ils vénèrent le symposium. J'ai beaucoup parlé avec le Grand Mag, qui est un homme intelligent et respectueux. Je lui ai dit que le peuple qu'il gouverne serait beaucoup plus heureux encore s'il était « normalisé » et je lui ai expliqué en quoi cela consistait. Il m'a répondu avec joie qu'il était d'accord et qu'il s'emploierait lui-même à faire « normaliser » les Svengs et tous les autres habitants de la planète si nous les pla-

cions sous son autorité. Je pense qu'il nous faut donc l'aider à réduire ces rebelles et que nous ne devons pas hésiter à user pour cela des grands moyens, d'autant plus que notre astronef est sans doute en danger... Vous êtes tous de mon avis, n'est-ce pas ?

Nor hésita un instant, puis il s'écria :

— Je ne suis pas de cet avis.

Le chef des normalisateurs le toisa dédaigneusement.

— L'archiviste ! s'exclama-t-il. Ça ne m'étonne pas... Mais je suis sûr que nos autres collègues...

— Je ne suis pas d'accord moi non plus, dit le commandant Brohad. Expliquez-vous, Nor...

L'archiviste comprit que la partie serait difficile, car aucun des autres n'avait bronché. Mais il se lança hardiment dans la bagarre.

— D'abord, dit-il, je suis convaincu que notre astronef n'est en aucune façon menacé. Tous ces gens, qu'ils soient des Kroums ou des Svengs, ont bien trop le respect et la crainte du Grand Bramir pour tenter quoi que ce soit contre notre vaisseau ou contre nous. Au cours de la journée que nous avons passée ici, j'ai pu apprendre en effet — comme vous-mêmes, sans doute — que les Svengs ont exactement la même civilisation et les mêmes mœurs que les Kroums. Ils ont aussi leur Grand Mag. Si, au lieu de nous poser de ce côté-ci du fleuve, nous nous étions posés de l'autre côté, nous aurions été accueillis exactement de la même façon, avec les mêmes marques de respect. Je ne vois donc pas pourquoi nous prendrions parti pour un clan plutôt que pour un autre.

Sirto Moan semblait furieux. Mais le commandant intervint de nouveau.

— Nos consignes sont d'ailleurs formelles, dit-il. Au cas où des dissensions violentes se manifestent

entre les habitants des planètes que nous visitons, nous devons nous abstenir de toute intervention armée et hâter notre départ si les événements prennent mauvaise tournure.

Lul Bothir était visiblement soucieux.

— La première chose à faire, dit-il, est de nous mettre en rapport avec l'astronef pour savoir ce qui se passe dans ses parages. Permettez...

Il sortit de sa poche un minuscule appareil de communication et le mit en marche. Les autres entendirent la conversation suivante :

— Ici, Bothir. C'est vous, Suel Grabif ?

— C'est moi.

— L'astronef n'a pas été attaquée ?

— Non, du tout. Mais on vient de me réveiller, et je suis précisément en train de jeter un coup d'œil sur ce qui se passe au-dehors. Dans le pré qui entoure le vaisseau il y a deux groupes d'hommes qui se font face et qui poussent des clameurs terribles. De temps en temps, quatre ou cinq d'entre eux se détachent de leurs groupes respectifs et se battent avec des armes silencieuses, des espèces de bâtons.

— Il y a des morts ?

— Je ne sais pas. De temps en temps un des combattants tombe, mais on l'emporte aussitôt.

— Vous n'avez pas l'impression que notre vaisseau est menacé ?

— Du tout. Les normalisateurs sont évidemment prêts à intervenir si on le juge nécessaire. Mais ils attendent un ordre de Sinto Moan.

— Je vous remercie.

Lul Bothir regarda ses collègues.

— Je crois en effet, dit-il, qu'il n'y a pas lieu de s'alarmer.

— C'est mon avis, dit le commandant.

— Alors, que proposez-vous ? lui demanda Sor Billis, l'homme du centre démographique.

— Je ne propose rien de particulier. Je crois simplement que nous n'avons rien à craindre, ni pour l'astronef ni pour nous-mêmes et que nous pouvons poursuivre notre enquête. Mais il faut donner une réponse à cela à ce Grand Mag... Qu'en pensez-vous, Boolig ?

Tous les regards se tournèrent vers l'archiviste.

Nor réfléchit rapidement et se dit qu'il n'avait peut-être pas intérêt à heurter de front le chef des normalisateurs.

— Je pense, en effet, dit-il, qu'il faut prendre une décision, et même la prendre rapidement. Pour ma part, je vois deux choses à faire.

— Lesquelles ? demanda Nor Signal, le représentant du Comsinor.

Nor Boolig s'adressa à Sino Moan.

— Mon cher et ancien collègue, lui dit-il en s'efforçant de dissimuler l'émotion qu'il sentait sourdre dans sa voix, je ne recommande vous, qu'il nous faut agir. Mais je ne crois pas qu'il faille recourir aux grands moyens, aux moyens meurtriers. Des habitants de cette planète sont en train de se battre autour de notre astronef. Sans doute y a-t-il des blessés et peut-être des morts. Le règlement, que vient de nous rappeler le commandant Brohad, nous interdit d'être parti en faveur des uns ou des autres. Mais je ne crois pas que nous serions punis par le grand symposium qui s'est toujours montré si soucieux de la vie humaine, si nous arrêtons une effusion de sang. Or vous disposez d'une arme efficace et inoffensive : vos pistolets paraissant. La sagesse — mais sans esprit de les utiliser pour nuire à l'ennemi — commande de leur faire tout simplement défaut, en informant tous les combattants. Je ne crois pas, maintenant, que vous fassiez d'objection à cela...

— Aucune, s'empresse de dire Brohad.

— Je suis d'accord, moi aussi, dit Lul Bothir. Mais, vous nous avez dit, Boolig, que vous envisagiez deux choses...

— Oui... Et la seconde consistera à expliquer au Grand Mag — et aussi aux habitants des deux villes rivales — pourquoi nous agissons ainsi. Il suffira de leur déclarer, je pense, que le Grand Bramir est absolument opposé aux guerres et aux massacres, quels qu'en soient les prétextes, ce qui est d'ailleurs la vérité absolue.

— Excellent, dit le commandant. Nous pourrions utiliser les haut-parleurs de l'astronef, qui se font entendre à dix kilomètres à la ronde. Il ne serait pas mauvais d'ajouter qu'au cas où les habitants de cette planète ne se conformeraient pas aux désirs de notre Grand Bramir bien-aimé, celui-ci pourrait les priver, ultérieurement, des bienfaits de la « normalisation » qu'il désire leur accorder.

Brohad avait prononcé cette dernière phrase avec un sérieux imperturbable. Nor Boolig dut faire un effort pour garder son sérieux. Mais il constata qu'un mince sourire effleurait les lèvres de Ror Sigmil, le représentant du Comsimor. Etait-il un « instable », lui aussi ?

— Je crois que vous avez raison, dit enfin Sirto Moan, qui, visiblement, avait été frappé par ce dernier argument. Ces gens-là respectent trop le symposium pour ne pas nous obéir.

— La solution me paraît, à moi aussi, excellente, déclara Lul Bothir. Tout compte fait, elle rendra service à cette planète, où, au moins, on cessera de se battre en attendant que nous revenions la « normaliser ». Appelons le Grand Mag.



Tout se passa comme prévu, c'est-à-dire fort bien. Nor Boolig n'en revenait pas d'avoir remporté un

pareil succès. Il est vrai que, pour y parvenir, il avait abondé dans le sens « bramirien », avec la complicité du commandant.

Sirto Moan, en outre, avait eu au moins une satisfaction partielle qui lui avait permis d'agir. Aussi n'avait-il pas hésité à donner des ordres aux normalisateurs qui étaient restés dans l'astronef.

Les Kroums et les Svengs avaient été terriblement impressionnés par les effets des pistolets paraly-sants. Leur bizarre combat rituel avait été brus-quement interrompu alors qu'il y avait déjà quatre morts et une quinzaine de blessés.

Sirto Moan s'était encore donné de l'importance en organisant — sur les conseils de son épouse Joa Belrir — une entrevue entre le Grand Mag de Boela et celui de Toela, entrevue au cours de laquelle ces deux hauts personnages emplumés s'étaient réconciliés sous la bénédiction du chef des normalisateurs.

L'expédition resta trois semaines sur la planète Ouros. Des délégations, envoyées par d'autres villes, vinrent présenter leurs respects aux envoyés du Grand Bramir. Il y eut d'autres réconciliations entre d'autres chefs rivaux.

Nor Boolig et ses amis — parmi lesquels figu-rait maintenant Ror Sigmal, le chef du groupe du Comsimor, qui était bien effectivement un « ins-table » — visitèrent en détail la ville étonnante et pittoresque où tous les membres de l'expédition s'étaient installés. Ils assistèrent à de curieux spec-tacles. Ils furent reçus chez les habitants. Ils ne savaient même plus où donner de la tête, car ils étaient invités de tous côtés.

Un soir où Nor Boolig, Ylo Sarap, Sulo Jof et la femme de celui-ci, Ela Gror, dinaient chez un *glostomir*, c'est-à-dire un « organisateur de réjouis-sances magiques », la conversation étant devenue

familière et assez libre, Ylo demanda à leur hôte :

— Est-ce que vous croyez réellement à la magie ?

Le *glostomir*, qui était revêtu d'un costume pourpre orné de broderies plus ou moins cabalistiques, hésita un instant.

— Voyez-vous, dit-il, notre civilisation reposant sur les rites que vous savez, il faut bien y croire au moins un peu. Pour ma part, j'en prends et j'en laisse... et je ne suis pas le seul...

— En somme, dit Nor, vous êtes un « instable » à votre manière.

— Un quoi ? demanda l'hôte.

— Oh ! C'est un mot dont nous nous servons pour désigner les gens intelligents.

Quand le départ eut enfin lieu, douze Grands Mags étaient présents.

— Dépêchez-vous de revenir nous « normaliser », dirent-ils à Sirto Moan, qui leur en fit solennellement la promesse.

Quelques instants plus tard, on faisait l'appel à bord. Cette fois, il y avait neuf manquants, dont trois normalisateurs. Le chef de ceux-ci entra de nouveau dans une violente colère. Ce fut son épouse qui le calma.

— Mais que trouvent-ils donc de mieux ici que dans notre République ? criait-il.

— Ils n'y trouvent certainement rien de mieux, mon chéri, lui dit Joa Belrir. Ils ont dû tout simplement tomber amoureux de quelque jolie fille. Et, comme ils savent que, de toute façon, on reviendra bientôt « normaliser » cette planète... Nous ne pouvons d'ailleurs pas nous attarder davantage ici.

Moan finit par se rendre à ses raisons.

— Ça va encore pour cette fois, dit-il, et uniquement parce que, sur cette planète, on respecte le Grand Bramir. Mais je jure bien que, si cela doit recommencer sur un autre globe, nous ne

repartirons pas avant d'avoir retrouvé les fugitifs, que je ferai boucler dans leurs cabines jusqu'au terme de ce voyage.

— Mais oui, mon chéri, mais oui. Ne pense plus à cela... Et espérons que cela ne recommencera pas.

Nor Boolig, qui avait assisté à cette scène, avait cru saisir de curieuses lueurs dans les yeux de Joa Belrir.

Il alla rejoindre sa propre épouse, Bola Surveal qui lui dit :

— Je me suis beaucoup amusée sur cette planète Ouros. Et il faut que je t'annonce la nouvelle : je sais maintenant qui sera mon futur époux « semestriel ». C'est Lui Soroaf, ce grand normalisateur blond qui a une si jolie tête. Nous sommes déjà d'accord... Nous nous marierons la semaine prochaine, dès que notre propre mariage aura pris fin.

— Mes félicitations...

— Tu devrais te préoccuper, toi aussi, mon chéri, de te trouver une nouvelle femme. Il y a des tas de mariages qui vont s'achever dans le courant de la semaine prochaine. Songes-y.

— J'y songe, ma chère Bola.

Mais il songeait surtout à Joa Belrir.

CHAPITRE IX

— Espérons que cela ne recommencera pas, avait dit Joa Belrir à son époux en parlant de ceux qui avaient abandonné l'astronef.

Cela recommença sur la planète suivante, la septième de la série, la planète Nila et cela faillit tourner au drame. Pourtant leur séjour qui dura plus d'un mois s'était déroulé sans le moindre incident...

Dès les premières heures sur cette planète, Nor avait senti qu'il était enfin sur un monde selon son cœur et s'était demandé s'il n'allait pas à son tour fausser compagnie à l'astronef et aux autres membres de l'expédition quand le moment du départ serait venu.

La planète Nila était adorable. Elle l'était par son climat, d'une douceur extrême, par ses paysages, qui rappelaient les plus beaux de la Terre, mais avec on ne savait quoi de plus tendre, de plus gracieux, et pour tout dire de paradisiaque. Elle

l'était aussi par ses habitants et par la façon dont ils avaient su organiser leur vie.

Oh ! on ne trouvait pas, sur Nila, des métropoles aussi vastes et aussi parfaitement organisées que dans la République galactique. On n'y fabriquait pas d'astronefs. Il n'y avait pas de trottoirs roulants dans les villes. C'est à peine même s'il y avait des villes. Mais les habitants avaient su tirer, pour leur agrément, le plus merveilleux parti des sites et des ressources naturelles. Leurs demeures étaient enfouies dans de véritables nids de verdure et de fleurs. Les campagnes avaient l'allure de parcs magnifiques où erraient des bêtes familières qui ressemblaient à des biches, à des léopards ou à des licornes. Un honnête confort régnait partout, assuré par des usines qu'on ne voyait pas, car elles étaient souterraines.

Sur Nila, la musique et les arts les plus fins, les spectacles les plus subtils étaient en honneur. Il faut dire que mille ans plus tôt le groupe qui avait débarqué sur cette planète avait été uniquement composé d'artistes — et surtout de poètes — qui, dès le début, n'avait eu qu'une idée : réaliser leurs rêves sur cette terre bénie et qui semblait faite pour eux.

Dans toute la galaxie, il n'y avait certainement que fort peu de globes sur lesquels la vie humaine pût être aussi facile. La nature fournissait à profusion, et sans qu'on la cultivât, les fruits les plus exquis, les plantes les plus nourrissantes, notamment d'innombrables variétés de champignons délicieux, dont aucun n'était vénéneux et qui tous remplaçaient avantageusement la viande. C'est dire que tout le monde était végétarien. Quant aux métaux, même ceux qui étaient les plus rares dans le reste de l'univers, ils étaient abondants et faciles

à extraire. Dans les jardins, on voyait d'admirables statues en or massif.

Les Nilans avaient reconstitué presque toutes les sciences humaines, mais n'utilisaient que les techniques absolument indispensables à leur bien-être : celles qui leur donnaient la lumière et l'énergie électrique, les objets usuels, et les moyens de se transporter assez rapidement, dans de petits hélicoptères légers. Le gouvernement qu'ils s'étaient donné — pour l'ensemble de la planète — était aussi discret que possible. L'article premier de leur constitution disait que tout citoyen devait respecter la liberté et l'originalité de ses semblables. L'article deux concernait la limitation des naissances, « afin, disait-il, que notre planète ne soit pas surpeuplée et que chacun puisse jouir amplement des bienfaits qu'elle nous offre ». Tout le monde travaillait, mais seulement deux heures par jour et quatre jours par semaine. Les costumes étaient aussi variés que sur Ouros, mais infiniment plus élégants.

Pour la première fois peut-être de sa vie, Nor Boolig avait la sensation de respirer librement, parmi des gens qui pouvaient le comprendre et qu'il comprenait. Il en était comme enivré. Et ses amis du petit groupe des « instables » ne l'étaient pas moins.

Mais, quelques heures après la prise de contact avec la population — qui s'était montrée accueillante, bien qu'assez réservée — Sirto Moan avait déclaré avec une moue de dédain :

— Ce sont des arriérés... Ils ne connaissent même pas l'existence du Grand Bramir et ils vivent d'une façon futile... Ils ont le plus grand besoin d'être « normalisés ».

Pourtant, au cours des journées qui suivirent, même le chef des normalisateurs semblait être sensible à la douceur de vivre et à l'élégance des

mœurs qui régnaient sur cette planète. Il se montrait moins arrogant envers ses collègues.

Nor Boolig — qui allait d'enchantement en enchantement — eut même la surprise de l'apercevoir un jour à un concert. Pourtant, la musique qui y était donnée ne ressemblait guère à celle que débitaient les émetteurs de Bentomir pour alimenter les *othosones* des citoyens. Nor eut une seconde surprise : Joa Belrir, qui accompagnait son époux, au lieu de porter la classique combinaison en *synthilax* gris perle des membres de l'expédition était vêtue d'une robe « nilane », une très belle robe soyeuse, vert amande, qui la rendait plus jolie encore, plus féminine. L'archiviste n'en croyait pas ses yeux.

A bord de l'astronef ou lors de leurs précédentes escales, il n'avait eu que très rarement l'occasion de parler à Joa, chaque fois très brièvement et toujours en présence de son époux. A la sortie du concert, dans le magnifique jardin orné de statues qui entourait la salle de musique, il se trouva face à face avec le couple et ne put éviter de prononcer quelques formules de politesse. Sirto Moan lui adressa un sourire. C'était bien la première fois qu'il se montrait aussi cordial avec l'archiviste.

— Il m'est arrivé, Boolig, lui dit le chef des normalisateurs, de ne pas être d'accord avec vous et même de vous bousculer un peu... Je ne l'ai fait que parce que j'ai le sentiment de mes responsabilités... J'espère que vous ne m'en voulez pas.

— Certes non, fit Nor, et que le Grand Bramir en soit loué ! Je n'ignore pas, croyez-le bien, que vos responsabilités sont considérables.

— Comment trouvez-vous les gens de cette planète ?

— Je m'efforce de les juger objectivement, répondit avec prudence l'archiviste.

Joa lança à Nor un long regard brillant, dont il ne put malheureusement pas interpréter ce qu'il cachait, et elle dit :

— Moi, je les trouve charmants.

Son époux parut courroucé. Elle reprit aussitôt d'un ton enjoué :

— Oh ! je sais bien, Sirto, que tu les considères comme des arriérés, et peut-être as-tu raison. Mais c'est le Grand Bramir qui décidera de tout cela quand nous lui aurons remis nos rapports.

— Oui, fit Sirto Moan en hochant la tête. Le Grand Bramir décidera. Lui seul saura ce qu'il convient de faire. Vous avez raison, Boolig. Contentons-nous d'être objectifs.

Quand ils se séparèrent, l'instant d'après, Nor eut la sensation que Joa Belrir lui serrait la main avec quelque chaleur. Ce n'était peut-être qu'une illusion. Mais il en fut troublé. Il se sentait de plus en plus amoureux de cette jeune femme énigmatique et si séduisante.



Ils étaient depuis plus d'un mois sur la planète Nila, et personne ne parlait du départ. Tous les membres de l'expédition et de l'équipage s'étaient fait des amis, chez lesquels ils logeaient et dont ils partageaient les loisirs.

Ce fut Lui Bothir, le chef des délégués du symposium qui, le premier, posa la question. Il réunit les chefs de groupe et leur dit :

— Nous sommes ici depuis près de cinq semaines. Nous sommes donc suffisamment informés sur la civilisation de cette planète. Il est grand temps que nous poursuivions notre mission. D'autant plus qu'un contact trop prolongé avec ces gens finirait

par devenir émollient et nuirait à l'objectivité dont nous ne devons pas nous départir. Je propose donc que nous partions dès demain. Vous êtes naturellement d'accord, Sirto Moan.

— Je suis parfaitement d'accord.

— Et vous, messieurs ?

Personne n'osa faire d'objection.

Mais, le même soir, Nor Boolig, Ylo Sarap et le commandant lançaient un appel à tous leurs amis « instables » — ils étaient maintenant quarante — pour qu'ils viennent les rejoindre dans la belle demeure où ils logeaient tous les trois, chez un des poètes les plus réputés de la planète, Firil Oniril.

Les « instables » allaient en effet avoir quelques décisions à prendre, et il fallait qu'ils en discutassent.

Vers dix heures du soir, ils étaient une trentaine dans le salon de Firil Oniril — un vieil homme aux yeux intelligents et doux, qui les observait avec curiosité, mais aussi avec quelque inquiétude.

Nor Boolig, qui avait eu avec leur hôte de longues conversations, ne lui avait pas caché quelle était exactement la situation dans la République galactique depuis que le symposium y régnait d'une façon absolue. Le poète avait été épouvanté en apprenant les effets de la « normalisation ».

— Je comprends maintenant, avait-il dit à Nor, pourquoi la plupart de vos collègues m'ont donné l'impression de se conduire un peu comme des somnambules. On ne les voit guère sourire. Sauf quand ils vous parlent, leurs visages sont absolument inexpressifs. Et, quand ils parlent, ils ont toujours l'air de débiter des formules toutes faites et qu'ils savent par cœur. J'ai constaté, en outre, qu'ils restent complètement indifférents devant tout ce que nous avons réalisé ici dans le sens de la

beauté, de l'harmonie, de la variété, de la douceur de vivre. Et ils semblent tous faits sur le même modèle.

Nor Boolig lui avait alors expliqué qu'il y avait aussi des « instables », peu nombreux, impuissants à changer quoi que ce soit et qui étaient obligés de cacher leurs sentiments et leur propre originalité comme on cache une infirmité.

— Ah ! avait soupiré l'archiviste, si nous pouvions vivre sur une planète comme la vôtre...

Le vieux poète était resté très perplexe, bien que Nor ne lui eût pas fait part de ses craintes quant au sort futur des planètes oubliées.

Oniril servit à ses hôtes du *tromiltec*, une délicate boisson « nilane » qui ressemblait un peu au vin de Malaga. Puis il fit mine de se retirer quand les « instables » abordèrent les problèmes qui les préoccupaient.

— Restez, restez, cher poète, lui dit le commandant Brohad. Nous allons maintenant parler de choses sérieuses, mais il est bon que vous les entendiez. Certaines d'entre elles ne feront sans doute qu'accroître l'inquiétude dans laquelle nous vous voyons déjà, mais il faut que vous sachiez tout ce que nous pensons et tout ce que nous espérons, nous, les « anormaux » de la République galactique. Et, sans doute, pourrez-vous nous donner d'utiles conseils, vous qui avez l'esprit encore plus libre que nous. Maintenant, parlez, Nor Boolig. Exposez-nous ce que vous pensez de la situation.

L'archiviste finit de vider son verre.

— Je crois, dit-il, que nous arrivons à un tournant de notre voyage. Depuis que nous sommes partis, notre petit groupe d'« instables » clandestins n'a fait que s'élargir. Nous sommes maintenant une quarantaine, dont trente sont ici. Sans doute y en a-t-il d'autres que nous ignorons. Et je

ne compte pas ceux qui nous ont abandonnés en cours de route. Plusieurs des nôtres étaient déjà ou avaient été des « instables » avant le départ. Mais la plupart d'entre nous, quand nous avons quitté la civilisation bramirienne, étaient des « normaux » et l'avaient été toute leur vie. J'y vois le signe qu'ils ont été sensibles à des influences puissantes au cours de nos prises de contact avec les planètes oubliées.

— C'est parfaitement exact, dit Ror Sigmal, le chef de groupe du Comsimor. Et c'est tout à fait mon cas. En écoutant le message qui nous a été lancé par la planète Yorga — cette planète d'électroniciens sur laquelle nous n'avons pas pu nous poser — j'ai eu comme un éblouissement et la sensation que je me réveillais d'un long sommeil d'abruti dans lequel j'avais été plongé toute ma vie.

— Ce fut aussi mon cas, dit Sor Billis, l'homme du centre démographique, qui était devenu un « instable », lui aussi.

— Moi, dit Loel Joro, du groupe des astronautes, j'avais aussi été troublé à ce moment-là. Mais c'est sur la planète Ouros que m'est venu le désir d'une vie plus pittoresque et plus variée. J'ai failli rester là-bas. Si je ne l'ai pas fait, c'est parce que j'ai pensé que nous découvririons sans doute des planètes plus agréables encore, comme celle-ci.

Sulo Jof, qui était assis sur un sofa avec sa femme Ela Gror, fit signe qu'il voulait parler.

— Je doute même, dit-il, que nous trouvions jamais un monde plus parfait, où chaque individu puisse s'épanouir plus librement que celui où nous sommes à l'heure présente.

— C'est bien ce qui nous préoccupe, s'écria Ylo Sarap. Et c'est pourquoi nous vous avons réunis

ce soir. Dis à nos amis ce que tu en penses, Nor. Expose-leur tes idées, ton plan, tes craintes.

— Mes craintes sont simples, fit l'archiviste. Je sais que la plupart d'entre vous — et je ne saurais les en blâmer, car j'éprouve le même désir qu'eux — ne songent qu'à une chose : rester ici quand l'astronef reprendra demain son vol vers d'autres planètes.

— C'est bien ce que je compte faire ! s'écria un jeune membre du symposium.

— Que ceux qui ont la même intention lèvent la main, dit Nor Boolig.

Presque toutes les mains se levèrent.

— J'en étais sûr, reprit l'archiviste. Et ceux qui n'ont pas manifesté dans le même sens n'en pensent pas moins comme vous et voudraient eux aussi rester. Mais si nous, les « instables », nous qui formons maintenant un groupe homogène, solidaire, nous désertons l'astronef, savez-vous ce qui se passera ?

— Oh ! nous le savons bien, s'écria Ror Sigmäl. Quand cette expédition sera terminée et que le Grand Bramir aura examiné les rapports, il enverra une nouvelle expédition pour « normaliser » ces planètes. C'est inéluctable. Mais nous aurons au moins eu un an ou deux de bonheur...

— En quoi vous vous trompez, intervint le commandant Brohad. Pour ma part, j'aurais d'excellentes et même d'impérieuses raisons de rester ici, car j'y ai rencontré celle dont j'espère bien faire un jour ma femme pour toute ma vie : c'est la fille de notre cher hôte, Firil Oniril. Mais si nous abandonnions en masse l'astronef, il ne serait plus possible à personne d'invoquer le règlement pour empêcher Sirto Moan et ses normalisateurs de rechercher les fugitifs. Et ils nous retrouveraient, car ils en auraient les moyens, dussent-ils semer le

désordre sur cette planète. Ce qui, en outre, n'empêcherait pas la « normalisation » ultérieure.

— Dans ce cas, dit Sor Billis, puisque vous êtes décidé, vous, commandant, à repartir, ne pourrions-nous pas tirer au sort entre nous pour désigner ceux qui resteraient, en fixant leur nombre de telle façon que vous pourriez, une fois de plus, invoquer le règlement contre Sirto Moan ?

Brohad secoua la tête.

— Non, dit-il. Car nous ignorons combien d'« instables » que nous n'avons pas encore décelés voudront rester eux aussi. Après un mois sur cette merveilleuse planète, on peut même penser qu'ils seront assez nombreux. Et puis ne soyons pas égoïstes, ne nous bornons pas à rêver d'une année ou deux de bonheur. Il y a mieux à faire. Nous sommes quelques-uns à penser que nous pourrions peut-être sauver les planètes oubliées — et peut-être même tirer la civilisation galactique de sa léthargie. Exposez votre plan, Nor Boolig.

L'archiviste réfléchit un instant. Il savait que, pour sa part, il n'avait jamais eu, au fond, l'intention de rester sur la planète Nila — où, pourtant, il aurait tant aimé vivre. D'abord, à cause de son plan. Et aussi, à cause de Joa Belrir, dont il était sûr maintenant qu'il était éperdument amoureux.

— Mon projet est simple, dit-il. Il consiste, pour nous, à nous rendre maîtres de l'astronef et à faire en sorte que les rapports qui seront soumis à Bramir soient établis par nous.

Il y eut des murmures de surprise.

— C'est impossible ! s'écria Sor Billis. Comment voulez-vous opérer ? Par la violence ? Nous ne sommes qu'une petite minorité, nous n'avons pas d'armes et nous répugnons à verser le sang.

— Je sais qu'à première vue cela paraît chimérique, reprit Nor Boolig, et, de toute façon, il y

aura quelques risques à prendre. Mais, réfléchissez. Comme je l'ai dit tout à l'heure, notre groupe n'a fait que croître depuis notre départ. Nous sommes quarante, et il y a peut-être à l'heure qu'il est autant d'autres « instables » isolés, qui n'ont communiqué avec personne, qui se croient seuls de leur espèce. Le jour où nous pourrons jeter le masque et proclamer ce que nous sommes, nous aurons sans doute l'heureuse surprise de voir notre groupe s'agrandir considérablement. Ce moment ne me paraît pas venu. Mais nous avons encore cinq planètes à visiter, et des planètes qui, à en juger par la façon dont elles ont été, si je puis dire,ensemencées il y a mille ans, ont dû voir se développer des civilisations brillantes et libres. L'influence bienfaisante que nous avons constatée depuis le début de ce voyage continuera donc à s'exercer. Pour nous, c'est la preuve que la « normalisation » ne convient pas à la nature humaine et que son goût pour l'indépendance, l'invention, la variété est toujours prêt à réapparaître. Ce qu'il faut donc, pour le moment, c'est continuer le voyage et repérer les « instables » inconnus le plus vite possible. Mon ami Ylo Sarap a mis au point un certain nombre de petits tests en apparence anodins qui doivent nous permettre d'opérer cette détection rapidement et sans risques. Il vous exposera sa méthode quand nous aurons pris une décision. Car il nous faut prendre une décision avant de nous séparer. Je suis convaincu que nous pouvons sauver ces planètes. Mais, pour cela, il faut que nous poursuivions tous ce voyage...

Nor se tut un instant.

— Le commandant Brohad n'a-t-il pas déclaré, demanda Sor Billis, qu'il serait également possible d'agir sur la civilisation bramirienne ?

— Si, reprit Nor, et c'est encore plus important.

Mon ami Sulo Jof, l'un des représentants les plus éminents du symposium, va vous expliquer pourquoi et comment.

Sulo Jof se leva.

— C'est également très simple, dit-il. Quand vous étiez encore des « normaux », c'est-à-dire des gens hypnotisés, conditionnés, vous avez certainement cru que Bramir était un dieu. Or ce n'est qu'une machine. Tout ce qu'il a fait depuis huit cents ans, il ne l'a fait que pour obéir à un ordre. Si on lui donnait des ordres différents, il obéirait de la même façon. Je suis convaincu que si les cinquante membres du symposium qui participent à cette expédition étaient devenus des « instables », à notre retour sur la Terre, ils pourraient tenter, en prenant quelques risques, de manœuvrer Bramir. Il faudrait d'ailleurs « dénormaliser » prudemment et par étapes. Mais je ne veux pas m'étendre sur ce point. Ce que je crois, comme quelques-uns de mes amis ici présents, c'est qu'après avoir encore visité deux ou trois planètes, si tout s'y passe bien, nous ne serons pas loin d'être la majorité à bord de l'astronef. Le plus difficile sera sans doute de neutraliser les normalisateurs. Pourtant, j'ai l'impression que même ces gens-là, même Sirto Moan, ont été sensibles à la douceur de vivre sur Nila. N'oublions pas d'ailleurs que plusieurs d'entre eux ont déjà abandonné le vaisseau. Donc, espérons.

Les propos tenus par Nor Boolig et par Sulo Jof avaient produit une vive impression. Le commandant Brohad se leva.

— Vous connaissez maintenant nos projets, dit-il. Ils consistent, dans l'immédiat, à poursuivre le voyage et à repérer les nouveaux « instables » pour leur faire prendre à eux aussi l'engagement de continuer ce voyage jusqu'au bout. C'est cet engagement

que nous vous demandons. Mon cher Firil, avez-vous quelques conseils à nous donner ?

Le vieux poète nilan se leva. Il semblait très ému.

— J'ai été d'abord effrayé, dit-il, par ce que j'ai entendu. Il n'est pas une créature humaine, sur cette planète-ci, qui accepterait de gaieté de cœur ce que vous appelez la « normalisation », c'est-à-dire la négation de tout ce qui fait notre raison de vivre. Mais j'ai été ensuite rassuré. Je suis sûr que vous réussirez. Car il ne me paraît pas croyable que l'intelligence de l'homme ne finisse pas par l'emporter sur celle des machines. Je ne vous donnerai à tous qu'un seul conseil : soyez hardis, mais soyez prudents.

— Nous le serons, dit Brohad. Et maintenant que ceux qui sont d'accord avec nous lèvent la main.

Toutes les mains se levèrent — quelques-unes un peu à contrecœur. Mais ce fut l'unanimité.

— Parfait, dit le commandant. Il ne nous reste plus maintenant qu'à joindre ceux des nôtres qui n'ont pas pu venir à cette réunion et à les convaincre de faire comme nous, ce qui sera facile, je pense.



Le drame éclata le lendemain, à bord de l'astronef, lorsque l'appel fut fait. Tous les « instables » faisant partie du groupe étaient présents. Et pourtant il manquait vingt-trois personnes ! Quinze hommes et huit femmes appartenant aux différentes formations qui participaient au voyage.

Nor Boolig apprit non sans surprise que son ex-épouse, Bola Surveal, et le nouveau mari de celle-ci, le normalisateur Lui Soroaf, figuraient parmi les absents !

Sirto Moan entra dans une colère effroyable. Il se tourna vers le commandant Brohad.

— Cette fois, dit-il, vous ne pourrez pas invoquer le règlement. Le pourcentage prévu en deçà duquel vous pourriez prendre le départ est largement dépassé. Au nom du Grand Bramir, je vous ordonne de stopper les moteurs. Je mettrai tout en œuvre pour retrouver les fugitifs, j'userai de tous les moyens nécessaires, et, quand ils seront repris, ils seront consignés dans leurs cabines jusqu'à notre retour, en attendant d'être « reconditionnés ». Je regrette plus que jamais que nous n'ayons pas ici une équipe et un appareillage de « reconditionnement ». Tout le monde, sauf les chefs de groupe, restera à bord jusqu'à notre départ, même si nous ne devons partir que dans deux mois.

— Je ne puis que vous approuver, dit Lul Bothir.

— Ne pensez-vous pas que..., fit le commandant.

Mais Sirto Moan lui coupa violemment la parole.

— Pas un mot, Brohad ! Sinon je serai obligé de vous considérer comme le complice de ces fuyards qui sont indignes de la sollicitude du Grand Bramir. J'ai toujours pensé que vous aviez besoin, vous aussi, et quelques autres d'être un peu « reconditionnés ». Alors, tâchez de marcher selon la ligne droite...

Nor Boolig, qui était sur l'estrade avec les chefs de groupe, vit que Joa Belrir tirait son époux par la manche pour tenter de lui parler et de le calmer. Mais il lui jeta un regard courroucé. Puis il hurla :

— La séance est levée. Regagnez vos cabines.

Dix minutes plus tard, Nor Boolig et Ylo Sarap étaient chez le commandant.

— Je me demande, leur dit celui-ci, ce que cet abruti va faire. Il est capable de molester la population, si elle ne lui livre pas les fugitifs. Et, comme les gens qui savent où ils se cachent se feraient hacher plutôt que de livrer ceux qu'ils considèrent comme leurs amis, cela peut faire du vilain.

— Il faut empêcher cela, dit Nor Boolig. Il faut que les fugitifs reviennent d'eux-mêmes. Je n'aurais pas cru qu'ils puissent être aussi nombreux. Quand j'y pense, c'est très réconfortant. Et, au fond, c'est nous qui avons le plus grand intérêt à les récupérer...

— Vous avez raison, dit Brohad. Allons voir Firil Oniril. Il trouvera bien quelque moyen de faire toucher rapidement les fugitifs et de leur faire expliquer ce que nous attendons d'eux, et pourquoi... Je suis sûr que, quand ils auront compris nos projets, ils reviendront d'eux-mêmes.

— Allons-y ! commandant, puisque nous avons, vous et moi, en tant que chefs de groupe, la permission de quitter le vaisseau.

Quelques instants plus tard, Nor Boolig et Sulis Brohad, installés dans une voiture légère qu'un Nilan leur avait prêtée obligeamment, se dirigeaient vers la demeure de Firil Oniril. Les normalisateurs étaient déjà entrés en action, les uns au sol, d'autres dans des fusées rapides qui exploraient les environs. Bientôt, des haut-parleurs se mirent à beugler de tous les côtés, expliquant que vingt-trois citoyens de la République galactique n'avaient pas regagné l'astronef pour le départ et proférant les pires menaces envers la population, si celle-ci ne les livrait pas dans un délai de quarante-huit heures.

Les Nilans qui écoutaient cela semblaient épouvantés.

Quand Nor Boolig et Sulis Brohad arrivèrent chez Firil Oniril, celui-ci était dans un état de dépression extrême.

— Ainsi, leur dit-il, vos amis n'ont pas tenu la promesse qu'ils vous avaient faite.

— Pas du tout, s'exclama Brohad...

Et il expliqua au vieux poète ce qui s'était passé. Puis il lui dit ce qu'il attendait de lui.



Quelques heures plus tard, les premiers fugitifs commencèrent à se présenter devant la passerelle de l'astronef.

— Bouclez-les dans leurs cabines ! cria Sirto Moan. Je savais bien qu'en me montrant énergique, je ferais tout rentrer dans l'ordre.

Le chef des normalisateurs arborait un air de triomphe. Il était convaincu que les mesures qu'il avait prises étaient la seule raison du retour des fuyards.

Nor Boolig vit passer Bola Surveal, son ex-épouse, encadrée par deux normalisateurs. Elle lui adressa un pâle sourire qui exprimait à la fois toute sa détresse, mais aussi une sorte de joie intérieure. Derrière, venait Lui Soroaf, son nouveau mari, dont le visage semblait calme et détendu. Sirto Moan lui cria :

— Tu es indigne, Soroaf, de porter le bel uniforme des normalisateurs. Enlevez-le-lui. Donnez-lui une combinaison de *synthilax*. Il la gardera jusqu'à ce qu'il soit « reconditionné ». Ce sera sa plus grande punition...

Joa Belrir, qui assistait à cette scène, ne disait pas un mot. Mais il y avait dans ses yeux des

leurs étranges. Elle jeta un bref regard à Nor Boolig et s'éloigna.

Avant l'aube, tous les fugitifs étaient de retour dans le vaisseau. Sirto Moan fit placer des robots devant leurs cabines pour monter la garde.

A midi, *Le Léopard* prenait son vol et fonçait à travers l'espace vers de nouvelles planètes.

CHAPITRE X

L'atmosphère n'était plus la même à bord de l'astronef. Une certaine tension, une certaine gêne se manifestaient dans les rapports entre les membres de l'expédition. Les repas au réfectoire étaient plus silencieux que jamais. En se mettant à table, chacun glissait ostensiblement son *othosone* dans l'oreille pour écouter les musiques insipides et les slogans « bramiriens » débités par le poste émetteur du vaisseau.

Les normalisateurs qui, lors du séjour sur Nila, s'étaient laissés aller parfois à fréquenter les membres des autres groupes, avaient repris leur rigidité habituelle et n'adressaient plus la parole à personne.

Les « instables » se montraient plus prudents que jamais. Mais, grâce à la méthode établie par Ylo Sarap, ils avaient, en deux ou trois jours, repéré dix-huit autres des leurs.

— Nous sommes maintenant cinquante-huit, disait Ylo à son ami Boolig. Plus les vingt-trois que

Sirto Moan tient enfermés, mais que nous pouvons espérer délivrer, quand la situation sera devenue plus propice. Cela fait quatre-vingt-un. Je crois que, quand nous serons cent cinquante, nous pourrons tenter quelque chose.

— Oui, dit Nor. Et la tactique, à mon sens, serait d'isoler alors les normalisateurs dans les quartiers du vaisseau où ils se tiennent habituellement...

— Après quoi, fit Ylo en riant, nous pourrions chercher une planète inhabitée et les y déposer !

— Ce serait une très bonne idée. Mais je ne crois pas qu'ils donneraient naissance à une civilisation bien reluisante !

— Surtout si on ne leur laissait, comme élément culturel, que le « Guide du parfait normalisateur » !

Les deux amis étaient d'excellente humeur et continuèrent à plaisanter pendant un moment. L'aventure qu'ils vivaient les passionnait.

Nor Boolig se serait senti parfaitement heureux s'il n'avait été aussi passionnément amoureux de Joa Belrir. Il ne lui avait pas adressé de nouveau la parole depuis le jour où il l'avait rencontrée à la sortie d'un concert sur la planète Nila. Mais, chaque fois qu'il passait près d'elle dans les couloirs de l'astronef ou dans les salles de réunions, il la dévorait des yeux, et elle ne pouvait pas manquer de s'en apercevoir.

Il n'avait pas repris de nouvelle épouse « semestrielle ». Il ne se sentait plus le courage de passer chaque jour de longues heures auprès d'une « normale » et de jouer la comédie. Pour Joa, c'était différent. Il ne parvenait pas à se convaincre qu'elle était parfaitement « normale ». Et pourtant, tout aurait dû lui prouver le contraire...



Ils se dirigeaient maintenant vers la planète Béal — la planète des architectes — sur laquelle, pen-

saient les « instables », avait dû se développer une civilisation intéressante.

— J'espère, disait Sulo Jof, que ses habitants ont abouti, en matière d'architecture, à autre chose qu'à ces cubes tous pareils les uns aux autres dans lesquels sont logées les populations des villes bramiennes... J'espère qu'ils vivent dans des palais merveilleux, et que nous allons être éblouis par la splendeur de leurs monuments...

Mais ils ne se posèrent pas sur Béal. C'est en vain qu'ils cherchèrent cette planète. Sur l'orbite qu'elle aurait dû occuper autour d'un soleil d'un jaune pâle, ils ne virent qu'une poussière d'astéroïdes.

La planète avait dû être détruite par quelque catastrophe cosmique. Explosion ? Collision avec une comète ? Ils furent incapables de le déterminer. Mais ils ne furent pas surpris. Une des planètes de la République galactique avait été anéantie de la même façon quelques siècles plus tôt.

Ils mirent donc le cap dans une autre direction.

La planète Boril — la douzième sur la liste — n'était qu'à trois jours de voyage dans le subespace. Tous les « instables » se demandaient avec curiosité ce qu'ils allaient trouver sur ce globe rougeâtre où, mille ans plus tôt, on avait débarqué un contingent de chirurgiens et de biologistes.

— J'espère, disait le commandant Brohad, que ces gens-là sont maintenant plus forts que Bramir dans leur spécialité. Peut-être ont-ils découvert le moyen de prolonger la durée de la vie humaine très au-delà des limites habituelles.

— Ce serait une riche affaire ! dit Nor Boolig.

Mais une surprise les attendait sur la planète Boril. Une surprise terrible, des émotions effroyables et des drames.

Jamais Nor Boolig ni ses amis n'auraient pensé que la « normalisation » pouvait prendre des formes encore pis que dans la civilisation brami-rienne. Et pourtant...

Ils furent surpris, en approchant du sol, par l'aspect de la ville près de laquelle ils avaient décidé de se poser.

— On dirait, fit le commandant, que ces constructions ont été faites par des castors.

Ils ne voyaient rien d'autres, en effet, que des coupoles blanches, pareilles à des bols renversés, et disposées sans ordre. Il y en avait de toutes les tailles. Les unes étaient énormes, d'autres relativement petites. Pas d'appareils volants dans le ciel, pas de véhicules au sol, pas de bateaux sur la mer voisine. Ces coupoles étranges s'étaient entre de grands végétaux rouges qui couvraient presque entièrement les campagnes environnantes.

Ils se posèrent dans une vaste clairière tapissée d'une mousse rougeâtre et attendirent une heure avant de se décider à descendre. Rien ne donnait signe de vie.

Les chefs de groupe et les normalisateurs qui devaient leur servir d'escorte se massèrent à l'entrée de la passerelle et attendirent encore quelques instants avant de descendre.

— Je me demande, fit Lul Bothir, si nous ne sommes pas sur une planète morte ? Car, s'il y a des êtres humains dans cette ville bizarre, ils n'ont pas pu manquer de nous voir atterrir. Or rien ne bouge. Pourtant, nous ne sommes pas à plus de deux kilomètres des coupoles les plus proches. Ils auraient eu largement le temps de venir. Et ils l'auraient fait, s'ils avaient une civilisation, même rudimentaire.

— Il faut aller explorer les alentours, dit Sirto

Moan. En route ! Tu nous accompagnes, Joa ?

— Bien sûr, dit la superbe jeune femme qui s'était remariée avec le chef des normalisateurs trois semaines plus tôt.

La mousse sur laquelle ils marchaient était sèche et élastique. Ils s'enfoncèrent dans le sous-bois, un sous-bois étrange, de couleur pourpre. Les arbres étaient gigantesques. Dans l'air flottaient des parfums violents.

Il y avait quatre « instables » dans leur petit groupe : Boolig, Brohad, Sigmal et Billis. Tous les quatre semblaient perplexes. Ils s'étaient attendus à être accueillis aimablement, sur cette planète, par des gens très évolués. Ils étaient déçus.

Ils marchèrent pendant cinq minutes et ils allaient déboucher dans une autre clairière quand Sirto Moan cria :

— Halte !

Ils s'immobilisèrent, puis n'avancèrent plus que prudemment, regardant entre les branches garnies de feuilles d'un rouge intense. Ce qu'ils virent les stupéfia. Au milieu de la clairière se tenaient debout cinq ou six animaux d'une taille prodigieuse, des animaux aux poils rouges, ressemblant un peu à des porcs, mais au moins dix fois plus gros que le plus gros des éléphants terrestres. Des montagnes de chair !

Nor vit que Joa Belrir frissonnait.

— C'est effarant, dit le commandant. Et il est probable que ces bêtes sont dangereuses. Elles ont dû anéantir les colons déposés ici.

— Et il n'est pas impossible, ajouta Lul Bothir, que ce soient elles qui construisent, à la façon des castors, ces coupoles inexplicables... Que faisons-nous ?

— Nous n'avons rien à craindre, dit Lul Bothir. Avec nos pistolets paralysants, nous en viendrions

aisément à bout. Mais il vaut mieux les éviter. Tâchons de nous rapprocher de ces coupoles par un autre chemin et d'observer ce qui s'y passe.

Ils obliquèrent à droite, tout en restant sous le couvert des grands végétaux pourpres.

— Il y a je ne sais quoi sur cette planète qui ne me plaît pas, dit le commandant Brohad. Je doute que nous y trouvions des créatures humaines.

— S'il y en a, fit Lul Bothir, elles n'ont pas dû évoluer beaucoup.

Un quart d'heure plus tard, ils arrivèrent à la lisière de l'étonnante forêt. Devant eux s'étendait une plaine recouverte de la même mousse rougeâtre qu'ils connaissaient déjà. A cinq ou six cents mètres, au bout de cette plaine, se dressaient les coupoles blanches qui brillaient sous la lumière du matin. Rien ne bougeait, nulle part. Sauf un gros bosquet d'arbres cramoisis qui se dressait au milieu de cette étendue plate, rien n'en rompait la monotonie.

— On va jusqu'à ces coupoles ? demanda Lul Bothir d'une voix assez mal assurée.

— Bien sûr, fit Sirto Moan. Nous sommes ici pour enquêter. Et, sous la protection des normalisateurs, vous ne risquez rien.

Ils se remirent en marche. Il faisait très chaud.

Ils approchaient du bosquet d'arbres, lorsque Joa Belrir poussa un cri de surprise.

De ce haut massif végétal venaient de surgir une trentaine de créatures qui, vues de loin, pouvaient avoir une apparence humaine, car elles se tenaient debout, avaient deux jambes, deux bras, un torse et une tête. Mais, vues de près...

Les explorateurs avaient fait halte et attendaient. Les créatures s'approchèrent, puis s'immobilisèrent à leur tour à une dizaine de mètres. Nor Boolig et ses compagnons les contemplèrent avec stupeur. C'étaient des monstres ! Des monstres qui, en outre,

n'étaient pas semblables les uns aux autres, mais qui tous, pourtant, avaient quelque chose d'humain.

Plusieurs d'entre eux avaient des corps normaux, mais des têtes énormes. D'autres avaient des mains d'une taille extraordinaire, et qui ressemblaient plus à des pinces de homards géantes qu'à des mains. Certains avaient des bras démesurément longs. Ou des jambes.

Une de ces créatures — et c'était sa seule difformité, mais elle la rendait effroyable — avait des yeux télescopiques, si l'on peut dire : de ses orbites sortaient des espèces de cornes molles, comme celles des escargots, et au bout desquelles les yeux étaient placés. Tous ces êtres difformes étaient vêtus de légers vêtements blancs.

Les normalisateurs avaient sorti leurs pistolets paralysants.

— Ne tirez pas, s'écria Lul Bothir. Nous devons d'abord nous assurer si ces créatures sont dangereuses ou non.

Quelques secondes s'écoulèrent, dans un silence oppressant. Puis le commandant Brohad leva lentement les mains au-dessus de sa tête, les doigts écartés, les paumes en avant, dans un geste de paix. Il avança de deux ou trois pas.

C'est à ce moment-là que Nor Boolig eut brusquement la sensation qu'il étouffait. Une des créatures avait jeté sur eux il ne savait quoi. Des flammes semblaient danser devant ses yeux. Un affreux vertige envahissait toute sa chair. Tandis qu'il luttait désespérément pour garder son équilibre et rester debout, il vit le commandant s'affaïsser. Dans la même seconde, il tombait, lui aussi, évanoui.



Quand il reprit conscience, il faisait noir autour de lui, et un silence épais l'environnait. Sa tête était lourde. Il n'osait pas bouger. Mais le malaise peu

à peu se dissipa. Et, pour la première fois de sa vie, il éprouva de la peur — un sentiment inconnu dans la civilisation bramirienne, où les citoyens, même les « instables », jouissaient au moins d'une sécurité physique absolue.

Il se remémora la scène étrange qui avait précédé son évanouissement, et cela ne le rassura pas.

Où était-il maintenant ? Qu'étaient devenus ses compagnons ? Qu'allait-il lui arriver ?

En y songeant, sa peur ne fit que s'accroître.

Il se décida alors à bouger. D'abord, il tâta le sol sur lequel il reposait. Il eut l'impression que c'était du ciment ou une sorte de carrelage. Il en déduisit qu'il était enfermé quelque part, probablement sous une de ces coupoles blanches qu'ils avaient vues.

Il étendit alors la main et toucha un tissu. Un cri jaillit à côté de lui, un cri de femme. Il retira brusquement sa main. Mais une voix apeurée lui demandait :

— Qui est-ce ? Qui êtes-vous ?

Il reconnut la voix de Joa et en fut étrangement ému.

— N'ayez pas peur, dit-il. C'est Nor Boolig.

— Oh ! Nor, fit-elle, c'est vous ? Je suis Joa Belrir. Je venais à l'instant de sortir de mon évanouissement et je me demandais avec terreur où j'étais. Je suis heureuse d'entendre une voix amie. Dans ce noir, je devenais folle. Nos autres compagnons doivent être eux aussi enfermés avec nous. Ils n'ont pas dû encore reprendre conscience...

— Ne bougez pas, fit-il. Je vais m'en assurer...

Il se mit à quatre pattes et tâtonna autour de lui. Il toucha la main de Joa, et ce contact lui mit du feu dans les veines. Mais il s'éloigna de l'autre côté. Il n'eut pas fait deux mètres qu'il se heurta à un mur parfaitement lisse. Il se redressa, tâta

ce mur, qui montait en s'incurvant, puis il le longea.

— Je ne trouve personne, dit-il.

— Vous êtes sûr ? lui demanda Joa.

— Oui, j'en suis sûr... Nous devons être enfermés dans une de ces coupoles que nous avons vues... Et celle où nous sommes m'a l'air toute petite...

Il continua à avancer le long du mur et, après avoir parcouru encore quelques mètres, il se retrouva auprès de Joa, de l'autre côté. Il explora alors leur prison dans tous les sens, puis revint auprès de la jeune femme.

— Le doute n'est pas possible, lui dit-il. Nous ne sommes que tous les deux dans ce cachot. Nos compagnons ont dû être enfermés ailleurs.

— Oh ! c'est horrible, fit-elle. Qu'allons-nous devenir ?

Elle lui prit les mains et les lui serra nerveusement.

Malgré le tragique de leur situation, il se sentait presque heureux d'être enfermés ainsi dans le noir, seul à seule, avec Joa Belrir. Son cœur battait à rompre. Il l'aimait plus puissamment que jamais. Il lui serra les mains avec chaleur.

— N'ayez pas peur, Joa. Nous finirons bien par nous tirer d'affaire.

— Peut-être. Mais que vont faire de nous ces monstres ? Je frémis rien que d'y penser...

— N'y pensez pas, Joa. Attendons. Espérons. Parlons d'autre chose... Parlons des autres planètes que nous avons visitées...

— Oui, vous avez raison, Nor... Parlons de la planète Nila, où la vie était si douce... Ces beaux jardins... Ces merveilles de l'art... Ces gens si fins...

Il fut surpris par ce langage. Une question lui brûlait les lèvres. Que risquait-il maintenant à la

lui poser, puisqu'il avait la conviction qu'ils étaient perdus ? Ce fut plus fort que lui.

— Joa, dit-il, comment est-il possible que vous, une archiviste comme moi, vous ayez pu épouser le chef des normalisateurs ?

Elle poussa un soupir dans les ténèbres. Elle lui serra les mains.

— Oh ! fit-elle, il y a longtemps, Nor, que j'ai envie de vous parler. Seule une consigne formelle que j'ai reçue m'en a empêchée.

— Une consigne ? De qui ?

— Je vous expliquerai tout à l'heure. Dans la situation où nous voici, et qui me semble désespérée, je peux bien tout vous dire. Même si on nous délivrait, cela n'aurait pas grande importance, car je sais que je peux me fier à vous. Je le sais depuis plusieurs mois déjà et je ne peux pas me tromper...

— Vous savez que je suis un « instable » ?

— Bien sûr, je le sais. J'ai su que vous l'étiez avant notre départ. Et j'ai deviné que vous l'étiez redevenu et que d'autres l'étaient devenus... Je sais tout cela. Et vous, ne savez-vous pas qui je suis ?

— Vous êtes Joa Belrir, l'épouse du chef des normalisateurs, et qui plus est une archiviste. Maintenant, je suis sûr que vous êtes vous aussi une « instable », comme je l'espérais de toutes mes forces.

— Oui, fit-elle. Mais je suis aussi la nièce de Borah Sullif.

— De Borah Sullif ? Le directeur des archives galactiques ?

— Oui...

— Et c'est lui qui vous a donné une consigne ?

— Oui, c'est lui...

— Il savait que vous étiez une « instable » et il vous a interdit de prendre contact avec ceux qui

pensent comme vous, de peur que vous n'ayez des ennuis. C'est bien cela, n'est-ce pas ?

— Non, pas du tout, Nor. Laissez-moi vous expliquer... Borah Sullif n'est pas du tout l'homme que vous pensez. Il est des nôtres, depuis toujours et il a su mener assez habilement sa barque pour conserver ses fonctions. Seuls deux ou trois de ses amis les plus intimes le savent...

— Oh ! Joa, je suis heureux d'apprendre cela... J'avais toujours été convaincu que Sullif ne pouvait pas être un homme fait sur le même modèle que les abrutis « normalisés ». Mais pourquoi avez-vous épousé Sirto Moan ?

— Cela aussi faisait partie de la consigne. Voyez-vous, Nor, mon oncle a fondé de grands espoirs sur cette expédition. Il était convaincu que ses membres subiraient l'influence des civilisations que nous visiterions et deviendraient plus ou moins rapidement des « instables », c'est-à-dire des gens réellement normaux. Il escomptait qu'à leur retour ils pourraient agir sur le grand symposium et faire disparaître peu à peu la « normalisation ». Toute sa vie, il avait réfléchi à ce problème, sans parvenir à le résoudre. Il espère que ce voyage — auquel il aurait tant aimé participer en personne — apportera peut-être la solution qu'il avait si vainement cherchée...

Nor serra très fort les mains de Joa.

— Il a raison, s'écria-t-il. Avec quelques amis, je travaille dans ce même sens. Mais pourquoi... ?

— Pourquoi mon oncle a voulu que j'épouse Moan ? Oh ! c'est très clair. Il m'a demandé de me sacrifier... Etant donné ce que vous savez maintenant de moi, vous devez vous douter que l'idée de devenir la femme du chef des normalisateurs me faisait horreur. Il m'a fallu, en quelque sorte, m'oublier moi-même, au moins provisoirement, pour

ne songer qu'à la cause infiniment plus importante que nous voulions voir triompher. Mon oncle a pensé que si j'épousais cet homme, je pourrais avoir sur lui une influence, le calmer dans certains cas, le neutraliser peu à peu et enfin venir en aide aux « instables » qui seraient à bord, si ceux-ci se trouvaient en péril du fait des normalisateurs... C'est dans cet esprit que j'ai travaillé... Vous ne le savez pas, Nor, mais, à deux reprises, je vous ai sauvé la mise, à vous et à plusieurs de vos amis. Car Sirto avait songé à vous consigner dans vos cabines jusqu'à la fin du voyage... Mais, pour jouer utilement ce rôle, il fallait que j'use de la prudence la plus extrême et que j'évite tout contact avec les « instables »...

Nor avait la gorge un peu serrée.

— Mais vous n'aimez pas ce... ce normalisateur ? demanda-t-il.

Elle eut dans l'ombre un rire léger.

— Rassurez-vous ! Comment pourrais-je aimer un homme pareil ? Mais il s'est montré doux et prévenant avec moi. Je commence à bien le connaître. Je ne crois pas que le fond de sa nature soit mauvais. Même j'ai cru, à deux ou trois reprises, sur la planète Nila, que quelque chose en lui commençait à bouger. S'il n'y avait pas eu cet incident avant le départ, il serait sans doute devenu plus malléable. Mais il s'est raidi. Il est redevenu « normal » des pieds à la tête. Je crois même qu'il commence à me soupçonner et que la passion que je lui ai inspirée est en baisse. Mais il faut, si on nous délivre, que je continue à jouer le jeu, et plus prudemment que jamais. Oh ! Nor, c'est affreux... Tout cela est la faute de cette horrible « normalisation »... Mais il le faut...

Elle éclata brusquement en sanglots, lâcha les

main de son compagnon et laissa tomber sa tête sur l'épaule de celui-ci.

— Nor, bégayait-elle, vous savez bien que je ne l'aime pas, que je ne peux pas l'aimer, parce que c'est vous que j'aime. Et parce que je crois que vous m'aimez, vous aussi...

Il la prit dans ses bras, la serra sur sa poitrine, cueillit les lèvres qu'elle lui offrait dans l'ombre. Ils restèrent ainsi une longue minute, en proie à un bonheur mêlé de peur et d'incertitude.

— Joa, murmura enfin Nor, je n'aimerai jamais que vous. Et si on nous délivre, nous connaissons un jour le bonheur.

— Je reprends espoir, dit-elle. Quand je suis sortie de mon évanouissement, j'ai eu peur, mais cela m'était égal de mourir. Maintenant, je veux vivre... Nous travaillerons désormais ensemble. Dites-moi où vous en êtes, vous et vos amis.

Il lui exposa en détail leurs projets. Elle lui dit qu'elle pourrait les aider quand le moment serait venu de tenter de neutraliser les normalisateurs, si ce moment venait jamais...

Il la tenait par la taille. Elle se serrait contre lui. Ils allaient se replonger dans un nouveau baiser quand, brusquement, la lumière envahit leur cellule, dont les murs étaient d'une blancheur éblouissante. Une porte venait de s'ouvrir. Deux êtres monstrueux se tenaient dans l'entrée. L'un d'eux avait une tête grosse comme une énorme citrouille. Un autre avait des yeux « télescopiques » et des mains avec une multitude de doigts très longs.

— Sortez, leur cria une voix gutturale.

Ils obéirent en tremblant. Mais, comme ils approchaient de la porte, ils entendirent deux détonations sourdes et virent les deux monstres s'affaïsser. Ce qui se passa ensuite eut la rapidité du rêve. Ils se précipitèrent vers la porte et, tandis qu'ils enjam-

baient les corps inanimés, ils aperçurent à dix pas un normalisateur qui tenait à la main son pistolet paralysant et qui leur criait :

— Vite, vite, par ici.

Ils se mirent à courir dans la direction indiquée. Des détonations retentissaient. Ils virent plusieurs monstres qui gisaient sur le sol. D'autres, plus étranges et plus horribles que ceux qu'ils avaient vus jusque-là, fuyaient épouvantés. Nor Boolig devait garder le souvenir d'une femme énorme, aux mamelles monstrueuses.

Joa et lui couraient entre les coupoles blanches, protégés par le normalisateur qui les avait délivrés. Dans un tournant, ils virent surgir Ror Sigmal et le commandant Brohad qui couraient aussi. Bientôt ils furent hors de cette ville de cauchemar, dans la plaine moussue qui les séparait de la forêt rouge. Leurs autres compagnons étaient là et fuyaient. Les normalisateurs étaient nombreux. Ils aperçurent une dizaine de fusées légères qui les attendaient. Ils étaient sauvés.



Une heure plus tard — car le départ avait été immédiatement ordonné — ils étaient de nouveau dans l'espace.

Le petit noyau qui formait en quelque sorte l'état-major des « instables » venait de se réunir dans la cabine du commandant Brohad pour discuter des récents événements auxquels plusieurs d'entre eux avaient été directement mêlés.

— Je me demande, fit Nor Boolig, si ces créatures hideuses ont une parenté quelconque avec l'espèce humaine.

— N'en doutez pas, dit Ror Sigmal. Ce sont bel et bien les descendants des chirurgiens et des biologistes qui ont été déposés sur cette maudite planète, il y a mille ans.

— Que s'est-il donc passé ? demanda Ylo Sarap. S'agit-il de mutations engendrées par des radiations atomiques ?

— Nullement, dit Brohad. Et je crois que, Ror Sigmal et moi, nous sommes les seuls à pouvoir donner une explication valable. Quand nous sommes sortis de notre évanouissement, nous n'étions pas enfermés dans le noir comme les autres captifs. On nous avait déjà emmenés. Nous étions dans une salle claire et voûtée, couchés sur des sortes de tables, et deux de ces créatures, l'une à grosse tête, l'autre avec des yeux au bout de tuyau de chair molle, étaient en train de nous examiner.

— Et elles vous ont parlé ?

— Bien sûr, dit Ror Sigmal. Et c'est même ainsi que nous avons pu apprendre le peu que nous savons. Il faut d'abord vous dire que ces monstres n'ont pas dû se rendre compte de l'arrivée de notre astronef — sans quoi ils se seraient sans doute montrés plus prudents. Nous avons atterri à l'aube, et sans bruit, à une heure où ils devaient tous dormir encore. Ils nous ont pris pour des représentants de quelques petits groupes humains, et physiquement normaux, qui doivent encore errer sur cette planète en y menant une vie précaire. Ils ont dû croire que nous nous étions égarés. Nous ne les avons pas détrompés.

— Et que vous ont-ils dit ? demanda Sulo Jof.

— Ils nous ont dit qu'ils allaient nous « normaliser ».

— Quoi ? s'exclama Ela Gror, la femme de Jof.

— Oui, reprit Brohad. C'est exactement ce qu'ils nous ont dit. Et ils nous ont vanté les bienfaits de leur « normalisation », en une langue assez proche de celle que nous parlons pour que nous les comprenions. C'était surtout le personnage à grosse tête qui faisait les frais de la conversation.

— Mais, demanda Nor, qu'est-ce qu'ils entendaient, eux, par « normalisation » ?

— Oh ! dit Signal, vous comprendrez très vite si vous connaissez quelque peu les mœurs et la façon de vivre des termites, de ces termites que nous invoquons souvent en parlant de la civilisation bramirienne.

— Je commence à comprendre, fit Nor Boolig. Les termites sont des insectes parfaitement organisés et même si bien organisés qu'ils ont fini par transformer leurs propres corps en fonction du rôle qu'ils jouent dans leur société. Il y a les pondeuses, qui ne font que pondre. Il y a les mâles, qui ne font que féconder celles-ci pour disparaître ensuite. Il y a les guerriers, qui ont des mandibules formidables. Il y a diverses sortes d'ouvriers, dont les pattes ou les mandibules sont adaptées au travail qu'ils font...

— C'est bien ça, reprit Signal. Eh bien ! ces créatures, ces Kirgos, pour les appeler par leur nom, ont poussé artificiellement le système à ses extrêmes limites en modifiant le corps humain de toutes les façons possibles... Il y a à cela une explication. Leur planète n'est pas riche. Elle n'a pratiquement pas de métaux, pas de bois, car les troncs des arbres rouges tombent en pourriture dès qu'on les abat, et fort peu de végétaux comestibles. Mais ces gens n'ont pas perdu les secrets de la chirurgie et les ont même perfectionnés d'une façon étonnante. Ils sont parvenus à faire de leurs propres personnes des monstres adaptés à toutes sortes de travaux. Les animaux colossaux que nous avons vus ne sont rien d'autre que du bétail, des espèces de porcs qu'ils sont parvenus à faire grossir démesurément. Ils s'en nourrissent. Les grosses têtes sont les penseurs de leur civilisation. Les hommes avec des yeux tubulaires remplissent les fonctions

des télescopes, des microscopes ou même des rayons X. D'autres ont des mains qui servent de pelles, de pinces, de pioches, de couteaux ou de tout ce qu'on veut. Ils arrivent à rendre ces membres-outils aussi durs que du métal. En fait, et à part quelques rares instruments chirurgicaux qu'ils ont fabriqués à grand-peine, ils n'ont pas d'outils, pas d'appareils, rien. Ils ne peuvent pas en avoir faute de matières premières.

— Et ils voulaient vous « normaliser » ? demanda Nor.

— Oui, fit le commandant. La grosse tête qui m'examinait, après avoir longtemps trituré mes mains, tout en m'expliquant que la société des Kirgos était la plus parfaite qu'on puisse concevoir, me dit que je ferais un excellent dépeceur de *kalmuls* — les *kalmuls* sont ces espèces de cochons gigantesques. Il ajouta qu'il allait m'opérer séance tenante et qu'ensuite je serais parfaitement heureux, car j'aurais alors un travail parfaitement adapté à mes capacités.

— C'est monstrueux ! s'exclama Ela Gror. Et vous, Ror Sigmal, à quoi vous destinait-on ?

Le représentant du Comsimor eut un petit rire.

— Je n'ai pas eu le temps de le savoir, dit-il, car c'est à ce moment-là que nous avons été délivrés.

— Je n'ai encore pas très bien compris, fit Nor, comment cette délivrance a pu s'accomplir.

— Je vais vous le dire, intervint Sor Billis. Pour ma part, je me suis réveillé dans une cellule obscure en compagnie de Sirto Moan et de deux autres normalisateurs. Ces Kirgos ne leur avait enlevé ni leurs armes ni leurs postes de radio. Moan est entré en communication avec l'astronef et a ordonné à ses hommes de venir à la rescousse. Quand, un peu plus tard, la porte de notre petite

coupole s'est ouverte, il a aussitôt lâché une décharge de pistolet paralysant. C'est nous qui avons ensuite délivré Ror Sigmal et le commandant. Puis les normalisateurs de l'astronef sont intervenus. Au fond, nous avons bénéficié de l'effet de surprise. Les Kirgos n'ont pas eu le temps de réagir. Ceux qui étaient là n'avaient pas sous la main ce qu'il fallait pour nous replonger dans l'inconscience.

— Il s'agit, fit le commandant, d'une matière pulvérulente presque invisible dont ils se servent pour endormir leurs *kalmuls* avant de les abattre. La grosse tête me l'a expliqué.

— Il faut reconnaître que, pour une fois, dit Ylo Sarap, les normalisateurs se sont montrés utiles. Votons-leur des félicitations.

— A l'unanimité, s'écria Ror Sigmal. Une fois n'est pas coutume. Ils nous ont tirés d'un sacré mauvais pas. Mais, à la réflexion, je me demande ce qui est le pire, d'être « normalisé » dans sa chair ou de l'être dans son esprit ?

— Devenir physiquement un monstre semble plus effrayant, dit Nor Boolig. Mais je crois bien que les deux se valent. Et il faudra que nous revenions un jour sur cette planète maudite pour tâcher de porter secours aux quelques créatures humaines vraiment normales qui s'y trouvent et qui ne doivent pas mener une vie bien drôle, si les ressources naturelles sont aussi rares.

— Oui, fit le commandant d'un air songeur. En attendant, je me demande ce que nous allons trouver sur les planètes que nous avons encore à voir. Il n'en reste plus que trois. Si elles sont du genre de celle que nous venons de quitter, j'augure mal du succès final de nos projets.

Ils se sentaient tous assez pessimistes.

CHAPITRE XI

Le voyage dans le subespace jusqu'à la planète suivante, qui s'appelait Orphy, devait durer cinq jours. Pendant ces cinq jours, il ne se passa rien.

Nor Boolig et ses amis étaient un peu inquiets. Malgré la méthode de détection d'Ylo Sarap, ils ne découvraient pas de nouveaux « instables ». Les membres de l'expédition, semblait-il, avaient été très impressionnés par ce qui s'était passé sur la planète Boril et, par comparaison, ils devaient trouver que la vie dans la civilisation bramirienne était idyllique. Sulo Jof se montrait soucieux.

— Parmi les représentants du symposium, disait-il, il n'y a encore que six « instables ». C'est trop peu... Il en faudrait au moins six fois plus pour que nous tentions d'agir sur Bramir à notre retour. Je commence à redouter que nous ne puissions atteindre ce nombre avant la fin du voyage, surtout si, sur les trois planètes qui restent à visiter, il y en a une ou deux dont l'influence n'est pas favorable.

Nor Boolig partageait ce souci. Mais il était heureux de savoir que Joa Belrir l'aimait. Heureux et, en même temps, désolé de la voir liée à Sirto Moan jusqu'à la fin de son mariage « semestriel ». Il l'apercevait tous les jours, dans le réfectoire ou dans la grande salle de spectacle, mais il ne lui parlait pas. Parfois, dans un couloir, ils se frôlaient furtivement la main et échangeaient un rapide sourire.

Comme ils approchaient d'Orphy, ils se trouvèrent seuls un instant près du poste de pilotage et purent échanger quelques paroles.

— Nous sommes un peu inquiets, lui dit Nor. Le nombre des « instables » n'augmente plus. Quoi de nouveau de ton côté, Joa ?

— Presque rien. J'ai l'impression que Sirto me cache quelque chose que je ne m'explique pas. Il a été plus troublé par ce qui s'est passé chez les Kirgos que par ce qu'il avait vu sur la planète Nila. Je crois que ça lui a donné à réfléchir. Dans le bon sens ou dans le mauvais sens, c'est ce que je ne sais pas. Il a eu hier une discussion assez coléreuse avec Lul Bothir. Mais je suis arrivée trop tard pour comprendre de quoi il s'agissait...

Quelqu'un venait au bout du couloir, et ils furent obligés de se séparer sans même avoir pu échanger un rapide baiser.

Le cinquième jour, après avoir quitté le sub-espace, ils virent la planète Orphy. Une planète verte, du type terrestre.

— Je crois qu'il vaut mieux ne pas faire de pronostics sur ce que nous allons y trouver, dit Brohad à ses amis. Pour ma part, je n'ai absolument aucune idée sur la façon dont les psychologues et autres spécialistes du cerveau humain qui y ont été déposés ont pu évoluer au cours de

ce dernier millénaire... J'espère qu'ils n'ont pas engendré des monstres.

!..

La planète Orphy, pour autant qu'ils en purent juger au bout d'une première journée, et après une prise de contact sans incident avec ses habitants, leur laissa l'impression que tout y était mieux que ce qu'ils auraient pu redouter, mais moins bien que ce qu'ils auraient pu espérer. Le site, le climat, la végétation étaient fort agréables. On ne voyait pas de grandes villes, ni de grosses réalisations industrielles. La civilisation semblait être à mi-chemin entre celle de Hul, la planète des agriculteurs, et celle de Nila. Plus perfectionnée et plus intelligente que la première, mais sans le charme et l'élégance de la seconde.

— Ce qui me frappe, disait Nor à son ami Ylo, au terme de cette première journée, c'est que ces gens ne parlent que fort peu entre eux, comme s'ils étaient taciturnes. Il semble même qu'ils aient une certaine difficulté à parler. Ils ont l'air de chercher leurs mots. Pourtant leur langue est presque identique à la nôtre.

— Oui, c'est curieux. Il leur manque je ne sais quoi. Ils semblent intelligents et même, à certains égards, assez raffinés. Mais d'une façon qui m'échappe un peu.

— Je me demande s'ils vont avoir une bonne influence sur les membres de l'expédition.

— Je me le demande aussi. Mais je ne l'espère pas beaucoup, hélas ! Il serait pourtant bien nécessaire que quelque chose de décisif se produisît. Car notre enquête approche de sa fin. Dans quelques mois, nous prendrons le chemin du retour.

— La seule idée de me replonger dans la civilisation bramirienne me donne le frisson !

Les deux amis logeaient dans une jolie maison

— moins belle que celle du poète Oniril sur la planète Nila — mais néanmoins fort agréable, avec son porche à colonnade, sa terrasse, son jardin fleuri. Leur hôte, qui vivait là avec sa femme et ses vieux parents, était un homme d'une quarantaine d'années, brun, très beau, qui s'appelait Lous Duriss. Ils n'avaient pas pu très bien déterminer quelles étaient ses occupations. Il se montrait affable, souriant, mais passablement réservé, comme tous les habitants du lieu dont ils firent la connaissance au cours des deux ou trois premières journées.

Nor Boolig avait l'impression que la civilisation de ces gens-là était, au fond, assez impénétrable et quelque peu mystérieuse, beaucoup plus impénétrable que celle des Nilans, des « magiciens » de la planète Ouros ou même des monstres de la planète Boril.

L'archiviste s'ennuyait un peu. Il n'avait pas revu Joa depuis leur arrivée, alors que, sur l'astronef, ils pouvaient au moins échanger quelques regards plusieurs fois par jour. Il passait une bonne partie de son temps à compulser les notes qu'il avait prises sur les autres planètes en vue des rapports qu'il aurait à établir. Il se demandait comment il faudrait présenter ceux-ci pour que le grand symposium ne fût pas tenté d'agir dans le sens qu'ils redoutaient. Bien entendu, la plupart des membres de l'expédition avaient déjà conclu qu'il faudrait « normaliser » les habitants de la planète Orphy, comme ceux des autres planètes qu'ils avaient visités.



Ils étaient là depuis une semaine.

Ce matin-là, Ylo Sarap était allé chercher à l'astronef diverses choses dont il avait besoin. Nor Boolig était assis à l'ombre, dans le jardin de son

hôte, et examinait des albums de photos que celui-ci lui avait prêtés. Sur ces albums on voyait des sites et aussi des monuments dans diverses villes de la planète, les uns et les autres intéressants, mais sans avoir rien de particulièrement extraordinaire.

Lous Duriss, le maître des lieux, était en train de soigner les fleurs d'un des massifs du jardin — des sortes de roses énormes et aux couleurs très vives.

Soudain, il abandonna son travail, se dirigea vers Nor et lui dit :

— Je voudrais vous parler. Voulez-vous venir jusque dans la maison. Nous serons plus tranquilles qu'ici.

Nor fut étonné. Mais il se leva et suivit son hôte. Celui-ci le fit pénétrer dans une pièce qu'il ne connaissait pas encore — un très beau cabinet de travail, garni de livres. Ils prirent place dans des fauteuils.

— Je suis arrivé à la conviction, dit Duriss, que je pouvais avoir confiance en vous. C'est pourquoi je veux vous parler, en mon nom et au nom de mes concitoyens.

L'archiviste était de plus en plus étonné.

— Bien sûr, fit-il machinalement. Vous pouvez avoir confiance en moi.

L'autre hésita un instant et reprit :

— J'ai beaucoup de choses à vous dire. Beaucoup de choses qui vous intéresseront et qui pourront vous être utiles.

— Je vous en prie.

Duriss hésita encore.

— Je préférerais vous les dire par un autre moyen que le langage parlé. Ce sera plus commode pour moi.

— Je ne comprends pas...

— Vous allez comprendre. Tâchez d'ouvrir votre esprit autant que vous le pourrez, de le rendre réceptif au maximum. Je commence... Est-ce que vous me suivez bien ? Est-ce que vous continuez à percevoir ce que je vous dis ?

Nor fut stupéfait. Son interlocuteur ne remuait plus les lèvres, et pourtant il enregistrait toujours ce qu'il disait.

— Je vous suis parfaitement, s'exclama-t-il.

L'autre eut un sourire.

— J'en étais sûr... Je m'adresse maintenant d'une façon directe à votre cerveau, par un simple fluide mental... Et il est inutile que vous me parliez vous-même à voix haute... Répondez-moi mentalement...

— Vous êtes télépathe ? balbutia Nor Boolig.

— Oui. Nous le sommes tous.

— Vous lisez donc dans nos cerveaux ?

— Oui. Au début, cela nous a été difficile, car vous n'êtes pas télépathes. Mais nous avons fini par y arriver, par pénétrer dans toutes vos pensées. Ce que j'ai découvert en vous a fait que vous m'êtes devenu extrêmement sympathique. C'est pourquoi j'ai voulu avoir cette conversation avec vous, d'accord avec tous concitoyens.

L'archiviste se sentait très ému, mais un peu effrayé par ce qu'il venait d'apprendre. Il commençait maintenant à comprendre pourquoi les gens de cette planète parlaient si peu entre eux, pourquoi ils lui avaient paru bizarres et secrets.

— Laissez-moi d'abord vous dire, reprit Duriss, que nous n'ignorions rien de nos origines. Nous savions que nous étions issus de la République galactique. Nous savions que nos ancêtres étaient des psychologues... C'est à force de travailler dans cette branche de la science qu'ils ont fini par devenir télépathes et par développer aussi d'autres facultés dont je vous parlerai tout à l'heure. Nous

savions également qu'une mission envoyée par la République reviendrait prendre contact avec nous. Nous pensions que la télépathie s'était développée depuis lors dans toute l'espèce humaine. Nous avons été très déçus, dès nos premiers contacts avec vous, de constater que ce n'était pas le cas. Par prudence, nous avons alors caché ce qui fait le fond même de notre civilisation...

— Je me doutais bien de quelque chose de ce genre, fit Nor à haute voix.

L'autre sourit.

— Inutile de parler tout haut, dit-il. Je saisis votre pensée avant que vous ne la formuliez. Ce que je veux vous dire maintenant, c'est qu'à mesure que nous lisons de mieux en mieux dans vos cerveaux, mes semblables et moi, nous avons été épouventés en apprenant ce qui s'était passé dans la République galactique : le règne absolu de Bramir et la « normalisation » ! Quelle folie ou quelle peur irraisonnée a donc pu vous conduire jusque-là ?

— Pour ma part, je hais ce que nous nommons la « normalisation » !

— Je le sais. Je sais aussi que vous n'êtes pas le seul. Et c'est bien pourquoi je vous parle en ce moment.

— Avez-vous pu lire aussi dans les cerveaux des « normaux » ?

— Ah ! mon cher ami — vous permettez que je vous traite d'ami ? — ce fut bien l'expérience la plus triste à laquelle nous nous soyons jamais livrés. Vous qui êtes bien éveillé et intelligent, vous ne pouvez même pas imaginer à quel point ces gens-là sont vides et inconscients, plus inconscients qu'un homme plongé dans le sommeil. Quand on leur parle, ils ont l'air de vivre, ils ont certaines réactions, toujours les mêmes, d'ailleurs, et toujours prévisibles. Mais dès qu'ils sont livrés à eux-

mêmes, c'est le désert, la monotonie et l'ennui. Une sorte d'hypnose fade. Ils sont comme s'ils n'existaient pas. Un chien a plus d'imagination, plus de fantaisie qu'eux. Je n'aurais jamais cru possible qu'une société humaine, tout en gardant les apparences d'une civilisation matérielle remarquable, ait pu être plongée dans une telle léthargie.

— Et les gens comme moi n'ont jamais rien pu faire ! s'exclama Nor Boolig. Nous ne sommes qu'une minorité, ceux qu'on nomme les « instables » et qui sont voués au « reconditionnement » quand leur « instabilité » devient trop apparente. A bord de notre astronef, nous avions formé quelques projets... Et voici que nous arrivons au bout de notre voyage et que nous désespérons de pouvoir les réaliser.

— Je connais parfaitement vos projets, reprit Duriss, et c'est même ce qui m'a décidé à vous parler comme je le fais en ce moment. Je sais, en outre, ce qui se passerait si vous ne réussissiez pas. Votre Bramir, après avoir absorbé les rapports de vos « normaux », enverrait une seconde expédition pour nous « normaliser ». Je doute d'ailleurs qu'aucune puissance au monde ne puisse nous réduire à l'état de marionnettes sans âme. Mais ce n'est pas une certitude absolue, et nous ne voulons pas courir ce risque. C'est pourquoi il faut que vous réussissiez...

— Vous pouvez nous aider ?

— Je le crois.

— Comment cela ?

— Voilà plusieurs jours déjà que je voulais vous parler. Car j'avais immédiatement compris que vous étiez, vous et votre ami Ylo, différents de la plupart des autres. Mais je ne voulais pas le faire avant que nous n'ayons vérifié certaines choses. Depuis que votre astronef est ici et que nous vous

avons accueillis dans nos demeures, beaucoup des nôtres passent leur temps à étudier les cerveaux de ceux qu'il faut bien appeler ironiquement les « normaux ». Ils ont remarqué des différences assez sensibles d'un sujet à un autre, en plongeant jusqu'au subconscient le plus profond. Certains de vos compagnons semblent être des « normaux » incurables. Par exemple, un nommé Lul Bothir. Vous le connaissez ?

— Fort bien. C'est le chef du groupe du symposium.

— Eh bien ! au cours de votre voyage, il a été troublé une fois ou deux par ce qu'il a vu. Puis il s'est irrémédiablement durci. D'autres, en revanche, me semblent au bord de l'« instabilité ». Et entre ces deux extrêmes il y a toutes sortes de nuances. Ces gens-là continuent tous à se comporter comme ils l'ont toujours fait et à croire que Bramir est un être tout puissant et providentiel. Mais cela ne repose pas toujours sur des fondations très solides...

— Tout cela est prodigieusement intéressant. Mais que pouvons-nous faire ?

— Vous et vos amis, vous ne pouvez, hélas ! pas grand-chose. Mais nous, nous pouvons intervenir. Et c'est de cela que je voulais vous informer pour avoir votre accord.

Nor Boolig poussa une exclamation joyeuse.

— Vous pouvez intervenir ?

— Oui... Nous pouvons guérir ceux des vôtres qui sont comme envoûtés. J'entends ceux qui ne nous paraissent pas incurables. Pour certains sujets, ce sera rapide et facile, pour d'autres plus long...

— Avez-vous déjà étudié le cas de Sirto Moan ?

— Oui... Ces normalisateurs nous ont d'ailleurs intrigués tout particulièrement. Et je sais que ce

Sirto Moan vous intéresse vous aussi pour diverses raisons personnelles.

Nor Boolig se sentit rougir. Lous Duriss sourit. — Ne soyez pas confus. Je sais quel drame vous vivez, et qui n'a pour cause que l'horreur même de la société dans laquelle vous êtes. Sachez, en tout cas, que Joa Belrir vous adore comme vous l'adorez. Pour en revenir aux normalisateurs, il nous est apparu, à l'examen, qu'ils n'étaient pas essentiellement différents des autres. Il n'y a même chez eux que fort peu d'incurables. Ce qui vous a fait croire le contraire, c'est qu'ils sont soumis à une discipline plus sévère. Mais, entre la discipline et la « normalisation » par hypnose, il y a de la marge ! Sirto Moan est un cas curieux. Nous avons noté qu'il se met facilement en colère. Or la colère n'est pas un sentiment fréquent chez les « normaux » intégraux. Il a été très troublé et l'est encore par ce qu'il a vu sur l'horrible planète Boril. Je ne crois pas que son « déconditionnement » soit très malaisé.

Une foule de questions venaient à l'esprit de Nor Boolig. Son interlocuteur y répondait avant même qu'il les ait formulées :

— Non, les incurables ne sont pas très nombreux. Pas plus de cinq à six pour cent. Oui, nous pensons pouvoir guérir tous les autres. Oui, ce sera parfois long. Entre huit jours et trois mois selon les sujets. Oui, bien entendu, vous pouvez faire part de ce que je vous ai dit à vos amis afin que vous vous concertiez sur la marche à suivre ultérieurement. Nous allons d'ailleurs nous mettre en contact télépathique avec eux. Non, Sirto Moan n'a pas l'intention de demander à Joa Belrir le renouvellement de son mariage. Pour l'instant il la soupçonne fortement d'être une « instable », mais, loin de songer à l'embêter, il envisagerait plutôt de la proté-

ger, le cas échéant, bien qu'il ne l'aime plus d'amour. Oui, nous ne manquerons pas de vous signaler, au fur et à mesure, tous ceux qui, grâce à nos soins vont devenir des « instables », afin que vous les preniez dans votre groupe. Et maintenant, venez. Nous allons faire une petite promenade dans votre fusée biplace, si vous le voulez bien. Je voudrais vous montrer diverses choses.

Nor Boolig suivit son hôte. Il se sentait maintenant — lui qui, une demi-heure plus tôt vivait dans le tracas et la crainte — en proie à une profonde jubilation. Duriss lui semblait une créature merveilleuse.

Ils prirent place dans le petit engin volant.

— Où allons-nous ? demanda-t-il.

— Où vous voudrez, ça n'a pas d'importance pourvu que vous vous éloigniez un peu de cette agglomération. Filez vers l'est.

Ils survolèrent des campagnes verdoyantes et riantes, où les maisons étaient nichées dans des bosquets. Lous Duriss continuait à s'entretenir télépathiquement avec son nouvel ami.

— Nous avons, lui disait-il, des demeures agréables, dans de beaux paysages. Mais, au fond, nous n'attachons pas tellement d'importance au décor dans lequel nous évoluons. Notre vrai décor est d'ordre mental. Nous vivons en perpétuelle communication les uns avec les autres. Tous les habitants de cette planète ne forment qu'une vaste communion d'esprits, la plus unie et la plus délicieuse qu'on puisse imaginer. Nous sommes tous parfaitement heureux. Non, je ne peux pas vous expliquer comment nous nous y prendrons pour refaire des êtres réellement normaux de ceux des vôtres qui ont été « conditionnés ». Il faudrait que vous soyez télépathe vous-même pour le comprendre. D'ailleurs, si tout se passe bien, à votre retour dans

votre République, vous deviendrez télépathes vous aussi. Nous vous y aiderons. Et, croyez-moi, cela vaut mieux que d'être gouverné par une machine !

— Vous prêchez un convaincu...

— Vous vous êtes étonnés, n'est-ce pas ? de constater que nous n'avions pas l'air très forts en sciences. Vous vous êtes étonnés que nous n'ayons pas tout l'outillage technique dont vous vous servez, pas de machines ni d'appareils compliqués. Vous allez comprendre pourquoi dans un instant. Voulez-vous vous poser là-bas, dans cette vallée déserte.

Nor obéit, très étonné. Ils sortirent de la fusée et firent quelques pas. Ils étaient dans une vallée riante, où courait un gai ruisseau.

— Regardez ce gros bloc de pierre, dit Duriss. Regardez-le bien.

L'archiviste regarda. Et soudain il fut effaré. Le bloc de pierre, qui devait peser plusieurs quintaux, se souleva du sol, monta tout droit dans l'air, jusqu'à une dizaine de mètres puis redescendit lentement.

— C'est de la magie ! s'écria Nor.

— Du tout. Nous avons développé en nous, à l'extrême, ce que depuis longtemps on nomme une faculté télékinésique. Nous pouvons faire se déplacer les objets à distance. Quand j'ai besoin d'un livre dans ma bibliothèque, je n'ai pas besoin de me lever pour le prendre. Il vient se poser sur ma table. Nous avons une prise mentale sur la matière. Nous pouvons non seulement la déplacer, mais aussi la faire se transformer en agissant sur sa structure atomique. Regardez encore ce rocher.

Le rocher s'allongea comme de la guimauve. Il avait une forme cubique, il prit une forme cylindrique et, de jaune qu'il était, devint verdâtre. Il

changea encore d'aspect, prit l'apparence d'un grand vase élégant.

Nor s'approcha et le toucha. Il semblait être en bronze.

— C'est fantastique ! s'exclama-t-il.

— Non, dit Duriss. Vous m'avez vu travailler dans mon jardin. Ce n'était que pure comédie. Mon jardin, j'en prends toujours le plus grand soin, mais uniquement au prix d'un petit effort mental. Quand nous voulons construire une belle maison de pierre, nous nous mettons à dix ou quinze, et elle est bâtie dans la journée. Je crois même, tout compte fait, que si nous voulions empêcher un astronome d'atterrir sur notre planète, nous le pourrions...

— Fantastique ! répéta Nor.

— Et il faut que je vous montre maintenant comment nous nous déplaçons. Car nous savons exercer sur nous-mêmes notre faculté de télékinésie. Regardez...

Duriss s'enleva de terre, puis fila horizontalement vers l'est, de plus en plus vite. Bientôt son compagnon le perdit de vue. Mais il revint au bout d'une minute et se posa avec un sourire.

— Je vais aussi vite que vous avec votre fusée. Mais nous avons jugé préférable de cacher tout cela à vos soi-disant « normaux ». Maintenant, rentrons. Mes parents et ma femme nous attendent pour déjeuner...

Nor Boolig se sentait de plus en plus heureux et émerveillé.

∴

Le soir même, tous les autres « instables » partageaient son enthousiasme.

Et, en huit jours, il y eut bien des changements dans le personnel de l'expédition. Quarante de ses membres avaient été « déconditionnés » par les

télépathes d'Orphy et étaient venus se joindre à leur groupe. Ils étaient maintenant plus de cent vingt.

Mais ils estimèrent qu'ils n'avaient plus aucune raison de se hâter pour jeter le masque. Ils pouvaient attendre tranquillement d'être la majorité pour s'emparer des commandes de l'expédition.

D'ores et déjà, dans le conseil restreint que formaient les chefs de groupe, il n'y avait plus que Sirto Moan et Lul Bothir qui restaient « normaux ».

Mais pendant les quinze jours qui suivirent, il y eut un ralentissement très net de cette « dénormalisation ». Huit sujets seulement devinrent des « instables ».

— Ne vous inquiétez pas, dit Lous Duriss à Nor. Ce ralentissement était prévu. Nous avons maintenant affaire à des « normaux » plus coriaces, et je vous ai dit que, pour certains d'entre eux, il faudrait peut-être trois mois.

— Oui. Mais pourrions-nous rester trois mois ici ? Les normalisateurs et les gens du symposium ne vont pas vouloir s'éterniser sur votre planète. Et ils sont encore puissants.

Sulo Jof avait un autre motif d'inquiétude à plus longue échéance. Dans son propre secteur, le symposium, il y avait beaucoup plus d'incurables que les télépathes ne l'avaient pensé tout d'abord. Près de la moitié. C'était beaucoup trop pour qu'ils puissent aisément réaliser les projets qu'ils mettraient en œuvre en rentrant à Bentomir. Cela les préoccupait tous, mais ils espéraient trouver une solution.

— Il faut, disait Ylo Sarap, que nous fassions des pieds et des mains pour prolonger le plus possible notre séjour sur Orphy.

Nor Boolig, lui, restait optimiste. Il continuait à

ne pas voir Joa Belrir, mais, maintenant, il correspondait avec elle, grâce à Lous Duriss, qui établissait une liaison télépathique avec la jeune femme et se faisait l'interprète de leurs conversations. Cela les aidait beaucoup à patienter.

Un soir, ce que redoutaient les « instables » se produisit. Lul Bothir convoqua à bord de l'astronef le conseil restreint qu'il présidait, c'est-à-dire les chefs de groupe.

— Nous sommes ici, depuis un bon mois, leur dit-il. Nous avons donc eu tout le temps de mener notre enquête sur cette planète qui, comme les autres, a le plus grand besoin d'être « normalisée ». Je suis d'avis que nous repartions. Qu'en pensez-vous ?

Comme un seul homme, Nor Boolig, Sulis Brohad, Ror Sigmal, Sor Billis et aussi Lal Tamar, le chef de groupe du centre des techniques, « instable » depuis peu, répondirent qu'ils n'étaient pas d'accord.

Lul Bothir se tourna vers Sirto Moan.

— Et vous, mon cher, vous êtes certainement de mon avis.

— Moi, je m'abstiens, laissa tomber le chef des normalisateurs.

Lul Bothir prit un air furieux. Mais les autres n'étaient pas moins étonnés que lui.

— Je suis surpris de votre attitude, reprit l'homme du symposium. Si je pense que nous devons repartir, c'est parce que j'ai constaté que bon nombre des membres de notre expédition ont depuis quelque temps une attitude qui frise l'« instabilité ».

C'était vrai. Beaucoup d'« instables », croyant la partie déjà gagnée, commençaient à se montrer imprudents.

— Et c'est vous que cela regarde, Sirto Moan,

reprit Lul Bothir. Vous êtes le chef des normalisateurs.

Celui-ci fit un geste évasif.

— Vous connaissez mon opinion, Bothir, dit-il. J'ai déploré que nous n'ayons pas emmené une équipe de reconditionnement. Sans une telle équipe, je ne peux rien faire. Nous avons déjà eu une discussion assez vive à ce sujet. A plusieurs reprises, vous m'avez demandé de consigner dans leurs cabines certains de nos collègues. J'ai failli céder parfois à votre désir. Si je l'avais fait, j'aurais eu tort. Rien dans le règlement ne m'y autorisait, étant donné que je n'avais aucun moyen de détecter les véritables « instables », sauf s'ils se trahissaient eux-mêmes en abandonnant l'astronef. S'il y en a parmi nous, on verra ça au retour. Pour le moment, je m'abstiens de prendre parti sur cette question du départ, car il n'y a eu aucun incident ici, et je ne veux pas gêner ceux d'entre nous qui désirent compléter leur enquête.

— Dans ce cas, dit Lul Bothir, je demande que l'assemblée générale décide.

C'était dangereux. Les « normaux » étaient encore la majorité.

Sulis Brohad invoqua le règlement.

— Un vote en assemblée générale ne peut intervenir que dans huit jours.

— Je sais, dit Lul Bothir. Mais je maintiens ma demande.

Pendant ces huit jours, les « instables » vécurent dans l'inquiétude. Leur nombre s'accrut légèrement, mais pas assez, il s'en fallait de beaucoup, pour que leur victoire fût certaine. Mais ils étaient maintenant décidés à lever le masque au cas où elle leur échapperait.

Le soir du vote, tout le monde était réuni dans la grande salle de réunion à bord de l'astronef. Un

silence assez angoissant régna pendant le dépouillement, qui fut fait par une machine. Puis le résultat apparut sur un écran :

Contre le départ : 161.

Pour le départ : 159.

Abstentions : 45.

Les « instables » poussèrent un soupir de soulagement. Mais ils se gardèrent de manifester un peu trop bruyamment leur triomphe.



Le même soir, une dizaine d'entre eux étaient réunis chez Lous Duriss. Ils bavardaient avec animation, tout à la joie de leur triomphe. Désormais, ils ne doutaient plus qu'ils pourraient au moins sauver les planètes oubliées.

Il était près de minuit lorsqu'ils entendirent frapper violemment à la porte. Duriss alla ouvrir. C'était Sirto Moan, revêtu de son plus bel uniforme. Il avait un visage sévère. Il s'écria :

— Je vous y prends, misérables, à comploter contre le Grand Bramir Bien-aimé.

Il y eut un moment d'émotion.

Mais Sirto Moan éclata de rire.

— C'est la première fois de ma vie, dit-il, que je me sens en humeur de faire une petite plaisanterie. Alors, il faut bien que j'en profite ! Mais, rassurez-vous. Je suis sorti de mon abrutissement. J'en suis sorti ce matin, et il y avait déjà au moins huit jours que cela commençait à me travailler. Ça me fait maintenant un drôle d'effet de penser que je suis le chef des normalisateurs.

Ils le regardaient avec surprise et avec joie. C'était une recrue d'importance. Seul, Nor Boolig était un peu inquiet, à cause de Joa. Mais Sirto Moan s'avança vers lui et lui serra la main.

— Je vous dois des excuses, Nor. Joa, qui a de-

viné tout de suite ce qui m'arrivait, m'a tout expliqué et m'a fait part de vos projets. Je suis des vôtres. Je suis sûr d'ailleurs que Joa Belrir a eu sur moi une influence déterminante, depuis notre départ. Je ne l'aime plus d'amour, mais je lui garde une profonde amitié. Et, cette amitié, je la reporte aussi sur vous, Nor, qui avez tant travaillé pour nous tirer de notre léthargie. Vous épouserez une divorcée... C'est une chose si courante dans notre civilisation bramirienne que cela ne vous donnera pas de complexes... Elle est à vous dès maintenant... Car nous allons changer toutes ces règles imbéciles qui nous entortillaient...

Sirto Moan était devenu un autre homme. Nor Boolig lui serra la main sans la moindre trace d'animosité.

— Où est Joa ? demanda-t-il.

L'autre se remit à rire.

— Elle est là dans le jardin. Allez-la chercher. Elle vous attend.

L'archiviste se précipita dehors. Il ne revint, avec Joa, qu'une demi-heure plus tard. Tous deux étaient rayonnants. Sirto Moan était en train d'expliquer :

— Vous me devez tous une fière chandelle... J'ai eu très peur, moi aussi, avant que ce vote n'intervienne, il y a quelques heures, à l'assemblée générale. J'avais senti que les « instables » n'auraient pas la majorité. Alors, conseillé par Joa, je n'ai fait ni une ni deux : j'ai donné l'ordre à mes normalisateurs de s'abstenir. Je ne pouvais pas leur demander de voter contre le départ. Ils n'auraient peut-être pas marché. Mais, pour l'abstention, ils ont obéi comme un seul homme. Et, seul, le résultat comptait. Avant de venir vous rejoindre, j'ai fait libérer ceux qui avaient tenté de rester sur la planète Nila. Quand il s'en apercevro, Lul Bothir

va pousser des hurlements. Mais cela m'est bien égal. Maintenant nous tenons le bon bout, Bramir soit loué ! Oh ! excusez-moi, c'est une vieille habitude que j'ai de toujours invoquer Bramir.



Ils restèrent encore deux mois sur la planète Orphy. Au bout de ces deux mois, la situation était la suivante : il n'y avait plus que quarante-cinq « normaux » dans l'expédition — et c'étaient effectivement ceux que les télépathes avaient fini par juger incurables. Tous les autres étaient « guéris » de l'envoûtement bramirien. Les habitants de la planète ne se privaient plus de mener leur vie habituelle. On les voyait évoluer dans l'air comme des oiseaux.

Un soir, l'état-major des « instables », auquel s'était joint Sirto Moan, s'était réuni dans la maison de Lous Duriss, en compagnie de celui-ci et de quelques autres télépathes.

— Il va tout de même falloir songer au départ, dit le commandant Brohad. Que décidons-nous, maintenant que nos rapports sont prêts et faits de telle façon que Bramir ne songera pas à embêter les planètes oubliées ?

L'idée d'affronter de nouveau la civilisation bramirienne ne souriait à personne. Et un gros problème se posait encore. Car, parmi les incurables, il y avait vingt-six membres du symposium. Tous les regards se tournèrent vers Sulo Jof, qui était le plus qualifié pour dire s'il restait une chance de pouvoir agir sur Bramir au retour.

— J'aimerais, fit-il, vous donner des certitudes. Je ne le peux malheureusement pas. Vous savez comme moi que Bramir est une formidable machine qu'entourent des milliers d'hommes. Même si les cinquante personnes de mon groupe avaient été

« déconditionnées », il y aurait encore eu quelques risques à tenter l'aventure, car la surveillance exercée par les « normaux » est terrible. Or nous ne sommes très exactement que vingt-quatre et nous seuls, parmi les « instables », pouvons approcher de Bramir. Nous seuls avons, en outre, les compétences techniques. D'autre part, je vous l'ai dit, une « dénormalisation » ne peut se faire que par étapes. Si nous réussissions une première opération, il n'est pas sûr que nous réussirions la seconde ou la troisième. Et il en faudra beaucoup... Nous ne sommes pas assez nombreux. Echouer serait dramatique... Je crois pourtant qu'il faut risquer le tout pour le tout.

Il y eut un moment de lourd silence.

— Ne vaudrait-il pas mieux, dans ce cas, fit le commandant Brohad, que nous renoncions à regagner la Terre. Pour ma part, j'ai hâte de retourner sur Nila où ma fiancée m'attend.

— Moi aussi, j'ai une fiancée sur Nila, dit Ylo Sarap qui n'en avait encore jamais parlé à personne.

— Et moi, dit Sirto Moan, j'ai bien aussi l'intention de me fixer sur une de ces planètes. Mais nous ne pouvons pas abandonner à son sort la civilisation bramirienne, même s'il n'y a qu'une faible chance de la sauver.

Il y eut encore un long moment de silence. Puis ce fut Lous Duriss qui intervint :

— Nous avons, nous les télépathes, beaucoup réfléchi à votre problème. Peut-être pouvons-nous encore vous aider.

— Vous êtes gentils, dit Nor Boolig. Mais je ne vois pas bien comment vous pourriez le faire...

— C'est une idée qui nous est venue. Peut-être n'est-elle pas très praticable. Croyez-vous qu'un certain nombre d'entre nous, mettons une dizaine, puis-

sont s'intégrer à votre société sans se faire repérer ?

— Vous voulez dire que...

— Oui, je veux dire que nous vous accompagnions. Nous sommes déjà dix volontaires... Nous pourrions continuer là-bas ce que nous avons commencé ici.

— Votre intégration, dit Sor Billis, le représentant du centre démographique, ne présenterait aucune difficulté. J'en ferais mon affaire. Au besoin, s'il y avait la moindre anicroche, Sirto Moan pourrait me donner un coup de main.

— Bien sûr, fit le chef des normalisateurs. Et si, en outre, il était possible de faire admettre nos amis dans le personnel du symposium, cela faciliterait encore leur travail. Qu'en pensez-vous, Sulo Jof ?

Sulo Jof exultait.

— Je pense que le problème est résolu et l'est même au-delà de nos espérances. Il ne me sera pas malaisé de faire entrer nos amis télépathes dans mon propre service à Bentomir. Là il leur sera facile de « dénormaliser » — ou plutôt de rendre normaux, pour parler enfin correctement — plusieurs centaines de ceux qui travaillent autour de moi. Nous jouerons ensuite sur le velours. Après quoi, nous ramènerons ici nos sauveteurs. Oh ! merci, chers amis... Merci du fond du cœur.

Tous serrèrent avec effusion les mains des télépathes, qui s'étaient montrés secourables avec tant de simplicité.

Le commandant Brohad se leva, souriant.

— Voilà une affaire réglée, dit-il, et bien réglée. Je retire ce que j'ai dit tout à l'heure et m'excuse de m'être montré un peu égoïste. Mais c'était l'amour qui parlait en moi. Quand partons-nous ?

— Je crois, dit Nor, que nous pourrions partir dans huit jours. Il nous reste encore deux planètes

à visiter, mais nous irons les voir plus tard, quand nous aurons ramené ici nos amis. Et qu'allons-nous faire de nos « incurables » ?

Ceux-ci avaient été consignés dans leur cabine par Sirto Moan.

— Le mieux est de les laisser ici, dit le chef des normalisateurs, car ils nous embarrasseraient beaucoup à notre retour à Bentomir. Nos amis télépathes trouveront peut-être un moyen de les guérir.

— Avec le temps, c'est possible, dit Duriss en souriant.



Ils étaient dans l'espace depuis cinq jours, se dirigeant vers leur première escale, la planète Bruess. A bord, la vie avait bien changé. Dans le réfectoire, les propos gais volaient de table en table. Les dix télépathes qu'ils avaient avec eux ne cessaient de les étonner par leur savoir, leur gentillesse, leur drôlerie.

Le sixième jour, alors qu'ils achevaient leur repas du soir, un haut-parleur, brusquement, se mit à débiter des slogans éculés.

Ils venaient de reprendre contact, par la voix des ondes, avec la civilisation bramirienne !

Tous se mirent à rire.

— Arrêtez ces insanités ! cria Sirto Moan d'une voix de stentor. Nous allons d'ailleurs bientôt y mettre bon ordre !

EPILOGUE

Dix ans plus tard, par un matin de printemps, Nor et Joa étaient assis sous la véranda de la jolie maison entourée de verdure où ils s'étaient installés un mois plus tôt, à cent kilomètres de Bentomir.

Leurs deux enfants — Sirta, neuf ans, et Lous, huit ans — venaient de partir pour aller suivre leur cours de télépathie dans une école du voisinage.

Nor et Joa semblaient toujours aussi jeunes. Ils continuaient à s'aimer comme au premier jour. Ils étaient heureux. Ils évoquaient de vieux souvenirs.

— Te rappelles-tu, disait Joa, comme nous avons eu peur le jour où Sulo Jof et ses amis ont pour la première fois tenté d'intervenir sur Bramir ? Les télépathes qui nous avaient accompagnés n'étaient

pas encore repartis. Pour qu'ils repartent, il fallait d'ailleurs que la tentative réussisse...

— Oh oui ! je me rappelle, ma chérie. Nous étions dans mon vieil appartement du groupe résidentiel 124. Nous nous serrions l'un contre l'autre, en tremblant un peu, devant l'écran de télévision. Nous nous demandions ce qu'il allait sortir de tout cela...

— Je sais encore par cœur le premier communiqué qui nous a tant émus. Il disait : « *L'enquête menée par l'expédition envoyée il y a un an et demi sur les planètes dites « oubliées » et qui est rentrée récemment à Bentomir a donné des résultats très intéressants et très satisfaisants. L'expérience tentée, il y a mille ans, par le président Dag Ologor s'est révélée fructueuse. Les enquêteurs, sur plusieurs de ces planètes, ont découvert des choses dont notre propre civilisation pourra peu à peu faire son profit dans le proche avenir. Diverses mesures sont déjà envisagées dans ce sens par le grand symposium. Pour commencer, dès aujourd'hui, et à titre d'exemple, nous allons vous donner un curieux et très beau spectacle enregistré par les enquêteurs sur la planète Nila, spectacle qui déroutera peut-être certains d'entre vous, mais sur lequel nous vous demandons de méditer...* »

— Tu as une mémoire fabuleuse, ma chérie.

— Oui, mais il s'agit d'un texte historique. Et rappelle-toi... Pendant trois ou quatre mois encore, nous avons continué à trembler. Mais Sulo Jof et ses amis du symposium ont été merveilleux. Ils ont manœuvré avec une prudence, une habileté et un doigté remarquables... Je me souviens que je t'ai embrassé avec frénésie quand nous avons été sûrs de la victoire.

Ils restèrent un moment rêveurs. Puis ils échangèrent, par télépathie, quelques tendres pensées. Car ils étaient devenus quelque peu télépathes au

cours des dernières années, après être allés faire plusieurs séjours, chez leurs amis de la planète Orphy. Mais la télépathie exigeait encore d'eux une trop grande dépense d'énergie, et ils ne pouvaient pas en user constamment. Leurs enfants, en revanche, comme beaucoup d'autres enfants, étaient extraordinairement doués. Ils commençaient même à développer leurs facultés télékinésiques en déplaçant de petits objets à l'aide de leur seul fluide mental.

— La prochaine génération, disait souvent Nor, sera une génération de télépathes...

En tout cas, la « dénormalisation » était maintenant un fait accompli. Mais il avait fallu près de dix ans de patients efforts — et l'aide du grand symposium — pour arriver à ce résultat.

Car le grand symposium — dont Sulo Jof était devenu le directeur — continuait naturellement à fonctionner. Il ne gouvernait plus. Mais on lui posait des tas de problèmes. On se gardait toutefois de lui en poser sur la meilleure façon de concevoir le bonheur des hommes.

Nor Boolig était devenu directeur des archives galactiques lorsque le vieux Borah Sullif avait pris sa retraite quatre ans plus tôt. Ylo Sarap, Sulis Brohad et Sirto Moan s'étaient mariés sur la planète Nila. Nor et sa femme les voyaient de temps en temps, et c'étaient alors d'interminables conversations sur le fameux voyage. Les « planètes oubliées » — même Yorga, qui avait fini par lever ses écrans, et même Boril, où les Kirgos avaient été chirurgicalement « dénormalisés », faisaient maintenant partie de la République galactique. Mais c'était Orphy qui jouait le plus grand rôle. Orphy avait envoyé partout des équipes de télépathes pour enseigner à toute l'espèce humaine les moyens de

devenir « une merveilleuse communauté d'esprits libres ».

Il y avait bien encore des « incurables », qui continuaient à prendre Bramir pour un dieu infail-
libile et bienfaisant. Mais il y en a toujours eu dans
toutes les sociétés.

— Que faisons-nous aujourd'hui ? demanda Nor
à sa femme.

— As-tu oublié, mon chéri ? Nous déjeunons avec
Sulo Jof et sa charmante femme qui doivent venir
nous prendre dans un instant. Mais, auparavant,
nous irons tous ensemble porter des fleurs sur le
tombeau de Dag Ologor.

— Ah ! c'est vrai... C'est aujourd'hui l'anniver-
saire de sa mort. Et, pour nous, c'est une date
sacrée. Pour nous et pour beaucoup d'autres, main-
tenant. Quand je pense que si ce vieux bougre
n'avait pas prévu que la civilisation risquait de
tomber en léthargie, que si son ami Hamper Golza
n'avait pas eu une idée de génie et que, si mille
ans plus tard, je n'avais pas retrouvé par hasard
leur dossier, nous serions sans doute encore en
train de croupir sous la tutelle de Bramir le Grand.
Moi, je crie : Vive Ologor ! Car c'est lui, au fond,
qui nous a sauvés. Allons-lui porter des fleurs...

FIN

la Collection **FEU**

La **Collection FEU** est consacrée aux meilleurs romans qui aient jamais été écrits sur la guerre.

Sur **toutes les guerres** : celle de Corée et celle d'Espagne, la 1^{re} et la 2^e Guerre mondiale, les combats de Suez et ceux de Budapest.

Partout où l'homme s'est affronté à l'homme, partout où la violence s'est accompagnée d'héroïsme, partout où le **FEU** et le **SANG** se sont associés depuis un siècle, la **Collection FEU** vous conduit.

Avec elle, avec les deux romans publiés chaque mois depuis mai 1964, vous revivrez les heures les plus terribles et les plus exaltantes des grands combats et des faits d'armes dont rien, jamais, n'affaiblira la gloire.

La **Collection FEU**, c'est le visage même de la guerre, telle que vous l'avez peut-être connue.

La **Collection FEU**, c'est le témoignage le plus **vrai**, le plus **impitoyable**, le plus **total** sur notre temps qui sert de cadre aux romans les plus **FASCINANTS**.

20 TITRES PARUS A CE JOUR

Voir au dos les deux ouvrages que nous publions ce mois-ci.